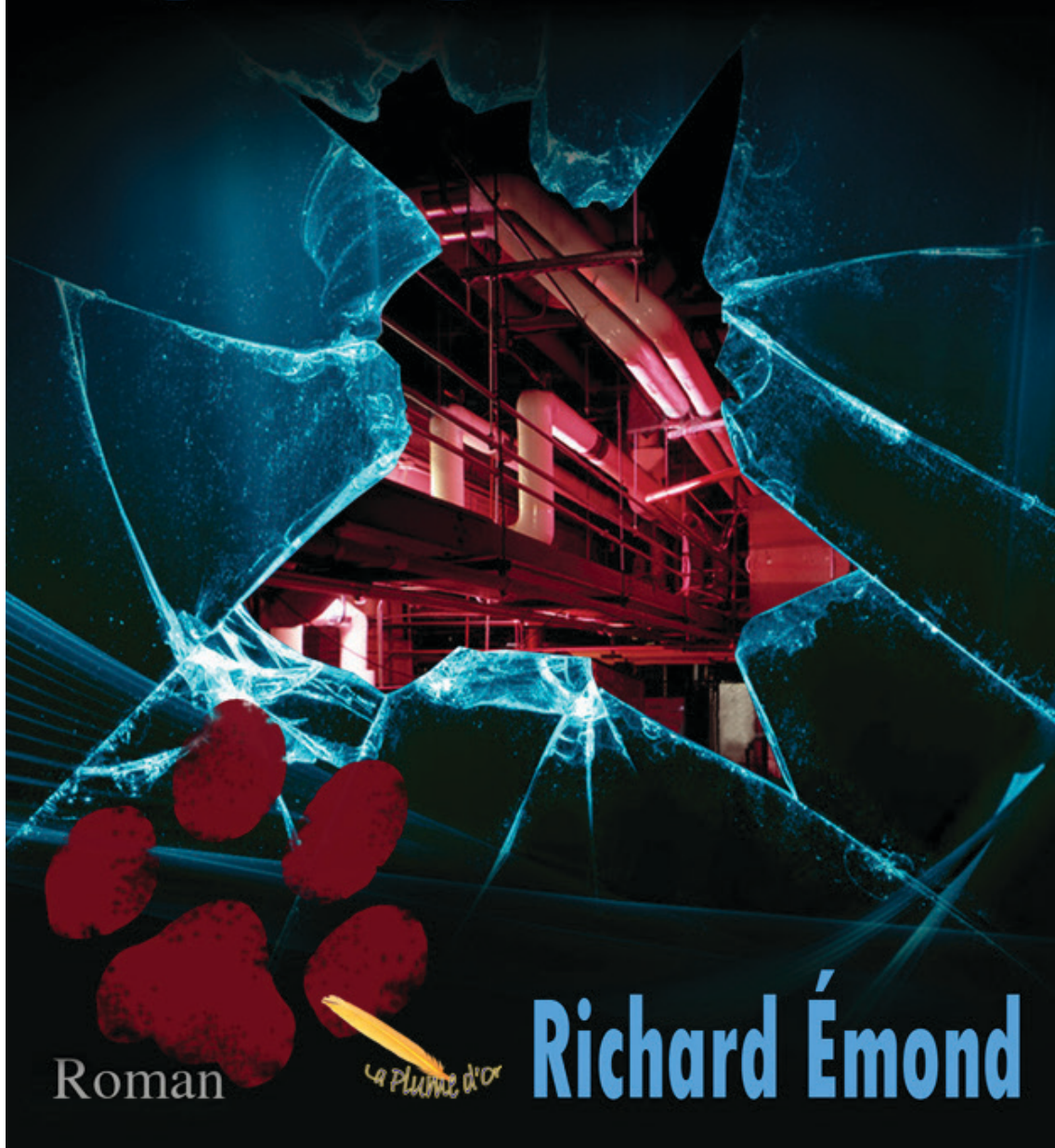


DOUBLE JEU

Tome 2



Roman

La Plume d'Or

Richard Émond

Table des matières

1.●	6
2.●	10
3.●	15
4.●	18
5.●	21
6.●	25
7.●	30
8.●	35
9.●	41
10.●	48
11.●	52
12.●	63
13.●	67
14.●	71
15.●	79
16.●	82
17.●	87
18.●	90
19.●	95
20.●	99
21.●	103
22.●	107
23.●	112
24.●	117
25.●	122
26.●	125
27.●	132
28.●	137
29.●	143
30.●	145

Éditeur:
Les Éditions La Plume D'Or
4604 Papineau
Montréal, Québec, Canada H2H 1V3
<http://editionslpd.com>

Double jeu

Richard Émond



Conception graphique de la couverture: Benoît Carmel

© Richard Émond, 2015

Dépôt légal – 2015
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et archives Canada

ISBN: 978-2-924594-07-0

Les Éditions La Plume D’or reçoivent l’appui du gouvernement du Québec par l’intermédiaire de la SODEC

Également disponible en format papier

1.

Depuis l'appel du directeur de la CIA, Billy n'était plus le même. Il avait tout d'abord tenté de rassurer Marie en lui répétant qu'il n'avait aucunement l'intention d'y donner suite, mais son comportement le trahissait à plusieurs égards. Elle le surprenait régulièrement à réécouter le message qu'avait laissé M. Power dans la messagerie vocale.

«Billy, Marie, c'est James, James Power. Vous êtes toujours Canadiens, n'est-ce pas? Je suis toujours directeur de la CIA, même si j'ai perdu mes élections. J'aimerais que vous me rappeliez. J'aurais une proposition à vous faire.»

Depuis qu'ils s'étaient confortablement installés au pied du Mont Saint-Hilaire, ils espéraient bien réaliser l'un de leurs rêves les plus chers. Vivre loin de la ville dans un environnement sain et paisible, où ils s'emploieraient à fonder une petite famille, l'argent récolté au cours de leur mésaventure avec le Dr Carson leur permettant maintenant d'envisager la vie comme ils l'avaient toujours souhaitée.

Mais alors qu'ils se prélassaient dans leur tout nouveau spa et qu'ils se préparaient à fabriquer le premier d'une longue lignée de petits Boost-Desrochers, le chef du plus puissant service de renseignement de la planète vint encore tout chambarder. Depuis deux jours, la tension montait au sein du couple et ni l'un ni l'autre n'osait aborder la question.

– Je dois me rendre au supermarché, Billy, tu as besoin de quelque chose? s'enquit Marie en lui volant un léger baiser au passage.

– Euh... je ne sais pas, répondit Billy visiblement perdu dans ses pensées.

– Bon, eh bien... tu n'auras pas le temps d'y réfléchir, car je suis déjà partie. Ciao!

Billy se retrouva seul, avec le vague sentiment qu'elle lui faisait passer un test. Marie le connaissait trop bien pour ne pas savoir qu'il était rongé par l'envie de sauter sur le téléphone et de retourner l'appel de James Power. Sans aborder le sujet de front, elle croyait avoir trouvé une façon de l'obliger à prendre une position claire. Comment allait-il réagir? Voulait-il mener le jeu ou attendre qu'une autre occasion se présente?

Lentement, il s'approcha du comptoir de la cuisine et s'y accouda pour la énième fois, tout près de l'appareil. Il contempla la montagne par l'une des grandes fenêtres laissant pénétrer toute la lumière du soleil à son zénith. Tout en maintenant son regard à l'extérieur, il étendit le bras gauche en direction du téléphone. Sans trop regarder, il composa le numéro abrégé de la messagerie.

«Billy, Marie, c'est James...». Après ces quelques mots seulement, il ferma l'appareil comme un enfant désobéissant qui se sent pris en flagrant délit. Marie avait encore gagné. Il leva alors les yeux et vit au loin deux ultralégers qui volaient très haut au-dessus de la cime des arbres, sur un fond de ciel bleu éclatant.

Il crut y déceler un signe. Malgré qu'il s'agissait là d'une scène assez fréquente aux abords de la montagne, il n'en fallut pas plus pour qu'il croit fermement que ce message des dieux lui était destiné. Il y vit la liberté. Il y décoda aussi son besoin de vivre intensément, constamment sur une corde raide où une seule fausse manœuvre peut coûter extrêmement cher. Il sentit monter en lui une forte dose d'adrénaline qui lui rappela ses batailles sur le Prince Lawrence et dans la limousine de M. Power.

Il n'avait pas eu besoin de beaucoup de temps pour se convaincre lui-même qu'il de-

vait absolument reprendre contact avec le monde électrisant qu'il avait laissé derrière lui, à peine quelques mois auparavant. Mais comment allait-il aborder cela avec Marie?

Avant de saisir le combiné et de parler au directeur, il jugea préférable d'avoir une bonne discussion avec elle. Il voulait à tout prix éviter de la rendre malheureuse. Mais il savait fort bien que cette discussion entraînerait des échanges empreints d'émotion et de remises en question. Elle lui resservirait le même argument auquel il faisait face depuis quatre ans.

Au début de leur relation, elle avait accepté qu'il consacre beaucoup de temps à son travail très exigeant au sein d'une grande entreprise multinationale. Ensuite, lorsqu'il décida de fonder son propre bureau de recherche de cadres, elle le trouva si passionné et fier de ses réalisations qu'elle passa l'éponge sur toutes les soirées ratées ou reportées par manque de temps.

Lorsqu'il apprit qu'il était atteint d'une grave maladie, elle l'avait supporté, en plus de mettre ses propres ambitions de côté. Par la suite, elle le suivit dans une aventure rocambolesque qui aurait pu leur coûter la vie à tous les deux.

Maintenant, il savait fort bien que son tour était venu et qu'elle ne tolérerait probablement pas que son travail passe à nouveau avant leur vie de couple. Il avait la vague impression qu'elle n'attendait que ce moment pour remettre sur le tapis les engagements de sa part dont elle avait besoin avant d'avoir un enfant.

Donc, la décision n'était pas aussi simple que l'avait laissé présager le signal venu des dieux...

À son retour, Marie se dirigea directement à la cuisine pour y ranger les deux gros sacs de provisions qu'elle tenait péniblement. En passant près du comptoir, elle jeta un coup d'œil furtif vers l'appareil téléphonique. Intuitivement, elle savait que Billy avait succombé à la tentation d'entendre la voix de Power. Il lui caressa les cheveux alors qu'elle était accroupie devant le frigo. Elle prit son courage à deux mains et lui posa LA question tout en déballant des oranges:

– Tu l'as appelé?

– Qui ça? répliqua Billy mine de rien.

– Celui à qui tu as sauvé la vie deux fois plutôt qu'une.

– Ah... lui? Mais non. Je n'y ai pas pensé. Tu crois que je devrais le rappeler?

– Billy, crois-tu que je n'ai pas remarqué ton changement d'attitude depuis deux jours? Tu n'es plus le même. Avant son appel, tu étais toujours joyeux et tu ne tenais pas en place. Maintenant, tu te promènes dans la maison en te traînant les pieds avec la tête dans les nuages. À chaque fois que le téléphone sonne, tu te rues vers lui. Quand tu réalises que ce n'est pas lui, tu me passes la communication en prenant un air de chien battu. Qu'est-ce que tu attends, au juste?

– Je ne sais pas. C'est peut-être parce que je commence à m'ennuyer un peu.

– Ça ne sera pas très long, tu retournes à ton bureau après les fêtes... dans un peu plus d'un mois. Veux-tu que l'on fasse un petit voyage? On pourrait commencer par chercher une destination exotique et planifier les préparatifs. On pourrait peut-être aller voir mes parents en Tunisie pour Noël... qu'en penses-tu?

Marie tournait sciemment autour du pot. Elle espérait tellement qu'il lui parle ouvertement et qu'ils discutent enfin de tout cela. L'ambiance dans la maison en souffrait énormément.

ment et elle ne pourrait plus supporter encore longtemps de le sentir aussi distant.

– Tu as peut-être raison, répondit Billy. Mis à part l’achat de cette maison et notre déménagement il y a quelques mois, nous n’avons pas eu beaucoup de distraction.

– Est-ce que ça pourrait expliquer l’intérêt que tu accordes tant à l’appel de M. Power?

– Peut-être, mais je crois que c’est beaucoup plus profond que cela. J’ai hâte de retourner à mon ancien travail. Je retrouverai la compagnie de collaborateurs avec qui je me suis toujours très bien entendu. Je sais que notre nouvelle association fera en sorte que Robert et François seront extrêmement impliqués et motivés. Ce n’est pas ça, qui me tracasse. Mais on dirait que j’ai moins le cœur à l’ouvrage. Peut-être que je devrais réfléchir à autre chose. Un autre défi.

– Comme une petite mission pour la CIA, par exemple?

Billy se dirigea vers la grande porte vitrée qui donnait sur une vaste véranda. Il fixa les cordes de bois qu’il avait minutieusement placées le long du jardin, Puis se retourna vers Marie pour lui dire:

– Depuis qu’il a téléphoné, je ne pense qu’à ça.

Marie se rapprocha de lui et lui prit la main.

– Allons prendre une marche, proposa-t-elle, ça nous fera le plus grand bien à tous les deux.

Ils enfilèrent des vêtements chauds et prirent ensuite la direction d’un long sentier contournant la montagne. Ce n’est qu’après avoir franchi plus d’un kilomètre que Billy reprit la parole:

– Ça ne nous engage à rien. Nous n’avons qu’à écouter ce qu’il a à nous dire. Je ne peux me résigner à faire comme si ça ne m’intéressait pas sans au préalable avoir entendu de quoi il s’agit. Tu dois comprendre cela?

– Pour le moment, je suis trop inquiète pour être capable de comprendre.

– Mais qu’est-ce qui t’inquiète?

– Tu le sais très bien. J’ai peur que tu cherches encore une fois à reporter nos projets, le temps d’accomplir une dernière petite mission pour te prouver je ne sais plus trop quoi. Est-ce que tu te souviens qu’il y a quelques semaines à peine, tu avais perdu l’usage partiel de ton corps? Tu as travaillé combien d’heures pour recouvrer l’usage normal de tes jambes? Et tes mains? Il arrive encore que tu perdes toute sensation au bout des doigts. Ça ne déclenche pas ton système d’alarme, ces petits détails?

– Mais tu sais que je vais très bien, maintenant. Même mieux qu’avant.

– Ce qui me fait le plus peur, ou plutôt, ce qui me déçoit le plus, c’est que nous ne partageons pas les mêmes attentes dans notre relation. Tu ne te satisferas jamais du type de vie que j’aimerais mener. Tu es mu par un immense besoin de te dépasser et de te prouver que tu peux réussir là où d’autres n’y parviennent pas. Jamais je n’aurais cru que ça t’aurait conduit à adopter un style de vie potentiellement très dangereux. Je ne te reconnais plus. Comment veux-tu que j’accepte de te suivre à nouveau dans un sentier qui causera peut-être ta perte?

– Mais voyons, Marie! Qu’est-ce que tu dis là? Je n’ai aucunement l’intention de remettre ma vie en péril. Je désire tout comme toi fonder une famille et en profiter au

maximum. Jamais je n'accepterais de compromis là-dessus.

– Alors pourquoi rappeler Power?

– Pour écouter son offre, tout simplement.

– Je sais aussi que si tu ne suis pas ton cœur et que tu coupes définitivement les ponts avec lui, tu m'en voudras à tout jamais. Tu...

– C'est absurde, Marie...

– Je t'aime et je ne veux en aucun cas t'empêcher de réaliser tes rêves. De toute façon, je ne pourrai vivre avec toi en sachant que tu regrettes de ne pas avoir saisi cette chance. J'aime mieux prendre le risque de te perdre que de te garder à tout prix, nostalgique d'opportunités que je t'aurai fait rater.

– Marie, répliqua Billy avec beaucoup de tendresse, je crois que tu gardes un goût très amer de notre séjour à Plattsburgh. La situation a totalement changé. Je n'ai plus d'implant, nous ne suivons plus de formation d'agent, nous avons retrouvé notre identité canadienne, nous sommes bien installés, le Dr Carson et son groupe nous foutent la paix et le directeur Power nous a simplement laissé un message où il nous demande de le rappeler. S'il avait été question d'une urgence nationale, il aurait certainement récidivé. Tu ne crois pas?

– Tu as peut-être raison. On rentre, j'ai faim. On reparlera de tout ça une autre fois, tu veux?

2.

– Suzy, est-ce que Billy Boost ou Marie Desrochers m’ont appelé pendant que j’étais à Londres?

– Non, M. Power.

– Voudriez-vous les rejoindre, s’il vous plaît, je dois absolument leur parler.

– Certainement, monsieur.

Suzy Long était l’adjointe du directeur de la CIA depuis assez longtemps pour savoir que son patron n’était pas du genre à tolérer qu’on ne lui retourne pas un appel. Elle connaissait le jeune couple Canadien qu’elle affectionnait particulièrement. Elle prit donc les dispositions nécessaires pour s’assurer de les avoir en ligne le plus rapidement possible. Après moult appels, elle finit par avoir Billy au bout du fil.

– M. Boost? Suzy Long du bureau du directeur de la CIA. Comment allez-vous?

– Oh! Bonjour, Mme Long. Quelle belle surprise! Je vais très bien, merci, et vous-même?

– Très bien, très bien. M. Power tente en vain de vous rejoindre depuis quelques jours, pouvez-vous rester en ligne? Je vous mets en communication.

– Mais je...

– Billy, mon cher Billy! Et la santé, ça va?

– Oui, très bien, merci, et vous?

– Vous ne voulez pas me parler, à ce que je vois?

– Non, non... pas du tout. C’est que...

– Il est vrai que votre dernière expérience avec nous fut pour le moins... marquante.

– Ce n’est pas ça, je devais régler des petites choses pour me libérer avant de vous recontacter.

– Ah oui? Et je parie qu’elle ne vous a pas libéré totalement. Est-ce que je me trompe?

– Vous êtes toujours aussi perspicace, monsieur le directeur. Je dois vous avouer que notre passage en sol américain a laissé des séquelles que le temps aura de la difficulté à effacer.

– Qu’à cela ne tienne. Vous, êtes-vous prêt à venir me rencontrer pour que nous discutions d’une proposition à votre mesure, compte tenu de votre expérience?

– Je vais être franc avec vous, M. Power. Je crois que si j’accepte, je vais y perdre Marie au change. Et ça, je ne le souhaite vraiment pas.

– Mais pour qui me prenez-vous? Un bourreau des cœurs? J’avais prévu le coup...

– Pardon?

– Mme Long vous contactera pour vous donner les coordonnées de notre rencontre. Je serai à la résidence du Président à Kennebunkport à la fin de la semaine. Je compte vous y voir.

– Mais monsieur...

– À bientôt.

Sur ces paroles, le directeur coupa la conversation. Stupéfait, Billy, qui tenait toujours le téléphone dans sa main, regarda droit devant lui pendant un moment. Il fut tiré de ses pensées quand il entendit Marie actionner la porte du garage. Il raccrocha aussitôt et alla

rapidement à sa rencontre.

– Tu peux m’aider? lui demanda-t-elle. J’ai acheté une plante dans un pot qui pèse une tonne!

– Oui, oui. Tout de suite.

Agissant très nerveusement, Billy sortit ce qui ressemblait plus à un arbre qu’à une plante du coffre de la voiture. Une fois à l’intérieur, il resta debout près de l’escalier, sans bouger et sans dire un mot. Après un instant, Marie l’interpella:

– Mais qu’est-ce que tu fais là? Attends-tu qu’il te pousse des racines, toi aussi? Monte sur le palier et dépose la plante près du fauteuil, dans le salon.

– Mais oui, mais oui.

– Tu veux sortir ma voiture du garage pendant que je déballe les autres paquets?

– Avec plaisir.

Il se précipita vers le garage et recula l’automobile à vive allure en faisant crisser les pneus. Il stationna devant la maison et rentra au pas de course.

– C’est toi qui a fait ce bruit?

– Oui, je m’excuse.

– Tu as mes clés?

– Ah... non. Je les ai laissées sur le contact. Je vais les chercher, si tu veux.

– Non, non... ça va, j’y vais.

Marie se dirigea vers l’entrée et sortit quelques instants. Billy souhaitait de toutes ses forces que le téléphone ne sonne pas. Il avait tellement peur que Mme Long rappelle pour donner les détails de son rendez-vous, qu’il ne savait plus où donner de la tête. Marie revint dans la maison et demanda:

– Mais pourquoi as-tu garé ma voiture dans la rue? Notre entrée est suffisamment grande pour nos deux véhicules.

– Oh... pardon, je suis un peu distrait.

– Distrait, tu dis...

Billy surveilla les moindres mouvements de Marie pour le reste de la journée et fit en sorte de pouvoir atteindre le téléphone avant elle chaque fois qu’elle se déplaçait. Elle n’en fit pas de cas, ayant l’habitude de le sentir près d’elle la plupart du temps. Elle appréciait même cette façon qu’il avait de l’effleurer et de la bécoter à la moindre occasion.

À la fin de la journée, épuisé, il ne pouvait se résigner à utiliser le même subterfuge le lendemain. Il planifia donc de sortir de la maison à la première heure et d’appeler lui-même Mme Long avec son téléphone portable.

Ce soir-là, il eut énormément de difficulté à s’endormir. Pour la première fois depuis le début de leur relation, il cachait des choses à Marie. Il se sentait lâche de ne pas lui avouer l’attrait irrésistible que représentait pour lui un retour à la vie d’agent secret. D’ailleurs, il ne comprenait pas très bien lui-même ce qui le poussait autant vers ce monde. Il avait pourtant tout ce dont il avait toujours rêvé: une femme dont il était follement amoureux et qui l’aimait profondément, son propre bureau de consultation qui fonctionnait bien, une résidence telle qu’il l’avait toujours imaginée et des ressources financières amplement suf-

fisantes pour ne pas avoir à se soucier de l'avenir. De plus, tout était en place pour élever une famille et y consacrer autant de temps qu'il le voudrait.

Malgré cela, il se sentait tourmenté par un profond malaise. Comme il l'avait spontanément souligné au directeur de la CIA, il avait le sentiment que cette fois-ci, Marie ne le suivrait pas. Il était déchiré. Que voulait dire M. Power en répliquant qu'il «avait prévu le coup»? Ce vieil homme rude et intransigeant cachait aussi un être éminemment humain. Il les avait côtoyés dans des moments critiques chargés d'émotions. Il n'avait certainement pas mis beaucoup de temps à saisir l'attachement que ses deux jeunes recrues éprouvaient l'un pour l'autre alors que Billy se battait pour sa vie.

Et si c'était tout simplement pour lui proposer un emploi plus sédentaire, voire même administratif? Un petit job qui mettrait à profit ses habiletés de recruteur professionnel tout en lui permettant de garder un contact avec ce milieu qui l'attirait tant? Mais même si c'était le cas, comment expliquerait-il à Marie qu'il a rencontré M. Power en cachette à Kennebunkport?

Il échauda plus d'un scénario, tant sur les motifs de la rencontre que sur la façon d'aborder la question avec Marie. Épuisé, il s'endormit au milieu de la nuit.

À l'aube, il fut réveillé en sursaut par les aboiements d'un chien de fort mauvais poil. Il eut de la difficulté à sortir d'un rêve étrange à l'intérieur duquel il se voyait à la dérive, seul sur une petite plaque de glace, au beau milieu de la mer. Il y scrutait l'horizon, espérant apercevoir les rives d'une terre lointaine et ressentant un mélange de solitude et d'impuissance.

Il se tourna alors vers Marie qui dormait profondément, les traits bien reposés. Un léger repli vers le haut, aux extrémités de sa bouche, laissait imaginer qu'elle faisait un rêve beaucoup plus apaisant que le sien. Il se rapprocha d'elle et l'embrassa tendrement sur le front. Ensuite, il s'enfonça dans son oreiller et se rendormit aussitôt.

– Et si on sortait prendre notre petit déjeuner au restaurant? suggéra Marie qui se dou-
chait.

Billy regarda l'heure qu'indiquait le cadran du four micro-ondes. Il était déjà presque 8h00. Il n'avait pas encore dit à Marie que la veille, il avait parlé avec M. Power. En dépit de sa réflexion nocturne, il n'était pas encore fixé sur la bonne approche à adopter. Et ce téléphone qui l'obsédait! Allait-il sonner pendant qu'elle était dans la salle de bain? Mme Long laisserait-elle un message durant leur absence? Il devait à son tour faire sa toilette. Marie répondrait-elle pendant qu'il se doucherait?

Il se décida enfin. Il lui raconterait tout ce matin, durant le repas. Il fallait maintenant faire vite et sortir de la maison avant que le téléphone sonne. Il se précipita donc sous la douche avec Marie et se savonna à toute vitesse. Sauf qu'elle ne l'entendait pas ainsi.

Enchantée de son initiative, elle comprit plutôt qu'il souhaitait qu'ils s'attardent longuement sous l'eau. Elle l'enlaça, le couvrit de baisers et entreprit de lui laver les cheveux comme elle seule savait le faire. Décontenancé, Billy ne savait plus à quel saint se vouer et ne put renoncer à un si agréable massage.

Très propres, ils sortirent de la douche. Il se sécha en moins de deux et courut presque

s'habiller, non sans jeter un coup d'œil au clignotant de la messagerie. Il choisit lui-même des vêtements pour Marie qu'il lui apporta dans la salle de bain.

- Alors on y va? lança-t-il en lui tendant une pile de linge.
- Ouais... ça t'a ouvert l'appétit, à ce que je vois!

Le joli restaurant où ils allaient parfois prendre le petit déjeuner était situé dans le flanc de la montagne. Le faible achalandage de ce mercredi matin leur permit de choisir une table près des grandes fenêtres. La vue imprenable laissait entrevoir au loin les édifices du centre-ville de Montréal. Ce n'est qu'une fois bien attablé que Billy prit son courage à deux mains.

- Marie, dit-il en empruntant un ton solennel, je dois te parler sérieusement.

Elle déposa son menu sur la table et le regarda en lui souriant.
– M. Power a rappelé hier? devina-t-elle.

Il fit une pause, un peu étonné, alors que Marie regardait à l'extérieur, les yeux dans le vide. Il poursuivit donc nerveusement en disant:

- Il voudrait que je le rencontre cette semaine; je ne sais pas encore quand, exactement. Mme Long me rappellera pour me donner plus de détails. Tout ce que je sais, c'est que ça aura lieu à Kennebunkport.

Marie eut alors une première réaction, mais conserva une attitude neutre, ce que Billy ne sut interpréter.

- À la résidence secondaire du Président?
- Oui. Le directeur y sera de passage.
- Tu iras seul? ajouta-t-elle toujours aussi stoïque.
- Je lui ai expliqué que nous n'avions plus l'intention de collaborer avec lui. Il comprend très bien qu'après les événements passés, nous ne soyons pas très enclins à l'idée de reprendre du service.
- Mais tu iras le voir quand même? enchaîna-t-elle avec un sourire de dépit.
- Il m'a laissé sous-entendre que sa proposition tiendrait compte de nos projets actuels.
- Quand a-t-il appelé, au juste?
- Hier matin, pendant que tu étais sortie faire des courses.
- Et tu ne m'en parles que maintenant...
- Je... je m'excuse. Je me sens tellement bête. J'aurais dû t'en glisser un mot bien avant...
- Mais tu en étais incapable parce que tu te sens coupable d'être follement excité à l'idée de revoir M. Power, n'est-ce pas?
- Oui, c'est ça. Du moins, je le crois.

La serveuse s'approcha d'eux et prit gentiment leur commande. Puis elle se retira discrètement, sachant qu'elle interrompait une discussion visiblement importante.

- Qu'est-ce que tu attends de moi, là-dedans? fit Marie en s'approchant de lui au-

dessus de la table.

– Qu’est-ce que j’attends de toi? Eh bien... je ne sais pas. Que tu comprennes, j’imagine.

– Que je comprenne quoi? répliqua-t-elle en parlant avec les dents de plus en plus serrées. Que tu sois encore prêt à tout laisser tomber pour te lancer dans une aventure dont tu ne connais même pas les enjeux? Ou plutôt, que «j’accepte» que tu accordes plus d’attention à ton futur employeur qu’à ta famille. C’est ça que tu veux que je fasse, que je t’attende?

Le ton de Marie monta d’un cran. Une larme se forma au coin de son œil droit puis glissa le long de sa joue pour mourir sur son menton.

– Mais Marie... je n’ai pas encore accepté. Je voulais justement t’en parler avant de lui répondre définitivement, laissa entendre Billy, ému.

– Mon cher Billy, tes yeux et ton cœur ont déjà répondu. Je ne me battra pas contre tes rêves. Tu dois te rendre à cette rencontre. Je sais que ça t’enivre juste à l’idée d’y penser. Nous en discuterons à ton retour. Tout ce que je te demande, c’est de ne plus me tenir à l’écart de ta vie. Moi aussi j’ai des rêves.

– Promis, je te raconterai tout.

Le repas fut de courte durée. Très peu loquaces, ils échangèrent des banalités sur l’aménagement de la maison.

De retour chez eux, Marie partit de son côté pour prendre l’air. D’une part, elle savait fort bien que Billy mourait d’envie de vérifier les messages sur le répondeur et d’autre part, elle ressentait une lassitude que seule la nature arriverait à lui faire passer.

– Où vas-tu? demanda Billy.

– Prendre une marche.

– J’y vais avec toi.

– Non. Je préfère être seule, un moment. Appelle Mme Long pour te calmer.

Il regarda par terre en longeant le garage et entra lentement par la porte de derrière. Une fois à l’intérieur, il vit Marie s’éloigner vers la montagne et ressentit un grand vide autour de lui. Comme dans son rêve. Il la perdit de vue entre les branches des arbres quand le téléphone sonna. Il se rua sur l’appareil et l’échappa presque en le portant à son oreille.

– Allo!

– Good morning, M. Boost. Suzy Long. Comment allez-vous?

– Très bien, merci, et vous-même?

– Je ne sais pas si on peut s’habituer à la vie avec M. Power, mais je vais bien quand même, merci. Demain matin à 6h00 un hélicoptère vous prendra à l’aéroport de Saint-Hubert, près de Montréal. Vous connaissez?

– Oui, je sais où c’est.

– Vous rencontrerez M. Power à Kennebunkport autour de 8h00. Comment va Marie?

– Très bien. D’ailleurs, elle vous salue. Eh... Mme Long... est-ce que je rencontrerai le Président?

– Je n’en ai aucune idée. Bon voyage.

– Merci.

3.

- Mais pourquoi te lèves-tu, Marie? Il n'est que 4h00.
- Je sais. Je ne m'endors plus. En fait, je n'ai pratiquement pas dormi de la nuit. Je m'inquiète pour toi.
- Ne t'en fais pas. Je serai de retour au cours de l'après-midi. Ils doivent avoir un horaire chargé et n'auront certainement pas beaucoup de temps à me consacrer.
- Je connais leurs tactiques de persuasion aussi bien que toi, Billy, et je sais qu'ils ne te laisseront pas aller tant qu'ils n'auront pas ce qu'ils désirent.
- Allons donc... viens ici qu'on se quitte sur un bon souvenir.

Billy, qui était toujours sous les draps, saisit alors le bras de Marie qui se tenait debout près du lit, et la fit basculer dans ses bras. Elle résista juste ce qu'il faut pour lui signifier son désaccord. Malgré cela, il la roula à ses côtés puis s'étendit sur elle. Il la couvrit de petits baisers dans le cou et ensuite sur la bouche.

- C'est la mère supérieure de ton ancien couvent qui t'a enseigné à embrasser les lèvres serrées?
- Ne pousse pas trop ta chance, Billy. Ce matin, ce n'est pas le moment.

Elle se glissa hors de son emprise et sortit de la chambre en enfilant un vieux chandail. Billy resta un instant dans le lit, à réfléchir encore une fois à ce qu'il allait faire. Manifestement, la meilleure attitude était de rester «low profile». Les dégâts étant faits, il ne pouvait plus reculer. De toute façon, il avait très bien lu dans les pensées de Marie, la veille, et n'avait plus aucun nouvel argument à lui servir. Il n'avait d'autre choix que se rendre à Kennebunkport, écouter M. Power et revenir discuter avec elle à la fin de la journée.

Quand il eut terminé sa toilette, il descendit à la cuisine pour y prendre une bouchée en sa compagnie. Il fut surpris de constater qu'aucune lumière n'était allumée. Il chercha Marie dans l'obscurité avant d'apercevoir son contour dans le salon. Elle était assise au bout du divan, sous les fenêtres, recroquevillée, les deux jambes sous son chandail et les deux bras croisés sur ses genoux. Il s'approcha d'elle et lui demanda:

- Tu veux un bon café?
- Non merci, j'irai me recoucher après ton départ. Ne perds pas trop de temps, tu seras en retard.
- «N'insiste pas, n'insiste pas. Dans quelques heures, on pourra échanger sur des bases moins émotives», se dit-il en rebroussant chemin vers le réfrigérateur.

Il eut du mal à avaler les quelques bouchées de son bol de céréales. Malgré qu'il ne pouvait la voir, il sentait sa respiration à travers les armoires de la cuisine. Le réfrigérateur semblait faire un bruit d'enfer pendant chacune de ces interminables minutes. Il se résigna à prendre quelques fruits qu'il mangerait sur la route.

Quand il retourna au salon pour l'embrasser avant de partir, elle n'y était plus. Il monta à la chambre, croyant qu'elle s'était déjà recouchée. Mauvaise déduction. Il retourna au rez-de-chaussée pour vérifier une seconde fois et vit un mince filet de lumière au bas de la porte de la salle d'eau.

- Marie, je dois partir, dit-il en se tenant à quelques centimètres de la porte.

N'entendant aucun bruit, il demanda, inquiet:

– Ça va?

Après qu'elle ait frappé violemment dans la porte en guise de réponse, il n'insista pas.

– C'est bon... à plus tard.

L'aéroport de Saint-Hubert n'était situé qu'à une quinzaine de minutes du Mont Saint-Hilaire. Il était principalement utilisé par des avions-cargos et une école d'aéronautique de renommée internationale. Aussi, un grand fabricant d'hélicoptères y faisait les essais de ses prototypes.

Sur la route, Billy fit un arrêt rapide pour faire le plein d'essence et acheter un chocolat chaud. Ne croyant pas que les règles usuelles s'appliquant aux aéroports commerciaux s'appliqueraient dans son cas, il était persuadé que le fait d'arriver une quinzaine de minutes à l'avance serait amplement suffisant.

Lorsqu'il arriva à la hauteur du panneau indiquant la direction de l'aéroport et des pistes d'atterrissage, il eut une mauvaise surprise. Au moins une demi-douzaine de camions attendaient en file avant de franchir la guérite donnant accès au site. Il se plaça donc derrière eux, espérant qu'on n'y effectuait qu'un contrôle sommaire.

Après cinq minutes d'attente, il n'avait pas bougé d'un centimètre. Il dut patienter au moins dix minutes avant que le premier camion franchisse la barrière. Il fit alors un calcul rapide. Si chaque vérification durait une dizaine de minutes, cela signifiait qu'il en avait encore pour cinquante minutes. Avant de paniquer, il attendit qu'un deuxième mastodonte fasse son entrée. Il sortit tout de même de sa voiture pour observer le déroulement du passage au point de contrôle.

Le chauffeur remit des papiers au contrôleur en les passant par sa fenêtre. Il s'ensuivit une attente de quatre minutes et après quoi, un gardien de sécurité armé sortit et se dirigea à l'arrière du camion avec le chauffeur avant d'ouvrir toutes grandes les deux portes. Le gardien monta dans la remorque et en ressortit une minute plus tard. Le chauffeur referma les portes et le gardien retourna dans le petit bâtiment, auprès du contrôleur de la barrière. Deux autres minutes s'écoulèrent, puis la clôture blanche rayée orange se leva.

Billy compta un peu plus de onze minutes au total. À ce rythme-là, il n'arriverait jamais à temps à son rendez-vous de 6h00. Il ne roula qu'une vingtaine de mètres au cours des dix minutes suivantes. Il débarqua donc de sa voiture et se dirigea à la guérite. Il voulut entrer par la même porte que le gardien de sécurité, mais bien sûr, elle était verrouillée. La porte pleine ne possédant pas de fenêtre, il frappa deux petits coups contre le métal blanc et attendit un peu. Pas de réponse. Il frappa de nouveau et entendit soudain, sortant de nulle part, une voix entrecoupée de grésillement.

– Retournez à votre camion, monsieur, s'il vous plaît.

– Je n'ai pas de camion. Je dois prendre un hélicoptère dans vingt minutes.

– Attendez que je termine avec ce chauffeur, monsieur, et je vous reviens.

Billy n'eut d'autre choix que de patienter à nouveau. Il connaissait maintenant la routine que l'employé devait effectuer, ce qui l'aida à conserver son calme. Mais lorsque le

gardien de sécurité ouvrit la porte devant lui pour aller vérifier le contenu de la remorque, il eut le réflexe d'en saisir la poignée et de la tirer vers lui. Du coup, à l'aide de la crosse de sa carabine, l'homme lui asséna un violent coup en plein dans les côtes. Billy plia de douleur, lui qui soignait justement des côtes cassées depuis son combat avec un terroriste sur le bateau Prince Lawrence. Un genou par terre et les deux mains sur les côtes, il releva la tête pendant que son assaillant lui pointa son arme en plein front.

- Ça va pas, espèce de gorille sans cervelle? grogna Billy.
- Vous n'avez pas le droit de descendre de votre véhicule, rétorqua l'autre.
- On verra ce que mon avocat en pense.

Sur ces mots, le collègue du gardien apparut dans la porte pour demander:

- Vous avez des papiers d'identification, monsieur? Je vais faire des vérifications avec l'administration.
- Certainement. Tu peux pointer ton arme ailleurs, le psychologue! fit Billy en se relevant.

Il avait encore en sa possession les papiers du département de la Défense américaine que la caporale Tyson lui avait donnés, ainsi que son insigne. Il tendit donc le document au contrôleur tout en brandissant l'insigne.

- Qui venez-vous rencontrer, monsieur? s'enquit le contrôleur sur un ton beaucoup plus conciliant.
- Ce n'est pas de vos affaires.

Au même moment, un immense hélicoptère de l'armée américaine leur passa juste au-dessus de la tête. Tout le monde leva les yeux en entendant ce son inhabituel.

- C'est lui que je viens rencontrer. Faites ça vite... je ne veux pas le faire attendre.
- Je dois tout de même en informer le bureau, monsieur. Allez chercher votre voiture et je vous ferai passer.
- Toutes mes excuses, monsieur, fit le gardien armé en époussetant le pantalon de Billy.
- On frappe et après, on pose des questions! Faites-vous cela avec votre femme et vos enfants?

Piteux, le gardien évita de défier le regard de son interlocuteur.

4.

– Bonjour, Billy. Attention, les deux marches sont inégales, lui cria un gaillard descendu de l'hélicoptère, les cheveux en bataille.

– Bonjour, Marty, lança Billy qui n'entendait pas très bien en raison du bruit infernal des pales qui fendaient l'air et du moteur qui prenait un peu de vitesse.

Marty était un agent spécial de la CIA que Billy avait côtoyé à Washington et à la base militaire de Plattsburgh. N'eût été son intervention, il aurait probablement succombé à un empoisonnement planifié par le Dr Carson. Il était très heureux de le retrouver et lorsque Marty le serra dans ses bras, il n'y avait aucun doute que les sentiments entre les deux hommes étaient partagés.

Une fois à bord, l'agent replia les marches et ferma la porte. Il invita Billy à prendre place dans l'un des sièges en cuir beige près d'un hublot et lorsqu'ils furent bien installés, l'hélicoptère décolla.

– Tu as bien récupéré, à ce que je vois, lui dit Marty en l'examinant de la tête aux pieds.

– Oui, très bien. Même que je me sens plus en forme qu'avant. Mais un garde de sécurité m'a donné un coup avec la crosse de sa carabine, à l'entrée de l'aéroport.

– Tu veux qu'on retourne lui enseigner les bonnes manières?

– Non, pas la peine. Je crois qu'il a eu sa leçon en voyant mon insigne. Il a même nettoyé mon pantalon.

– J'ai été très heureux d'apprendre que tu reprenais du service, Billy. Tu as sauvé la vie du patron à deux reprises et ça, nous t'en serons reconnaissants à tout jamais.

– Pas trop vite, Marty. Comme tu peux le constater, je suis seul.

– Comment va Marie?

– Elle va très bien, mais elle se ronge les sangs juste à l'idée de me savoir ici.

– Elles sont toutes pareilles! Mon ex avait l'habitude d'acheter un chat chaque fois que je partais pour une période prolongée. Elle disait que ça lui faisait de la compagnie.

– Et elle en avait combien?

– À la fin... une quinzaine, je crois.

– Vous ne vous êtes quand même pas quittés à cause des chats?

– Non. À un moment donné, y a un matou qui s'est mis à rôder autour de la maison.

– Il venait surtout pour la maîtresse des chattes, j'imagine...

– Sais-tu pourquoi tu rencontres M. Power, Billy?

– Non. Pas la moindre idée. Tu peux me le dire?

– Oui, je pourrais, mais s'il ne t'en a pas parlé, c'est qu'il ne voulait pas que tu le saches. Alors je pourrais, mais je ne le ferai pas.

– Je fais partie de la maison, quand même.

– J'ai entendu dire que tu t'étais retiré à la campagne, au bord d'une montagne? Ça doit être pas mal excitant!

– Marie aimerait avoir un enfant.

– Et toi?

– Je crois que oui.

– Tu crois?

– En fait, je l'aime et je désire la rendre heureuse.

- Pour qu'on puisse dire que tu es un gars formidable, attentionné, humain, bon père de famille et tout le tralala?
- Mais qu'est-ce que tu dis là? Pas du tout!
- Tu veux un jus?
- Tu crois vraiment que je suis superficiel à ce point?
- Pour ne pas blesser ta femme ou qui que ce soit d'autre... oui, je crois que ça pourrait être ton cas.
- Ils vous donnent des cours de psychologie 101 à la CIA, maintenant?
- Billy, écoute... je ne me mêle probablement pas de ce qui me regarde, mais on est fait de la même fibre, toi et moi. Si tu en avais été capable, aurais-tu aimé égorger le type sur le bateau? Et le secrétaire à la Défense intérieure... M. Power nous a raconté comment tu l'avais roué de coups alors que tu étais complètement aveuglé par le sang qui te giclait par le nez. Et tu veux me faire croire que les petites marches en montagne te font le plus grand bien? Pas à moi, Billy! Conte ça à ta femme si tu veux, mais tu la rendras malheureuse, un jour ou l'autre, et ce sera trop tard.
- Eh bien... si je m'attendais à ça! répliqua Billy, décontenancé.
- Tu crois encore au hasard? Même avec tout ce que tu as appris au cours des derniers mois?
- Eh bien ça alors! Vous êtes encore plus sournois que je n'aurais pu l'imaginer. Ils t'ont dit que tu devais m'influencer parce que M. Power sait très bien que je n'accepterai peut-être pas de réintégrer les rangs. Tu es très fort! J'ai presque mordu à ton appât. Ce sera quoi le prochain argument? L'argent? Je vous rembourserai la totalité de ce que vous m'avez donné, même si je l'ai amplement mérité.
- Tu l'as effectivement mérité, Billy.
- Vous voulez quoi, alors?
- Je ne veux rien de plus que de travailler avec un ami, c'est tout. Je crois que tu bénéficies de trop de temps pour réfléchir ou fabuler à toutes sortes d'invraisemblances. Le temps est venu pour toi de renouer avec l'action.
- De l'action, il y en aura suffisamment à mon bureau et avec Marie.
- Si tu le dis.

Billy regarda par le hublot pendant un long moment. Était-il plus évident pour Marie et Marty que la vie d'agent spécial lui manquait tant? Lui qui se targuait en silence d'avoir laissé tomber la sécurité qu'offrait un travail dans une grande entreprise pour se lancer en affaires, qui avait accepté de poursuivre les tests avec le Dr Lacep et qui avait débuté une formation d'agent spécial. Mais pour qui se prenait Marty pour lui dire quoi faire? Pourtant...

- Hé, Roméo! Regarde au loin... on aperçoit la côte. On sera à la résidence du Président dans quelques minutes.
- Est-ce que je vais le rencontrer?
- Je n'en ai aucune idée.
- Encore un secret d'État...
- Pas du tout. Je sais que le patron te rencontrera entre deux réunions. Mais est-ce qu'il te présentera au Président? Ça me surprendrait. Quoiqu'il ait démontré un peu d'émotion quand il m'a demandé d'aller te chercher au Canada. Pourquoi? Ça t'excite?

- Y a pas beaucoup de Canadiens qui se sont retrouvés dans la résidence d'été d'un Président américain.
- C'est un fait.

5.

À un certain moment, Billy eut l'impression que l'hélicoptère se poserait sur l'océan, du fait que le cercle d'atterrissage était situé sur une plate-forme à quelques mètres de l'eau. Par le hublot, il ne voyait que les vagues se brisant sur les rochers tout près. Marty se leva et l'invita à le suivre.

Lorsqu'on lui ouvrit la porte, il vit la somptueuse demeure en bardeaux gris droit devant lui. On ne peut plus Nouvelle-Angleterre, la prestigieuse résidence avait tout de même un cachet de maison de vacances. Deux agents spéciaux en complets noirs vinrent à leur rencontre pour les accompagner à l'intérieur de la demeure.

Le mat, au bout duquel un immense drapeau des États-Unis était hissé, devait avoir le diamètre d'un érable centenaire. Ils traversèrent un jardin de haies et de bosquets avant de gravir quelques marches taillées à même le roc. Sur le premier palier, la piscine ne prenait qu'une petite partie du terrain, malgré sa dimension semi-olympique.

Sur le second plateau, des tables, des chaises, des parasols et des auvents étaient parfaitement disposés même si l'automne tirait à sa fin. Ils entrèrent par une porte vitrée permettant d'accéder à une magnifique verrière bondée de plantes et d'arbres verdoyants.

Billy avait remarqué que le verre utilisé pour fabriquer les murs de la pièce ne permettait pas d'y voir de l'extérieur. Par contre, la transparence de l'intérieur permettait à la flore de bénéficier d'un éclairage exceptionnel.

Un des agents les invita à s'asseoir dans un salon attenant à la verrière, près de la table de billard, pendant que l'autre les quitta par une autre porte. Billy pouvait contempler la mer et les rives rocailleuses de la côte. Soudain, un bateau de ce qui semblait être la garde côtière passa très lentement juste devant eux. Billy scruta attentivement l'horizon et fut en mesure d'apercevoir deux autres bateaux de la marine qui, visiblement, assuraient la sécurité des lieux. Il remarqua aussi que le terrain était entièrement protégé par d'épais murs de béton complètement dénudés. À chacun des angles formés par la clôture, on pouvait voir un mirador abritant sûrement un garde armé. Billy arrêta de compter les caméras de surveillance quand M. Power entra dans la pièce.

– Ah! Mon cher Billy! s'exclama ce dernier. Comme je suis heureux de vous revoir!

Le directeur s'approcha de lui et lui fit une accolade sous les yeux ahuris de Marty.

– Comment allez-vous, M. Power?

– Comme vous le voyez, je suis toujours aux commandes. Vous aimez cet endroit?

– C'est magnifique.

– Bon, ne perdons pas de temps. Le Président consulte présentement les secrétaires d'État à la Défense et aux Affaires extérieures au sujet des informations que je viens tout juste de leur transmettre. Je ne sais pas de combien de temps nous disposons.

– Préférez-vous que je vous laisse seuls? s'enquit Marty.

– Mais non, au contraire... vous servirez de relais à Billy.

– De relais?

– Oui, Billy. Il sera votre lien avec moi.

– Avec tout le respect que j'ai pour vous, monsieur le directeur, vous ne trouvez pas que vous allez un peu vite. Je croyais que je n'étais ici que pour écouter une proposition.

– Mais tout à fait, jeune homme! Alors voilà. Nous savons depuis peu que des grou-

puscules sont présentement en formation un peu partout à travers la planète. Ces petits groupes, plus ou moins organisés, ne seraient pas alignés sur les groupes terroristes connus, mais en partageraient néanmoins les principaux objectifs. Entre autres, ils viseraient à déstabiliser l'activité économique de certaines grandes villes pour remettre en cause notre fonctionnement démocratique et libre.

– Je ne vous suis pas très bien.

– Vous savez comme moi qu'un arrêt des transports routiers, ferroviaires ou aériens perturbe les villes. Vous savez aussi que ces actions irresponsables entravent passablement la productivité de la collectivité. Imaginez que plusieurs actions dans la même veine viennent frapper une seule ville ou une grande quantité de villes en même temps...

– Mais pourquoi feraient-ils cela?

– Pourquoi ont-ils attaqué le World Trade Center? Pour mille et une raisons illégitimes: la Palestine, l'Afghanistan, le Koweït, la religion et j'en passe. Mais la question n'est pas là. Ils s'organisent présentement et nous devons réagir.

– Votre politique étrangère vous a créé beaucoup plus d'ennemis qu'elle ne vous a permis de régler des conflits.

– Nous ne sommes pas ici pour débattre des convictions de notre Président. Nous savons qu'à Montréal...

– À Montréal? répéta Billy.

– Nous savons qu'à Montréal, un certain André Haddad aurait eu des contacts avec William Tatlock que nous surveillons depuis longtemps. Ce Tatlock est un Irlandais d'origine, maintenant installé à New York. Nous n'en avons pas encore la certitude, mais il serait l'éminence grise de ces plans machiavéliques. Nous avons réussi à infiltrer un de nos agents dans son entourage. C'est de cette façon que nous avons pris connaissance des activités d'Haddad. Il tenterait présentement de recruter des personnes de tous les milieux montréalais. Nous ne savons pas où il en est rendu, mais nous n'avons aucunement l'intention de le laisser mettre une quelconque conspiration à exécution. Comme partout ailleurs dans le monde, il va sans dire.

– Je vois. Et vous avez pensé à moi, votre petit copain canadien, pour enquêter sur les allées et venues de ce M. Haddad?

– En quelque sorte... oui.

– Que voulez-vous dire?

– Nous désirons connaître beaucoup plus que ses déplacements. Nous avons besoin que vous jouiez le même rôle que notre agent de New York.

– Vous voulez qu'il me recrute?

– J'adore travailler avec vous, Billy. Je n'ai pas à vous faire de dessin.

– Mais à me convaincre, par contre.

– Vous avez le profil idéal pour lui. Nous croyons qu'il recherche présentement des hommes qui lui permettraient de recueillir des informations sur différents secteurs d'activités de la ville. Votre bureau de consultation et vos activités professionnelles se prêteraient très bien à cela.

– Mais je ne suis qu'un recruteur!

– Un recruteur doit connaître une foule de détails opérationnels de ses clients et leurs principaux modes de fonctionnement.

– Peut-être, mais il faut que j'obtienne des mandats de mes clients avant d'obtenir

toutes ces informations.

– Nous vous subventionnerons.

– Je ne comprends pas.

– Lorsque M. Haddad portera son intérêt sur une entreprise quelconque et que vous aurez l'occasion d'y offrir vos services, nous compenserons les pertes que vous ferez en soumissionnant à des taux plus bas que vos concurrents. De cette manière, vous obtiendrez tous les mandats que vous voudrez.

– Et ma réputation, qu'en faites-vous?

– Lorsque nous aurons démantelé ce réseau de terroristes nouveau genre et que nous soulignerons votre participation exceptionnelle à nos travaux, tous les citoyens vous en seront reconnaissants. Surtout les dirigeants d'entreprise. Sans compter que vous ne...

La porte du salon s'ouvrit et ils entendirent des rires. M. Power s'arrêta net. Le Président fit son entrée, accompagné de la secrétaire d'État à la Défense.

– Oh... toutes mes excuses, fit le Président en s'approchant. Je croyais que la pièce était libre.

– M. le Président, je vous présente M. Billy Boost. Je vous ai déjà parlé de ce jeune Canadien.

– Mais bien sûr. Alors, c'est de votre faute si je dois encore supporter les élucubrations de ce vieux bougre, rigola le Président en serrant chaleureusement la main de son invité qui lui, arborait son plus beau sourire.

– Monsieur le Président, c'est un honneur de vous rencontrer.

– Gardez donc vos flatteries pour Mme Bacon. Elle est encore sensible à ça.

– Mme Bacon, je suis flatté de vous...

– De quoi parlez-vous, James?

– M. Boost va nous donner un coup de main avec la filière 19, monsieur, à Montréal.

– Très bien, très bien. Maintenant, nous avons besoin de toi, James. Je m'excuse, M. Boost, mais je dois vous le voler.

– Je comprends.

– Marty, veuillez raccompagner Billy au Canada, ordonna M. Power. Billy, on vous contactera sous peu. Ce fut un plaisir de vous revoir.

– Bonne journée, M. Power.

Le Président, le directeur de la CIA et la secrétaire d'État à la Défense quittèrent le salon pendant que Billy les observait comme un enfant qui rencontre le père Noël pour la première fois.

– On y va, Billy? demanda Marty.

– Bien sûr, bien sûr...

Marty fit signe aux autres agents postés juste à l'extérieur du salon et ensemble, sortirent de la résidence. Tout en se dirigeant vers l'héliport, Billy se retourna pour s'assurer de bien enregistrer ce moment mémorable dans sa mémoire. Il était encore ému lorsqu'il prit place sur le même siège qu'à l'aller.

– Mais quel est ce groupe, Marty? Le directeur ne m'en a pas dit grand-chose.

– Tu en sais maintenant autant que moi, Billy. Je suis ton relais. Donc, aussitôt qu'il se

présente du neuf, je te contacte.

- Mais je n'ai pas encore accepté.

- Penses-y un peu. Tu restes chez toi avec ta belle Marie et ta montagne, tu continues à bosser à ton bureau comme tu le voulais et tu travailles avec moi. Que demander de mieux!

- C'est pas aussi simple.

6.

Lorsque l'hélicoptère se posa à Saint-Hubert, il n'était pas encore midi. Marty se leva, ouvrit la porte puis abaissa les deux marches. En passant près de lui, Billy lui serra la main. Avant qu'il ne parte, Marty s'approcha très près pour crier ces quelques mots à son oreille:

– T'es pas obligé de tout lui dire.

– Je ne suis pas comme toi! répondit Billy dont la voix était presque inaudible en raison du bruit causé par le moteur et les pales.

Marty s'accroupit, rentra les marches et referma lentement la porte en regardant Billy d'un air complice. Celui-ci recula rapidement et sentit le vent de plus en plus fort sur ses vêtements. Alors que quelques petites roches lui pinçaient les mains qui protégeaient son visage, il se retourna et courut vers le petit aéroport. Avant d'y entrer, il tourna la tête en direction des nuages pour regarder l'appareil s'éloigner jusqu'à ce qu'il disparaisse complètement.

Il traversa le petit édifice et se dirigea sans s'attarder vers le stationnement, situé de l'autre côté. Il avait hâte de recroiser ses deux nouveaux amis à la guérite de contrôle des entrées et des sorties. Il s'approcha donc de la barrière en sentant monter en lui un tout petit sentiment d'arrogance. Juste ce qu'il faut pour ne pas qu'ils oublient que les règles les plus élémentaires de courtoisie s'appliquaient dans toutes les circonstances.

Avant même qu'il n'eût le temps de baisser la vitre de sa portière, tout en roulant vers la sortie, il vit la barrière s'ouvrir. Il s'arrêta tout de même à la hauteur de la porte vitrée du contrôleur. Son ami s'y trouvait, mais regardait en sens inverse.

Billy ouvrit sa portière, descendit de la voiture, contourna le mur et frappa à la même porte qu'à son arrivée, laquelle s'ouvrit en une fraction de seconde. Le gardien, qui tenait encore son arme devant lui, arborait ce qui pouvait ressembler à un sourire.

– Puis-je vous aider, M. Boost?

– Certainement, répliqua ce dernier en plissant les yeux. Mes collaborateurs m'ont suggéré de revenir pour vous enseigner les bonnes manières. J'aurais besoin de vos noms, s'il vous plaît.

– Je souhaite que ce ne soit pas nécessaire, monsieur. Nous avons bien compris notre erreur. Veuillez accepter toutes nos excuses. Si vous voulez formuler quelque commentaire que ce soit, vous pouvez vous adresser au numéro suivant.

Sur ces mots, le gardien tendit une carte d'affaires sur laquelle figuraient le nom et le numéro de téléphone du directeur de la sécurité de l'aéroport. Billy prit le temps d'y jeter un coup d'œil avant de dire, tout en relevant les yeux:

– J'espère que nous nous sommes bien compris.

– Vous pourrez dorénavant compter sur notre entière collaboration, M. Boost.

– C'est exactement ce que je voulais entendre. N'ayez crainte, je règle toujours mes petits problèmes moi-même, monsieur...

– Choose, Adrien Choose.

– Alors, M. Choose, au plaisir de vous revoir.

– Bonne journée, monsieur.

Billy retourna à sa voiture avec un sourire en coin. Jamais, auparavant, il n'avait abusé du pouvoir que lui conférait son alliance avec la Défense américaine. Il savait que le gardien en serait fortement impressionné. Il franchit la barrière et saisit aussitôt son téléphone cellulaire.

– Marie, c'est moi.

– Bonjour, Richard. Tu viens me rejoindre? Billy sera absent pour la journée. On va pouvoir s'envoyer en l'air pendant son absence.

– Tu veux que je passe prendre Olga? La dernière fois, à trois, c'était pas mal!

Il y eut un silence, puis Marie reprit la parole.

– Je m'excuse, pour ce matin, Billy. Mais je suis très inquiète pour toi et pour notre avenir.

– Je comprends, mais tu n'as plus à t'en faire. Je te conterai tout dans une quinzaine de minutes. On va dîner quelque part?

– Je t'attends.

Billy se concentra sur la route. Les quelques minutes qui le séparaient de la maison étaient capitales pour son couple et son travail avec la CIA. À ses yeux, il ne détenait pas encore assez d'informations pour évaluer le degré réel de son implication dans cette mission. Puisqu'il pouvait refuser de collaborer avec Marty quand bon lui semblerait, pourquoi alarmer Marie et jeter de l'ombre sur leur amour? Elle était tellement heureuse avant cet appel de M. Power. Et si Marty avait raison... pourquoi ne pas laisser les événements se produire au lieu de les anticiper?

– Maintenant, mon petit monsieur, il faudra vous comporter comme un grand, dit Marie.

La porte arrière s'ouvrit et elle alla accueillir Billy qui était de retour.

– Alors, ma petite chèvre des montagnes... tu ne t'es pas trop ennuyée pendant mon absence? Mais... mais qu'est-ce qu'il fait ici, celui-là?

– Mais de qui parles-tu?

– De lui ou elle... je ne sais pas trop.

– Ah... lui! Il était là quand je me suis levée, ce matin. Je n'ai pas osé le mettre dehors. Il fait un peu froid.

– Ben oui... comment s'appelle-t-il? demanda Billy qui se pencha pour prendre dans ses bras un magnifique bébé labrador à la couleur chocolat.

– Je ne sais pas. Que penserais-tu de Mario?

– Marie et Mario... c'est une excellente idée.

Elle savait fort bien que Billy s'était placé dans une position où il ne pouvait absolument rien lui refuser. Elle désirait avoir un chien depuis longtemps, mais jamais il ne donnait suite à ses réquisitions. Aujourd'hui, il avait tout avantage à lui faire plaisir. De toute façon, le chiot était tellement adorable, que Billy fut conquis dès le premier mordillement.

Déjà, il se voyait dans les sentiers de la montagne avec sa caméra, en train de pister les cerfs de Virginie.

– Oh! Et je vois que monsieur Mario a déjà tout l’attirail nécessaire pour apprendre tôt à coucher dehors! lança-t-il en pointant un gros coussin moelleux qui lui servirait de lit.

– J’ai cru qu’il pourrait dormir dans la cuisine.

– Ouais. Je parie que ce soir il va coucher dans notre lit?

– Jamais de la vie! Et toi, ta rencontre avec M. Power... tu me racontes?

– Et si on allait luncher au restaurant du quai? Je te raconterai tout là-bas.

– On amène Mario?

– Je ne crois pas qu’il appréciera de rester seul dans l’auto.

– Laissons-le dans le garage.

– Bonne idée.

Attablé près des fenêtres du côté de la rivière, Billy débuta le récit, presque fidèle, de son voyage à Kennebunkport, non sans montrer à Marie l’hématome laissé par le coup aux côtes que lui avait asséné le gardien de l’aéroport. Il lui parla de l’envolée en hélicoptère avec Marty, qu’elle connaissait elle aussi, et de l’arrivée à la résidence secondaire du Président. Il lui décrivit la beauté des lieux et toute la sécurité qui y était déployée. Le hasard voulut qu’il aborde le début de l’échange avec M. Power lorsque leurs plats de résistance furent servis, ce qui lui donna quelques instants pour réviser intérieurement sa version.

– Il y aurait des groupes en formation un peu partout dans le monde dont le dessein serait de déstabiliser, le moment venu, le fonctionnement de plusieurs grandes villes en même temps.

– Tu veux dire des terroristes?

– Ils n’en sont pas encore certains. La tête dirigeante serait un Irlandais du nom de William Tatlock. Est-il relié aux groupes terroristes bien en place? M. Power n’a pu le confirmer.

– Alors quels sont leurs objectifs? demanda Marie.

– Ça non plus, ce n’est pas clair. Il semble que ce soit un mouvement antiaméricain ou anticapitaliste, je ne sais pas trop.

– Et qu’attend-il de toi?

– Pas grand-chose pour le moment. Il croit qu’un tel groupe pourrait s’être formé à Montréal et la CIA aurait besoin d’informateurs si jamais c’était le cas.

– Ils voudraient que tu les espionnes?

– En quelque sorte. Mais nous n’avons pas eu le temps d’approfondir mon rôle.

– Ce ne devait pas être la raison de ta visite?

– Oui, mais le Président nous a interrompus parce...

– Le Président en personne?

– Oui, accompagné de madame Bacon.

– Tu me fais marcher!

– Pas du tout. Je leur ai serré la main et...

– T’a-t-il adressé la parole?

– Oui. Il m’a reproché, en blaguant, d’avoir sauvé la vie de Power.

- As-tu une photo?
- Bien sûr que non, Marie, la situation ne s’y prêtait vraiment pas.
- Mais quoi!
- Il nous a donc interrompus, car il désirait poursuivre sa rencontre avec monsieur Power.
- Tu aurais pu lui dire de patienter un peu, blagua Marie.
- Je dois t’avouer que j’étais un peu impressionné.
- Qui ne l’aurait pas été! Mais que se passe-t-il, maintenant? M. Power te rappellera?
- C’est une excellente question. J’en ai déduit qu’ils devaient approfondir leur enquête sur le prétendu groupe de Montréal. À mon avis, ils spéculent beaucoup plus qu’ils n’ont de faits vérifiables. D’ailleurs, Marty m’a confirmé que leurs soupçons venaient d’une extrapolation des événements survenus dans certaines autres grandes villes nord-américaines.
- Montréal... pourquoi s’en prendre à Montréal? Ils ne prouveraient pas grand-chose en s’attaquant à une ville canadienne. Mais tu n’as pas répondu à ma question.
- Laquelle?
- Qu’est-ce que tu vas faire? Tu vas les aider à faire leur enquête?
- Euh... pas vraiment. Je ne ferai rien pour le moment. Ils me rappelleront s’ils découvrent que leurs craintes s’avèrent fondées et ce n’est qu’à ce moment que je saurai exactement ce qu’ils attendent de moi. Il est fort probable qu’ils ne me contactent plus.
- Et s’ils le font?
- Nous en discuterons le moment venu.
- Si je comprends bien, tu as laissé la porte ouverte... M. Power pense maintenant que tu es prêt à reprendre du service?
- Comme je te l’ai expliqué, nous n’avons pas eu le temps de conclure notre conversation. On a dû se quitter alors qu’il m’expliquait les intentions de ces nouveaux groupes. J’aurais bien aimé lui exprimer mes réserves, mais je n’en ai tout simplement pas eu le temps. Absolument rien n’est changé, ma belle.
- Je vois. Mange, Mario va s’ennuyer.
- Tu ne me crois pas!
- Mais si, je te crois. Ce qui cloche, c’est qu’il t’ait fait faire tout ce déplacement pour une rumeur potentiellement sans fondement. Je connais M. Power aussi bien que toi et je suis certaine qu’il avait tout planifié minutieusement.
- Que veux-tu dire?
- Il voulait justement t’impressionner en t’invitant à la résidence du Président. Je me demande même si cette poignée de main n’était pas une mise en scène.
- Où veux-tu en venir? Qui suis-je pour attirer autant son attention?
- C’est justement cela qui m’inquiète. Je suis certaine que tu auras de ses nouvelles dans un avenir rapproché et que cette visite éclair à Kennebunkport a déjà produit l’effet escompté.
- Tu crois que ça m’a bouleversé au point d’accepter n’importe quoi pour me retrouver de nouveau à leurs côtés?
- C’est très excitant de penser que tu pourrais travailler avec un homme qui a une grande influence sur le Président des États-Unis et même, de rêver de côtoyer à nouveau l’homme le plus puissant de la planète, non?

Billy ne soutint pas longtemps le regard de Marie, fixant plutôt la rivière et les goélands près du quai.

7.

Trois semaines plus tard, la veille de Noël, Marie était tout excitée à l'idée d'aller accueillir ses parents à l'aéroport. Elle ne les avait pas vus depuis près d'un an déjà. Son père, professeur à l'Université de Montréal, avait accepté un poste temporaire en Tunisie. L'année d'avant, Marie et Billy leur avaient rendu visite à la même période. Mais cette année, la mère de Marie avait insisté pour que ce soit eux qui reviennent au bercail pour une dizaine de jours.

– Je viens d'appeler à l'aéroport, dit-elle. Ils ne devraient pas être en retard. Je serai probablement de retour à la fin de l'après-midi.

Elle caressa longuement Mario et embrassa Billy du bout des lèvres. Les deux la regardèrent quitter la maison, l'un en lui soufflant des baisers et l'autre en aboyant.

– Bon, eh bien mon vieux, on va aller faire une petite randonnée en montagne!

Malgré la température très froide des derniers jours, peu de neige recouvrait les sentiers qu'empruntait presque quotidiennement Billy. Il s'était fixé une routine exigeante à laquelle il s'astreignait religieusement. Au début du mois de janvier, il comptait bien reprendre le travail en pleine forme. Sa détermination avait porté fruit, car d'un état de paralysie partielle, il ne subsistait aujourd'hui que des picotements aux doigts et aux orteils, avec de la fatigue de plus en plus passagère.

Il s'habilla chaudement et attrapa la laisse de Mario au passage. Fou de joie, le chiot ne vivait que pour cette portion de la journée. Généralement exténué, il dormait ensuite plusieurs heures.

Ils marchaient depuis près d'une heure quand le téléphone, enfoui au fond du sac de Billy, sonna. Rapidement, croyant que c'était Marie qui tentait de le joindre, il déposa le sac sur une roche et y plongea la main. L'appareil était glacé. Il enfonça la touche de mise en fonction et seulement la moitié des caractères devant normalement apparaître sur l'écran étaient visibles.

– Allo! hurla-t-il tant bien que mal, la bouche complètement engourdie.

– Billy? prononça une voix masculine.

– Oui.

– C'est Marty. Comment...

Et il y eut un silence.

– Marty, je ne t'entends pas très bien. Mon téléphone est complètement gelé.

– Billy, tu es...

Et la communication fut coupée. La batterie du portable était à plat. Billy tenta de la réchauffer en la serrant dans ses mains et en utilisant son souffle chaud, mais rien n'y fit. Il mit le téléphone sur sa peau, dans son pantalon, mais là encore, aucune amélioration. Il glissa l'appareil sous son chandail et le plaça sous son aisselle droite, avant de ressentir un frisson lui parcourir le dos. Hélas, toujours en vain.

Après toutes ces tentatives infructueuses, il se résigna à mettre le portable dans l'une de ses poches de manteau. Il regarda Mario, assis tout près de lui et attendant patiemment

de reprendre leur rythme.

– C’est ici qu’on rebrousse chemin pour aujourd’hui, mon vieux. On va retourner lentement à la maison et ouvre toutes grandes tes grosses oreilles molles, car j’ai besoin de te parler.

Puisqu’il n’avait pas eu de nouvelles de Marty depuis son fameux rendez-vous à Kennebunkport, il en était venu à se convaincre lui-même que la version tronquée qu’il avait donnée à Marie quant aux attentes de M. Power était la bonne. Il s’était fait à l’idée que leur enquête ne les avait menés nulle part. Pourtant, en y réfléchissant objectivement, il savait que la réalité était tout autre, M. Power ayant confirmé que Marty allait être son relais et qu’il le contacterait un jour ou l’autre. Et ce jour semblait être arrivé.

– Eh, Mario... est-ce que tu rappelleras Marty aussitôt à la maison, si tu étais moi? laissa-t-il entendre en regardant son chien qui redressa la tête en entendant son nom.

– L’heure de vérité a sonné, mon maître.

– De toute façon, je préfère lui parler pendant que Marie est sortie. Pourquoi ne pas en profiter...

– Tu ne feras que reporter l’échéance, patron.

– Je ne reporte rien. Je suis conséquent avec moi-même. La dernière fois, j’ai dit à Marie qu’il valait mieux attendre que j’aie rencontré le directeur avant de fabuler sur ses intentions à mon endroit. Ce fut une sage décision, alors je ferai de même cette fois-ci. Avant de la contrarier à nouveau, j’attendrai de reparler à Marty. Peut-être voulait-il tout simplement me souhaiter un joyeux Noël!

– Tu me prends pour qui? Je suis un chien particulièrement intelligent et tu le sais très bien. N’essaie pas de jouer au plus fin avec moi!

– Et ses parents qui seront avec nous pour quelques jours... je ne gâcherai certainement pas la période des fêtes avec l’appel de Marty. Allez... on accélère un peu le pas!

– Mais c’est toi qui me ralentis constamment...

N’ayant jamais dévalé la montagne avec autant d’énergie, Billy arriva à la maison en sueur. Il prit tout juste le temps de retirer ses bottes et de murmurer pour lui-même:

– Il vaut mieux que je n’utilise pas le téléphone de la maison. Marie pourrait retracer l’appel.

– Je croyais que tu jouerais franc-jeu avec ma maîtresse?

– Je lui dirai tout au moment opportun, d’accord, Mario? Je te répète que je veux passer de belles fêtes.

Il fonça au deuxième étage vers l’une des chambres qu’ils avaient transformée en bureau en attendant le passage de la cigogne.

– Mais où est cette batterie? Ah, la voilà!

Il retira la batterie gelée au dos de son téléphone portable et la remplaça par une toute neuve. Il tenta de recomposer le dernier numéro entrant, mais la mémoire ne l’avait pas enregistré. Il composa donc le numéro apparaissant dans son agenda.

- Bureau du directeur.
- Mme Long?
- Puis-je vous aider?
- Boost, Billy Boost.
- Ah! M. Boost... quelle belle surprise! Comment allez-vous?
- Je vais très bien, merci. Je cherche à joindre Marty. J'étais en discussion avec lui et la communication a été coupée. Vous pouvez m'aider?
- Mais certainement. Je ne peux vous donner son numéro, mais je vais tenter de vous mettre en ligne avec lui. J'étais très heureuse quand j'ai appris que vous repreniez du service. Comment va Marie?
- Très bien.
- Un instant, s'il vous plaît... vous êtes en communication.
- Marty, c'est Billy.
- Enfin, te revoilà! J'ai tenté de te rappeler, mais en vain.
- Je m'excuse, ma batterie était complètement gelée.
- Ici, il fait vingt degrés et un soleil radieux. Tu dois te douter que je ne t'appelle pas pour te souhaiter un joyeux Noël?
- Tu pourrais quand même le faire.
- J'aimerais mieux embrasser Marie, si tu veux la vérité. Je t'appelle parce qu'on a du nouveau.
- Du nouveau?
- Oui. Tu te souviens que le directeur avait mentionné que nous avions infiltré le groupe de New York? Eh bien notre contact a fini par parler de toi à Tatlock. Alors...
- Il a fait quoi? questionna Billy, incrédule.
- Il a dit que tu serais une personne à considérer dans le recrutement que fait présentement Haddad à Montréal.
- Il ne t'est jamais venu à l'idée de m'en parler avant? Tu ne t'es pas arrêté, ne serait-ce qu'une petite minute, pour réfléchir à ce que moi j'en pense?
- Tu te trompes, mon frère, j'y ai pensé.
- Et?
- Et j'en suis venu à la conclusion que tu es la meilleure personne pour nous aider dans ce merdier.

Billy poussa un long soupir.

- Le dossier suit son cours, continua Marty. Je ne sais pas si c'est Haddad ou notre homme qui entrera en contact avec toi, mais je voulais juste te tenir au courant pour ne pas que tu sois trop surpris.
- Comment s'appelle notre collègue?
- Chutney, Manuel Chutney. Euh... en passant, je vous souhaite un merveilleux Noël à toi et à ton exquise Marie.
- Joyeux Noël, Marty, et arrête un peu de travailler.
- Pas le temps!

Billy déposa le petit combiné sur la table de travail devant lui, s'assit distraitement dans la chaise à sa droite puis regarda la montagne par la fenêtre.

Il mit une dernière touche aux préparatifs du souper et de la soirée. Après quoi, il tourna en rond jusqu'à ce qu'il entende la voiture de Marie dans l'entrée du garage. Aussitôt, il sortit pour accueillir ses beaux-parents. Après toutes les aventures dont ils avaient entendu parler à distance au cours des derniers mois, ceux-ci étaient très heureux de le voir enfin. Le serrer dans leurs bras et retrouver son regard les réconfortaient. Ils lui confiaient leur seul enfant et ils savaient à quel point elle y était attachée. Ils avaient tant d'émotions et d'aventures à partager... la maladie, les traitements, la clinique privée, les effets secondaires, la base militaire, la CIA, le déménagement et combien d'autres! Leur séjour allait être trop court pour y aller d'une revue exhaustive. Mais tout d'abord, une petite visite de la nouvelle propriété s'imposait.

Pendant que Marie les promenait fièrement d'une pièce à l'autre en leur exposant ses projets de décoration, Billy prépara les apéros. Lorsqu'ils revinrent à la cuisine, Mme Desrochers passa une remarque qui le désarçonna.

– Tu vas donc préparer une chambre pour mon petit-fils ou ma petite-fille qui s'en vient?

– Pardon? rétorqua-t-il en renversant quelques gouttes de son verre.

– Vous allez faire de moi une grand-mère, mes enfants! C'est le plus beau cadeau de Noël de ma vie.

– Et moi qui croyais être ton plus beau cadeau, sursauta M. Desrochers. Je prends de la valeur avec les années, mais je perds tout de même de mon attrait. Que la vie est cruelle!

Marie, qui perçut l'inconfort de Billy, crut bon d'apporter des précisions.

– Je t'ai dit qu'on se pratiquait depuis quelques semaines, maman, pas que j'étais enceinte depuis quelques semaines.

– Si tu savais comme tu me rends heureuse. J'ai eu tellement peur pour vous avec tout ce qui vous est arrivé. Vous savoir maintenant en santé à mijoter des projets de famille me suffit.

– Et si on allait s'asseoir confortablement? suggéra M. Desrochers. Je suis un peu fatigué.

M. Desrochers était un homme de stature imposante qui ressemblait beaucoup plus à un ancien joueur de ligne sur l'équipe de football de son ancien collègue qu'à un intellectuel. Il prit Billy par les épaules et l'entraîna vers la salle familiale.

– Alors, jeune homme, dit-il en sirotant son vermouth, tu travailles pour les services de renseignement américains, maintenant?

– Mais pourquoi dites-vous cela? répondit nerveusement Billy qui avait encore en mémoire sa discussion toute fraîche avec Marty.

Sa réaction ne passa pas inaperçue aux yeux de Marie.

– Je faisais simplement allusion à...

– Mais oui... excusez-moi. J'avais la tête ailleurs.

Pendant que Billy raconta, avec sa verve et ses mimiques légendaires, les derniers mois

de son année mouvementée sous le regard fasciné de son beau-père, Marie en profita pour prendre des nouvelles de sa mère.

La fatigue s'emparant vite de ses parents, Marie réussit à les convaincre de rester pour la nuit.

– Tu crois qu'ils ont passé une belle soirée? demanda Billy en se faufilant sous les couvertures.

– J'en suis certaine. T'as vu les yeux de mon père quand tu lui parlais de tes visions?

– Et les deux fois que je me suis battu... il n'en croyait pas ses oreilles.

– Ils aimeraient qu'on les reconduise assez tôt à leur résidence, demain matin.

– Tu veux que je règle le réveille-matin?

– Non, laissons-les tout de même se reposer un peu.

Sur ces paroles, Marie se blottit contre l'épaule de Billy. Malgré l'alcool et le repas copieux, ce dernier resta longtemps éveillé pour réfléchir à sa discussion avec Marty. Il devait apprendre à mieux gérer ses réactions lorsqu'il était question de la CIA.

8.

La période des fêtes tirait à sa fin. Marie avait consacré pratiquement tout son temps à ses parents tandis que Billy, de son côté, se retrempait lentement dans les affaires du bureau. Ses nouveaux associés n'avaient pas chômé durant son absence. De nouveaux clients et des contrats importants en perspective lui donnèrent la petite poussée nécessaire pour retrouver la motivation suffisante pour reprendre du collier.

Il n'avait pas encore parlé du dernier appel de Marty à Marie. Il n'allait tout de même pas gâcher l'immense plaisir qu'elle avait à étourdir ses parents pour rattraper le temps perdu. De toute façon, personne ne l'avait encore contacté. Pourquoi aurait-il sonné l'alarme alors qu'aucun feu ne faisait rage?

Le lendemain du Jour de l'An, ils accompagnèrent ensemble les parents de Marie à l'aéroport. Mme Desrochers semblait la plus affectée des deux. Elle avait d'ailleurs fait quelques allusions, pendant son séjour, à l'ennui qu'elle ressentait souvent, loin de sa fille et de son toit. Puisque son époux complétait la deuxième et dernière année de son contrat, elle comptait bien revenir au mois de mai, une fois l'année scolaire terminée.

– Mais pourquoi ne restes-tu pas avec nous? lui proposa Marie alors qu'ils approchaient de l'aéroport. Papa peut bien se passer de toi quelques mois.

– Il ne sait même pas comment faire cuire un œuf!

– Mais si, je sais. Mais je n'ai jamais la chance de te le montrer. Je sais aussi...

– Ne gaspille pas ta salive. De toute façon, je ne me sentirais pas en sécurité, seule à la maison.

– Tu pourrais vivre avec nous en attendant son retour, insista Marie.

– Mais non. Vous vivez tous les deux de très beaux moments, dans votre jeune vie de couple. Je ne voudrais pas vous imposer ma présence.

Billy écoutait attentivement la conversation des deux femmes tout en conduisant la voiture. Il savait que Mme Desrochers n'accepterait jamais une telle offre, mais il était tout de même inquiet. Non pas qu'il la trouvait embarrassante, mais vivre avec sa belle-mère ne figurait pas parmi ses plans des prochains mois, d'autant plus qu'ils s'avéraient potentiellement mouvementés.

Les adieux furent déchirants et Marie pleura à chaudes larmes. De retour dans la voiture, elle resta muette un long moment avant de suggérer:

– Qu'est-ce que tu dirais si on allait les visiter dans un mois ou deux?

– Mais certainement. C'est une excellente idée.

– Elle m'a dit qu'elle te sentait lointain... préoccupé.

– Je prépare mon retour au travail et je dois me replonger dans des dossiers parfois complexes. Tu sais aussi que je suis maintenant associé avec Robert et François... je ne serai donc plus le seul maître à bord.

– Tu comptes toujours débiter demain?

– J'aimerais. Préfères-tu que je reporte ça de quelques jours?

– Non. Mais nous n'avons pas été souvent ensemble ces derniers temps.

– Ah... tu as remarqué?

Le lendemain matin, Billy se leva très tôt. Il devait franchir le pont menant à Montréal pour la première fois à l'heure de pointe. Il embrassa Marie sur le front, ce qui ne sembla pas la réveiller, et sortit de la maison sur la pointe des pieds.

Le chroniqueur à la circulation le rassura quand il annonça que les accès au pont étaient pratiquement libres. Probablement parce qu'une bonne proportion de la population se trouvait toujours en congé.

Il gara sa voiture dans le parc de stationnement en face de l'édifice de deux étages qui abritait Boost Consultation sur tout un plancher, puis gravit les quelques marches conduisant à la porte d'entrée.

Il était le premier à se pointer au bureau. Il fit le tour des lieux pour y scruter les moindres changements, mais très peu avaient été apportés. La décoration était la même. Il reconnut même certains magazines, sur les tables, près de l'entrée. Il se rendit à l'évidence en se disant que son absence ne fut que de quelques mois. Il avait peine à croire qu'autant d'événements puissent s'être produits dans sa vie en si peu de temps. Mais ici, dans sa boîte de consultants, il aurait pu croire que le temps s'était arrêté.

Il ouvrit la porte de son bureau et s'assit derrière sa table de travail. Ce faisant, il se remémora Marie, enduisant ses pieds avec de l'huile de pis de vache. Il vit ensuite M. Didier et son aura bleue. Il se pencha et constata que les prises de courant inutilisées étaient encore recouvertes de petites fiches de plastique. Autant de souvenirs qui lui rappelaient la difficile période des traitements radioactifs qu'il avait subis.

Le bruit de la porte qui s'ouvrit le sortit de ses pensées. Mélanie, son adjointe, n'avait pas perdu ses bonnes habitudes.

- M. Boost! Bonne année! lança-t-elle en se précipitant pour l'embrasser.
- Bonne année, Mélanie. Comment vas-tu.
- Je vais merveilleusement bien. Et votre santé?

Pour justifier son séjour aux États-Unis, alors qu'il suivait une formation d'agent secret, Billy avait prétexté qu'il devait y subir des traitements que seuls les Américains dispensaient. Mélanie croyait donc que sa longue période de réhabilitation faisait suite aux traitements qu'il y avait reçus.

- Oh... ma santé... elle est très bonne.

Il se rendit compte qu'il aurait à s'ajuster avec ce qu'il avait raconté à son équipe avant son absence.

– Vous avez l'air en pleine forme, en tout cas. Il y a beaucoup de courrier... une bonne partie de ce que je reçois vous est adressée. Désirez-vous en prendre connaissance vous-même ou est-ce que je le distribue à Robert et François?

– Je crois que je vais reprendre mes affaires tout de suite. Je suis ici pour cela, n'est-ce pas?

Au même moment, François fit son entrée.

- Hé patron! Comment allez-vous?
- D'abord, François, précisa Billy en lui offrant une chaleureuse poignée de main, nous sommes des associés et ensuite, je vais très bien. Bonne année!
- Bonne année, Billy.

Et ce fut au tour de Robert de franchir la porte.

– Bonne année tout le monde! Je vous souhaite de la santé, particulièrement à toi, lança-t-il en serrant la main de Billy. Comment vas-tu?

– Je vais de mieux en mieux. Je savais que je serais heureux de vous revoir, mais je m'étais trompé. Je suis très, très heureux d'être revenu.

Billy consacra ses premières journées de travail à se plonger dans les dossiers actuellement en cours et surtout, à s'entendre avec ses nouveaux associés sur leur mode de fonctionnement. Leurs nouvelles habitudes et la distribution du travail qu'ils avaient adoptées au cours des derniers mois lui plaisant, il n'eut donc qu'à s'y conformer. Au fond, le plus grand changement fut pour eux. Même s'ils savaient qu'il reviendrait un jour, François et Robert avaient déjà pris toute la place. Mais Billy, tout de même demeuré majoritaire au sein de leur association, n'avait rien à redire. Les affaires roulaient très bien.

Il fut surpris de constater à quel point son corps avait été affecté par les surdoses de produits chimiques et de radiations que lui avait administrées le Dr Hépatant à Plattsburgh. Il croyait que son entraînement intensif en avait effacé toutes les traces, mais, il devait combattre un sentiment de fatigue récurrent chaque fin d'après-midi. Ce n'est qu'une dizaine de jours plus tard qu'il constata une nette amélioration de ses réserves d'énergie.

Alors qu'il était assis à son bureau, les yeux rivés sur un le curriculum vitae d'un candidat pour un poste de coordonnateur des services à la clientèle, le téléphone sonna.

– M. Boost, j'ai un certain M. Chutney pour vous sur la ligne. Désirez-vous le prendre maintenant? lui demanda Mélanie.

– Tu as bien dit Chutney?

– Comme la sauce, oui. C'est ce que j'ai compris.

– D'accord, je vais lui parler.

Billy recula sur sa chaise à roulettes et s'adossa en regardant par la fenêtre.

– Vous êtes en communication.

– M. Chutney, Billy Boost, que puis-je faire pour vous?

– Bonjour, M. Boost. Nous n'avons pas encore eu le plaisir de nous rencontrer, mais l'un de vos clients m'a dit le plus grand bien de votre firme.

– Je vous remercie, mais serait-il indiscret de vous demander de quel client il s'agit?

– Je ne peux le nommer, mais vous avez fait affaire avec lui il y a quelques semaines.

– Ah bon...

– Nous pourrions peut-être nous rencontrer pour discuter d'un poste que j'aimerais pourvoir dans mon organisation.

– C'est que je suis extrêmement occupé, en ce moment. Puis-je vous rappeler pour fixer un rendez-vous?

– Vous pouvez prendre le temps qu'il vous faudra pour vérifier votre agenda, je patienterai au bout du fil.

– Je crois que vous m'avez mal compris, M. Chutney. Donnez-moi vos coordonnées et je vous rappellerai.

– C'est impossible, présentement. Je ne suis pas à mon bureau.

- Et votre numéro de portable?
- Je ne l’ai pas en ma possession.
- Je suis désolé, M. Chutney. Je ne peux vous donner de rendez-vous maintenant. Rappelez-moi plus tard.
- Mais M. Boost...

Et Billy raccrocha.

- Il n’a pas l’air commode, votre M. Boost, dit un petit homme très mince au crâne dégarni, habillé d’un complet parfaitement coupé avec des boutons de manchette gravés de ses initiales.
- C’est peut-être mieux comme ça. On sait qu’il est prudent.
- Vous vous portez toujours garant de cet homme? s’enquit le petit homme nerveux au collet de chemise blanc très large.
- Tout à fait.
- Alors, rappelez-le et donnez-lui mon numéro.
- D’accord.

- Marty, c’est Billy.
- C’est moi qui dois te rappeler, pas toi!
- Alors, fais ton travail!
- Qu’est-ce qu’il y a?
- Je viens tout juste de parler avec Chutney et...
- Où es-tu?
- À mon bureau, pourquoi?
- Raccroche.

Et Marty coupa la communication. Quelques secondes plus tard, le cellulaire de Billy sonna.

- Dis donc, agent Boost, t’as oublié une règle de base.
- Je n’ai eu qu’une journée de formation, alors relaxe.
- À partir d’aujourd’hui, tu n’utiliseras plus jamais le téléphone de ton bureau ou celui de ta petite maison dans la montagne pour me parler. C’est compris?
- J’ai compris, Marty, mais comment se fait-il que tu ne m’aies pas prévenu de son appel?
- Mais si, je t’avais prévenu. Je t’avais dit que ce serait lui ou moi.
- Ça va, ça va. Je crois que je me suis un peu énervé.
- Quand le rencontres-tu?
- Je... je lui ai demandé de me donner ses coordonnées pour le rappeler et il a refusé.
- Et...
- Et j’ai fermé la ligne.

- Ce que tu peux être con!
- Hé, ho! Je n’ai pas encore accepté votre petite mission, tu sauras!
- Tu peux retracer son appel?
- Non, mon adjointe n’a pas réussi.
- Ça commence bien!
- J’ai compris de la bouche même de M. Power que tu serais là pour m’aider, pas pour me juger.
- Ouais, mais il va falloir que tu te décides. Tu embarques ou pas?
- Je dois y réfléchir encore.
- De toute façon, je ferai le nécessaire pour qu’il te rappelle. Cette fois-là, ne fais pas le con.
- Je suis tellement bien supporté que je ne peux pas me plaindre...
- En passant, tu connais Chutney parce que vous vous êtes rencontrés dans le cadre d’un mandat que tu as eu avec Promonde, l’entreprise pharmaceutique que tu connais bien.
- Tu veux dire que je fais comme si je le connaissais?
- Pas le choix. Haddad te posera sûrement des questions là-dessus.
- As-tu de plus amples détails?
- Il est microbiologiste et il s’intéresse particulièrement à la virologie. Si Tatlock envisage de contaminer l’eau potable ou toute autre chose, il sera notre police d’assurance.
- Contaminer l’eau potable? Tu rigoles?
- Nous tentons aussi d’infiltrer l’organisation de Moscou avec l’aide d’un chercheur en génie nucléaire. Tu te doutes un peu pourquoi...
- Ils n’oseraient jamais!
- Tu veux courir la chance? Il paraît que ce qu’on a découvert ne représente que la pointe de l’iceberg.
- Tu as dit que je l’avais rencontré dans le cadre d’un mandat pour Promonde. Mais qu’est-ce que je dirai sur mes propres motivations à m’associer à eux?
- Je ne sais pas, moi, invente quelque chose d’original.
- Parce qu’il faut en plus que je me trouve une raison crédible de vouloir faire sauter la ville?
- Ça ressemble à ça. Tu sais, ce n’est pas trop te demander. Est-ce que ton bureau est raccordé à l’aqueduc de la ville?
- Bien sûr!
- Alors, fais attention de ne pas t’empoisonner un de ces jours.
- Une petite larme avec ça?
- Je dois te quitter. Take care, my Canadian friend.

Billy venait tout juste de terminer son appel avec Marty quand Mélanie frappa à sa porte.

- M. Boost, je m’excuse, mais M. Chutney a rappelé et il vous a laissé un numéro de téléphone. Il m’a fait promettre de vous le transmettre le plus rapidement possible.
- Merci, Mélanie, dit Billy en saisissant le papier qu’elle lui tendait.

Les deux coudes bien appuyés sur sa table de travail, il regarda le message qu’il tenait entre le pouce et l’index de ses deux mains. Il vit tout d’abord le merveilleux sourire de

Marie puis, après un instant, il vit son propre visage, neutre, sans aucune émotion. La sonnerie du téléphone le ramena sur terre.

– Je m’excuse, M. Boost, mais c’est encore ce M. Chutney. Qu’est-ce que je fais?

– Passe-le-moi, s’il te plaît, Mélanie.

– Très bien, monsieur, vous êtes en communication.

– M. Boost, je suis maintenant en mesure de vous donner mes coordonnées.

– Oui, je sais, mon adjointe me les a transmises.

– J’attends votre appel. Mais j’y pense... si vous tardez trop, il est possible que je sois retourné à New York. Vous ne verrez pas d’inconvénient à rencontrer mon collègue, M. André Haddad, j’espère?

– On verra.

– Bonne journée, M. Boost.

9.

Au volant de sa voiture, Billy éprouva toutes les difficultés du monde à maintenir un niveau de concentration minimal. Il se fit klaxonner à maintes reprises parce qu'il ne décollait pas assez vite aux feux verts. Il faillit même renverser une jeune femme qui traversait juste devant lui avec une poussette. Il était grandement temps qu'il arrive à destination.

Mario, toujours aussi excité à l'arrivée de son maître, avait la mauvaise habitude de laisser échapper quelques gouttes d'urine en se dandinant devant lui. Ils avaient pourtant tout essayé pour lui faire passer cette vilaine manie, mais en vain.

– Mais recule, recule donc, espèce de chien incontinent! lui lança Billy en franchissant la porte de la maison.

– Comment vas-tu, mon amour?

– Ça va très bien et toi?

– Je commence à m'ennuyer un peu.

– Je pourrais vendre ma part à François et Robert, ils en seraient fous de joie.

– Mais non, voyons! Tu as l'air tellement en forme depuis que tu as recommencé à travailler. Non, je pensais plutôt étudier les possibilités d'emploi dans la région.

– Tu veux retourner enseigner?

– Pourquoi pas? Je sais qu'ils recherchent un professeur suppléant à l'école primaire où enseigne la voisine.

– Elle t'a dit ça par hasard, j'imagine?

– Pas tout à fait. Je lui en ai glissé un mot au début de la semaine et elle est revenue m'en parler un peu plus tôt, aujourd'hui.

– Et...

– Et je crois que je vais aller rencontrer la directrice.

– Tu crois...

– J'ai un rendez-vous avec elle, demain matin.

– Eh bien! Ce fut une année sabbatique plutôt courte.

– De toute façon, je ne me vois pas traverser les ponts et la ville de Montréal du sud au nord chaque matin et du nord au sud chaque soir en septembre prochain. J'avais d'ailleurs l'intention de communiquer avec mon ancien directeur pour lui demander de m'aider à obtenir un transfert dans la région. Si je me trouve un poste avant, tant mieux. D'autant plus que je peux y aller à bicyclette.

– Je te souhaite bonne chance, si c'est réellement ce que tu désires.

– Un poste de suppléante en attendant d'être enceinte serait idéal.

– J'en connais un qui va faire une dépression, rétorqua Billy en se penchant pour gratter les oreilles de Mario.

– Je viendrai luncher avec lui.

– Une suppléante, ça travaille combien d'heures par semaine?

– Ça dépend, Annie n'avait pas beaucoup de détails.

Ils discutèrent une bonne partie de la soirée du retour au travail de Marie et des changements que cela apporterait dans leurs vies. Ils répartirent autrement les tâches ménagères et établirent un horaire rigoureux pour leur permettre d'être libres les week-ends. Ils en profitèrent également pour planifier leur voyage en Tunisie durant le congé scolaire.

- Je vais prendre un bon bain-tourbillon, tu viens me rejoindre, James Bond?
- Mais pourquoi m'appelles-tu comme ça?
- Parce que tu es l'agent secret le plus sexy que je connaisse.
- Ah... d'accord.

Il n'en fallut pas davantage pour que Billy sombre à nouveau dans une profonde absence. Pendant qu'elle faisait couler le bain et qu'elle y versait une mixture de sa propre confection, il se remémora pour la énième fois sa discussion avec Marty et tenta de répertorier toutes les possibilités d'attaques contre la ville, de la simple ouverture des bornes-fontaines à une panne d'électricité généralisée par des froids sibériens. Le simple fait de songer à la contamination de l'eau, à la propagation de gaz ou de virus dans le métro ou dans les systèmes de ventilation des gratte-ciels lui donnait froid dans le dos. Marty avait réussi à lui faire reconnaître sa part de responsabilité en regard avec la suite des événements. Et si c'était vrai? Si les vies de milliers, voire de millions de personnes, allaient être détruites par une bande de fanatiques politiques, serait-il capable de continuer à prendre ses petites marches en montagne la tête en paix, comme le disait si bien Marty?

– Tu viens tremper ton merveilleux corps dans mon élixir de vie éternelle... mon bel Adonis?

– J'arrive, Vénus de mon cœur.

Elle réussit une fois de plus à lui faire momentanément oublier les propos de Marty. Ce n'est que plus tard, lorsqu'il se retrouva la tête sur l'oreiller à regarder son visage aux traits doux et expressifs, qu'il réfléchit à ce qu'il allait faire le lendemain.

- Tu t'es levée très tôt, ce matin!
- Oui, je désirais faire mes exercices et prendre une marche avec Mario avant ma rencontre avec la directrice de l'école.
- C'est à quelle heure?
- Huit heures.
- Je te dis merde et à ce soir. Appelle-moi au bureau pour me donner des nouvelles de ta rencontre.

– Sans faute. Bonne journée «Toxic le ravageur».

Après une vingtaine de minutes de conduite, Billy dut ralentir et même s'arrêter à l'approche du pont Jacques-Cartier. Perdu dans ses pensées, il n'arrivait pas à décider du moment le plus opportun pour rappeler M. Chutney. Mais, avant même de décider du moment idéal pour lui parler, ne fallait-il pas qu'il règle une fois pour toutes un petit détail? Car en le rappelant, ne confirmait-il pas son engagement dans la mission? Une bonne demi-heure plus tard, il franchit la porte de son bureau.

- Bonjour, M. Boost, comment allez-vous ce matin?
- Très bien, Mélanie, merci, et toi?
- Vous avez reçu un appel il y a quelques minutes, annonça-t-elle en déchirant une feuille de son bloc-notes qu'elle lui remit.
- Merci.

Tout en se dirigeant vers son bureau, il y jeta un coup d'œil. C'était lui. André Haddad. Et le numéro apparaissant sur ce message était le même que celui laissé hier par Chutney. Il devait le rappeler. Se souvenant de la consigne de Marty, il sortit son portable et composa le numéro. Il entendit la sonnerie, puis une voix claire et un peu nasillarde répondit.

- Les cuirs Nina.
- Pardon! répliqua Billy surpris.

La personne raccrocha. Il recomposa lentement, et la même voix se fit entendre.

- Allo?
- Un monsieur André Haddad m'a laissé un message, mais je crois que j'ai fait une erreur en transcrivant son numéro. Je m'ex...
- C'est moi.
- Oh! Bonjour, M. Haddad, Billy Boost.
- Ah! Quel plaisir de vous parler enfin. Manuel a dû nous quitter précipitamment et il m'a conseillé de vous contacter après son départ. Je crois que nous devons nous rencontrer, mon ami.
- Vous avez un poste à combler dans votre compagnie?
- C'est ça, oui.
- Pourriez-vous me donner un peu plus d'informations pour que je puisse me préparer à l'avance?
- Non, pas vraiment.
- Vous désirez que je vous aide à définir vos besoins?
- En quelque sorte... oui.
- Si j'ai bien compris, vous êtes dans le textile?
- Je serai ravi de répondre à toutes vos questions autour d'un bon repas. Pourquoi ne pas vous joindre à moi, ce midi, chez Bérytos, au coin des rues Parc et Bernard.
- Je... j'y serai.
- Au revoir, M. Boost.
- C'est ça, au revoir, M. Haddad.

Dans le feu de l'action, il venait de franchir un autre pas vers une implication de plus en plus évidente avec la CIA. Il se tenait maintenant debout et faisait les cent pas dans son bureau. Il voulait absolument savoir ce que cachait cet homme. Qu'allait-il lui raconter? Comment s'y prendrait-il pour gagner sa confiance?

Il n'avait pas encore résolu cette question: quelle histoire inventerait-il pour convaincre Haddad qu'il en voulait à ce point aux Américains pour qu'il en soit venu à vouloir mettre la ville à feu et à sang? Il dut y réfléchir à toute vitesse, ne disposant que de très peu de temps pour forger une prestation crédible.

- Bonjour, Mme Desrochers, je suis très heureuse de vous rencontrer ce matin. Mon horaire est on ne peut plus chargé pour les prochains jours. Comment allez-vous?
- Très bien, merci, madame la directrice, je vous remercie de m'accorder un peu de votre précieux temps.

- Alors, Annie vous a fait part de mon besoin urgent?
- Elle m’a dit que vous recherchiez une suppléante pour les classes de cinquième et sixième années.
- C’est bien cela. L’une de mes professeurs vit une période difficile, présentement, et elle ne pourra compléter l’année scolaire.
- C’est donc pour une assignation temporaire, si je comprends bien?
- Oui, et c’est pour cela que je n’ai reçu aucune application valable suite à l’affichage du poste. Mais parlez-moi de vous. Vous avez une dizaine d’années d’expérience, selon ce qu’Annie m’a dit?
- Neuf, pour être plus précise, répondit Marie en lui remettant son C.V.
- Et vous avez de l’expérience avec le troisième cycle, nota la directrice en lisant sommairement le document. Pourquoi avoir quitté l’enseignement, l’année dernière?
- Parce que mon conjoint a eu une très grave maladie et je l’ai accompagné aux États-Unis où il a été traité.
- Comment se porte-t-il, maintenant?
- Il a repris le travail. C’est en bonne partie pour cette raison que votre poste m’intéresse.
- Vous vous ennuyez?
- C’est surtout l’enseignement qui me manque.

La directrice écoutait Marie en prenant des notes et en lui posant des questions pertinentes en lien avec le poste d’enseignante temporaire qu’elle désirait pourvoir.

Billy quitta son bureau vers 11h45. Il avait déjà entendu vaguement parler de ce restaurant libanais. «Le Bérytos, c’est bien ça» se dit-il lorsqu’il tourna sur l’avenue du Parc. Il dut stationner sa voiture à plus de cinq minutes de marche du lieu de son rendez-vous. La dernière bordée de neige de plusieurs centimètres avait été poussée par les déneigeuses de la ville, mais le ramassage n’était pas encore complété, même après trois jours. Il devenait hasardeux d’enfoncer les roues de sa voiture dans des sillons parfois très profonds que les automobilistes avaient creusés en bordure des trottoirs.

Il était passé midi lorsqu’il entra dans le restaurant. Quelques tables étaient occupées par des couples ou des groupes de personnes, mais aucune par un homme seul. Un serveur vint à sa rencontre.

- Bonjour, monsieur, vous désirez une table fumeurs ou non-fumeurs?
- Je ne serai pas seul et je ne sais pas si mon compagnon a cette mauvaise habitude.
- Seriez-vous M. Boost, par hasard?
- Oui, confirma Billy un peu étonné.
- Alors, suivez-moi, s’il vous plaît.

Il suivit le serveur à l’autre extrémité du restaurant où se trouvaient des petits salons, un peu en retrait.

- Si vous voulez vous asseoir, M. Haddad ne devrait pas tarder.
- Merci.

Effectivement, M. Haddad se présenta très peu de temps après. Un homme très mince et de petite taille, le crâne presque dégarni, un nez protubérant et typiquement aquilin. Son habit bleu marine, visiblement taillé sur mesure, laissait dépasser des poignets et un collet de chemise blancs surdimensionnés. Il rappelait vaguement à Billy le vizir d'une bande dessinée de son enfance.

– M. Boost! lança l'homme à très haute voix, j'ai enfin le plaisir de vous rencontrer.

– Tout le plaisir est pour moi, répliqua Billy en se levant de sa chaise.

– Mais vous n'avez rien à boire... Moktar! cria Haddad en se retournant vers la grande salle, ton père ne t'a pas encore appris les bonnes manières? Apporte un verre de vin à mon invité!

– Mais non... non, merci. Je ne prends jamais d'alcool le midi.

– Aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres.

– Vous me semblez très enthousiaste...

– M. Boost, dit Haddad en approchant sa chaise de la table, M. Chutney m'a dit que nous pourrions faire de bonnes affaires ensemble.

– Je le souhaite. Que puis-je faire pour vous?

– C'est plutôt moi qui ferai quelque chose pour vous.

– Je ne suis pas certain de comprendre...

M. Haddad se retira légèrement quand Moktar déposa une coupe de vin devant Billy.

– D'abord, levons nos verres à notre future collaboration, proposa-t-il.

Billy entra dans le jeu et frappa sa coupe contre le verre d'eau de son hôte.

– J'ai ouï-dire que vous avez déjà eu de fâcheux démêlés avec les services de renseignement américains.

– Que voulez-vous dire?

– On m'a raconté qu'ils avaient tenté de vous empoisonner et que vous viviez maintenant dans l'anonymat.

– M'empoisonner? Mais de quoi parlez-vous, au juste?

– M. Boost... je sais tout. Je suis de votre côté, n'ayez crainte. Nous leur ferons payer tous les crimes qu'ils ont commis.

– Qui ça, ils?

– M. Boost, nous sommes de cette race d'hommes qui marqueront l'histoire. Ne perdons pas un temps précieux à jouer à cache-cache, vous et moi.

Billy était sidéré, lui qui avait échafaudé tout un scénario pour convaincre ce Haddad qu'il pouvait lui faire confiance. Aussi, s'attendait-il à tout, sauf à cette entrée en matière. Mais qu'avait dit Chutney, exactement? Était-il prématuré, pour lui, de laisser croire à son vis-à-vis qu'il en savait plus qu'il ne le laissait croire sur ses activités de recrutement? Il choisit de le laisser parler.

– Votre approche me surprend, M. Haddad. Si vous vous trompiez sur mon compte? Et si j'étais toujours lié aux Américains...

– Nous avons fait les vérifications d'usage.

– Ah oui! Quelles vérifications?

– Nous savons que vous avez suivi un entraînement de recrue comme agent secret,

lequel a dû être écourté parce que vous avez trempé dans une histoire de complot interne. Nous savons aussi qu'ils ont acheté votre silence et que vous vivez constamment sous leur menace. Le temps est maintenant venu de retrouver votre liberté, M. Boost.

– Mais comment avez-vous eu toutes ces informations?

– N'allons tout de même pas trop vite. Maintenant que je vous ai dit ce que je sais de vous, dites-moi ce que vous savez de moi.

Une toute petite goutte de sueur perla le long de la colonne vertébrale de Billy. Comment allait-il se sortir de cette impasse? Son manque d'expérience pour ce genre de mission lui paraissait évident. Il allait donc en dire le moins possible, en laissant sous-entendre qu'il en savait beaucoup plus qu'il n'en disait.

– Je ne sais rien de vous.

– Allons, allons! Manuel m'a dit qu'il vous avait parlé de moi.

– Manuel m'a dit qu'il me mettrait en contact avec un homme de son groupe. C'est tout.

– Et qu'est-ce qu'il fait le groupe de M. Chutney?

– Disons que... qu'il se cherche des membres.

– Et vous savez pourquoi nous pourrions faire une bonne équipe vous et moi?

– Pas la moindre idée!

– Parce que vous pourriez obtenir des informations qui nous seraient très utiles.

– Utiles pour m'aider à prendre une revanche, par exemple?

– Moktar! hurla Haddad, mon ami a soif.

Puis ils entrèrent graduellement dans le vif du sujet. Billy baissa peu à peu ses gardes et Haddad, extrêmement verbomoteur, s'enflamma à raconter en long et en large les visées de son organisation. Billy l'écoutait attentivement sans en croire ses oreilles. Comment cet homme pouvait-il déballer tout son sac devant un étranger? Pourquoi divulguer toutes ces informations lors d'une première rencontre? Il y avait anguille sous roche. Il écoutait le Libanais avec circonspection lorsque son téléphone sonna.

– Excusez-moi, M. Haddad.

– Allez-y, allez-y!

– Allo?

– Billy, comment vas-tu?

– Très bien, Marie, et toi?

– Je l'ai eu!

– Tu as eu quoi, au juste?

– Mais le poste, voyons!

– Ah! Toutes mes félicitations.

– On va fêter ça ce soir.

– Oui, oui.

– Je commence lundi prochain.

– Fantastique.

– Je te dérange?

– Un peu.

– Tu es avec un client?

- C’est ça.
- Je t’embrasse. À plus tard!
- Moi aussi.

Avant de fermer son portable, il coupa la sonnerie et le mit en mode vibration.

- C’était ma conjointe.
- J’ai cru comprendre.

10.

– Je n’ai pas pu résister à la tentation de t’appeler ce midi, dit Marie en serrant Billy dans ses bras à son arrivée à la maison.

– Je suis très content pour toi.

– C’est une petite école de campagne. Il y a environ deux cents élèves. La directrice est très gentille. Elle n’a jamais prononcé le mot syndicat de toute notre conversation. Elle me disait que la population desservie par son établissement se divise presque en deux. Les enfants de familles riches et les autres.

– Et ça fait une différence?

– Oui. Les gosses de riches sont parfois plus impertinents. Tu imagines... les élèves difficiles, ici, sont «impertinents». Mes petits chéris du nord de Montréal prenaient de la drogue et volaient dans tous les dépanneurs de l’arrondissement. Tu te souviens des graffitis qu’Hugo le numéro avait dessinés sur ma voiture?

– Je me souviens surtout de sa mère qui avait fait une plainte d’attouchements sexuels sans fondement contre toi pour ne plus que tu essaies de l’impliquer dans l’éducation de son fils.

– Je crois que je vais me plaire ici. Et toi, ton nouveau client?

– Quel nouveau client?

– Celui avec qui tu étais quand je t’ai dérangé ce midi.

– Ah lui! Je ne sais pas ce que ça donnera.

– Il est dans quel secteur?

– Secteur du vêtement.

– Oh! Quel genre de vêtements?

– En cuir.

– Un Marocain?

– Un Libanais.

– Arrange-toi donc pour obtenir le mandat, on ne sait jamais...

– À ce compte-là, j’essaierai de me trouver un client qui a une entreprise de nourriture pour chiens; il grossit à vue d’œil, celui-là! fit-il remarquer en se jetant sur les genoux devant Mario qui attendait ce moment depuis son entrée.

Marie déboucha une bouteille de champagne avant de lui faire part de tous ses projets pour les mois à venir. Billy se montra ravi de sentir son enthousiasme et de la voir aussi radieuse. Elle adorait enseigner aux enfants qui lui avaient visiblement manqué au cours des derniers mois.

Fidèle à elle-même, elle inventait de nouvelles techniques pédagogiques pour faciliter l’apprentissage des plus lents. Durant l’après-midi, elle avait fait des recherches sur Internet pour se remettre à jour sur les nouvelles tendances en ce qui a trait à l’enseignement aux enfants, et ce, même elle avait fait les mêmes démarches quelques mois auparavant!

Elle était passionnée par sa profession, elle qui s’était pourtant mise à en douter quand le syndicat de son ancienne école avait tenté d’en prendre le contrôle.

Billy l’écouta, l’air admiratif. Il aurait aimé partager avec elle ce qui lui arrivait, mais n’osa pas. C’était sa soirée à elle et il allait lui laisser toute la place. Ce qui fut une bonne décision, car non seulement elle transporta sa passion dans le bain-tourbillon, mais, plus

tard, sous les draps.

De retour au bureau, Billy avait un léger mal de tête, mais des souvenirs mémorables. Alors qu'il était dans la petite cuisine à se préparer un chocolat chaud double sucre, il entendit la voix de Mélanie qui s'approcha dans le corridor.

– Je m'excuse, M. Boost, il y a ce M. Haddad au téléphone et il insiste pour vous parler. J'ai tenté de prendre un message, mais il m'a dit qu'il patienterait au bout du fil le temps qu'il faudrait.

– J'arrive, merci.

Il aurait préféré s'entretenir avec Marty avant de reprendre contact avec Haddad. Il ne savait trop que conclure de son attitude. Le Libanais lui avait ouvert son jeu trop facilement.

– Bonjour, M. Haddad, que puis-je faire pour vous?

– Bonjour, Billy, je peux vous appeler Billy?

– Certainement.

– En fait, ce n'est pas exactement à moi que vous pourriez être utile, mais à une compagnie que vous connaissez bien.

– Laquelle?

– Gaz Citadin. J'ai appris que cette grande organisation est à la recherche d'un ingénieur chimique spécialisé dans les combustibles gaziers et leur distribution.

– C'est très gentil de votre part, mais pourquoi me dites-vous cela?

– Parce que votre firme pourrait être intéressée par ce mandat...

– Je vois.

– Je vous souhaite une bonne journée, Billy.

– À vous aussi, M. Haddad.

Billy déposa le combiné et prit une petite gorgée de son chocolat encore brûlant. Il devait absolument parler à Marty. Il ferma la porte de son bureau et saisit son portable.

– Allons, réponds!

– Oui, fit une voix essoufflée.

– Marty?

– Billy, comment vas-tu?

– J'ai rencontré Haddad, hier.

– Ah oui? Attends un instant que je descende de mon vélo.

– Tu te la coules douce...

– Je suis présentement dans un centre de conditionnement physique réservé aux gros bonnets. Tu devrais voir les déesses qui essaient de défriper les vieilles croûtes richissimes.

– Que fais-tu là?

– Je file quelqu'un. Parle-moi de ta rencontre.

– Il m'a pris par surprise. Il m'a donné beaucoup d'informations sur les activités de son groupe. Comme s'il avait totalement confiance en moi. Chutney a trop parlé, si tu veux mon avis. Je me demande s'il ne se doute pas de quelque chose à mon sujet.

– Ouais... à mon avis, il ne te fait pas confiance du tout. Il te fait passer un test. Je suis persuadé que tout ce qu'il t'a dit n'est que de la frime. Méfie-toi de Chutney. Je fais faire quelques petites vérifications.

– Haddad vient tout juste de m'appeler pour m'informer que Gaz Citadin est à la recherche d'un ingénieur. Dans notre conversation d'hier, je ne lui ai jamais confirmé ma collaboration.

– Et qu'est-ce qu'ils fabriquent dans cette compagnie.

– Rien. Ils alimentent des secteurs entiers de la ville en gaz naturel. Des quartiers complets sont branchés à leur réseau. Le chauffage des édifices, les cuisinières et une foule d'autres services y sont reliés.

– Oh! On ne l'avait pas prévu celle-là!

– Qu'est-ce que je fais?

– Fais comme si tu travaillais sur le mandat. Je te reviens le plus vite possible.

– Marty, tu imagines un peu ce qu'il pourrait faire s'il avait accès à ce réseau?

– Je vois que tu comprends maintenant la gravité de la situation. On m'avait dit que le cerveau des Canadiens était engourdi par cette foutue neige. Je constate que lorsque tu dégèles, tu reprends de la vitesse.

– Quand tu auras terminé ta petite filature dans les clubs privés, j'espère qu'ils te donneront une assignation pour homme. On dirait que tu as le temps de réfléchir et ce n'est pas ta compétence distinctive.

– Je changerais volontiers de place avec toi. Je suis certain que Marie y gagnerait au change.

– J'attends ton appel.

– Comment dit-on en français «Au revoir!»

– C'est ça... au revoir.

Billy prit une lampée de son chocolat tiédi. Travailler sur une soumission pour le recrutement d'un ingénieur faisait partie de ses tâches coutumières. Mais replacée dans le contexte actuel, cette soumission revêtait un caractère bien particulier. Puisqu'il avait déjà joué au golf avec la directrice des ressources humaines de Gaz Citadin lors du tournoi annuel de leur association professionnelle, il décida de lui passer un coup de fil.

– Service des ressources humaines bonjour.

– Bonjour. J'aimerais parler à Mme Anouk Cormier, s'il vous plaît.

– Qui puis-je annoncer?

– Billy Boost.

– Ah! Bonjour, M. Boost. Comment allez-vous? Justement, Mme Cormier se demandait si vous ne seriez pas intéressé à former un quatuor avec elle pour le prochain tournoi de l'association. M. Desgagnés et Mme Côté ont déjà accepté. Ils se sont ennuyés de vous, l'an dernier.

– Ma santé est excellente. Certainement que j'accepte. D'ailleurs, vous me rappelez que Nathalie me doit encore un dîner.

– Juste un instant, M. Boost, je vous passe Mme Cormier.

– Billy! Comment vas-tu? Je n'ai pas eu de tes nouvelles depuis longtemps.

– Bonjour, Anouk, je vais très bien. Il faut croire que mon heure n'était pas venue.

– J'ai appris que tu avais une très grave maladie.

– C’est du passé tout ça. J’ai repris le travail et c’est d’ailleurs pour cela que je t’appelle.

– De quoi s’agit-il?

– On m’a dit que tu as un poste d’ingénieur chimique à pourvoir, est-ce exact?

– C’est quelqu’un de la boîte qui t’a dit ça?

– Non, pourquoi?

– J’ai reçu la demande du directeur du département concerné pas plus tard qu’hier, alors... il faut forcément que ce soit venu de l’intérieur.

– Là n’est pas la question, Anouk, l’important, c’est que je le sache. Je me demandais si tu as l’intention de faire appel à des services de consultants dans ce dossier.

– Certainement pas à vingt-cinq ou trente pour cent du salaire!

– Qui a dit que je te demanderais vingt-cinq pour cent?

– Même à vingt pour cent, vous êtes de moins en moins compétitifs avec les nombreux sites de recherche d’emploi.

– Qui a dit que je te demanderais vingt pour cent?

– Écoute, Billy, envoie-moi une offre de service dans les prochains jours et je te donnerai ma réponse.

– En passant, oublie ce que ta secrétaire te dira pour le golf. Je te donnerai moi aussi ma réponse dans quelques jours.

– Mais serait-ce du chantage?

– Tout à fait.

– Tu n’as pas changé! Je t’envoie la description du poste et j’attends ta soumission. À bientôt.

– C’est ça, à bientôt.

«En bas de vingt pour cent... comment vais-je faire avaler ça à Robert et François?» murmura Billy après avoir raccroché le téléphone.

Il fouilla d’abord dans la banque de curriculum vitae du bureau. S’il avait un candidat potentiel à portée de la main, le taux inhabituellement bas de la soumission pourrait plus facilement se justifier.

Malheureusement pour lui, ce ne fut pas le cas. Il lui fallait donc trouver une autre solution. Peut-être que les gens de la TexPlus Co. pourraient l’aider?

Un petit coup de fil à Marty s’imposait...

11.

Marie consacra pratiquement tout le week-end à la préparation de sa semaine. On lui avait remis la liste des cours ainsi que les contenus qu'elle aurait à dispenser dès lundi. Alors qu'elle était plongée dans un exercice sur la conjugaison du verbe croître, elle fut dérangée par la sonnerie du téléphone.

- Allo! répondit-elle distraitemment.
- M. Boost, s'il vous plaît.
- Oui, un instant.
- Billy, cria-t-elle la main sur le combiné, c'est pour toi!

Billy avait entrepris la construction d'une niche pour Mario. Tout le garage était encombré de planches de bois, de bardeaux et d'outils. Il procédait méthodiquement, selon le plan qu'il avait choisi dans un magazine pour les parfaits bricoleurs. Mais à une nuance près, puisqu'il avait décidé de couper toutes les pièces de bois dont il aurait besoin et de les assembler à la fin seulement. Un peu comme s'il avait acheté sa niche dans un grand magasin suédois.

- Je vais le prendre en bas, lança-t-il à Marie

Il se précipita vers la cuisine. Pas de téléphone. Il courut au salon. Là non plus. Il se rappela soudain que Marie avait parlé à sa mère un peu plus tôt alors qu'elle était dans la salle de lavage. Il s'y dirigea rapidement. Bingo! Le téléphone se trouvait sur une pile de serviettes propres.

- Allo! répondit-il enfin.
- M. Boost? prononça une voix familière.
- Oui.
- La communication est très mauvaise. Je vous rappelle sur une autre ligne dans un instant.

Et la communication fut coupée.

- Billy, hurla Marie. Qui était-ce?
- Je ne sais pas. La communication était mauvaise et il rappellera.
- C'était une voix que je connaissais.
- Ah oui? C'était qui, alors? s'inquiéta Billy qui avait très bien reconnu la voix de Marty.
- Je n'arrive pas encore à mettre un visage dessus, mais ça me reviendra.

«Espèce de con», murmura Billy tout en gardant l'appareil dans sa main. Il sursauta presque lorsque la sonnerie retentit de nouveau.

- Allo! dit-il d'un ton plutôt agressif.
- Nous n'étions pas seuls sur la ligne, Billy. C'est Marie qui m'a répondu?
- Non, c'était le pape, imbécile!
- Pardon! Tu utilises ton dialecte indigène pour m'insulter?
- Tu as toi-même insisté pour ne pas que j'utilise le téléphone de la maison pour te contacter. Tu as beaucoup de suite dans les idées!

- Ton cellulaire est hors fonction, Einstein.
- Oh... je vais remédier à ça. Je m'en excuse.
- J'ai vérifié la loyauté de notre ami Chutney. Rien ne cloche, mais méfie-toi tout de même.
- Marty, crois-tu que nos contacts à la TexPlus pourraient m'aider à dénicher un ingénieur chimique qualifié?
- Monsieur le recruteur professionnel a besoin d'un coup de main?
- Pour avoir le mandat, je devrai faire une soumission à un prix ridiculement bas. Mes associés ne comprendront pas, surtout que je leur ai toujours dit que nos taux étaient non négociables!
- Mais M. Power t'a assuré qu'il comblerait ton manque à gagner...
- Comment veux-tu que j'explique ça? Hé, les gars... on peut soumissionner à n'importe quel prix, de toute façon, la CIA comblera la différence avec nos tarifs habituels!
- Hum... tu peux me faire parvenir les qualifications requises par courriel? Je vais voir ce qu'on peut faire.
- On n'a pas beaucoup de temps.
- Occupe-toi de ton téléphone. Quand reparleras-tu à Haddad?
- Je suis certain qu'il me rappellera demain au bureau. Il m'appelle tous les jours.
- Et que lui diras-tu?
- Que j'ai pris des informations auprès de la directrice des ressources humaines de Gaz Citadin et que je m'affaire à lui préparer une soumission.
- Good boy! Je ne m'étais pas trompé.
- Que veux-tu dire?
- J'avais parié avec Amanda que tu accepterais de retravailler avec nous.
- Elle avait parié le contraire?
- Oui. Elle est persuadée que Marie te mène par le bout du nez.
- Dis-lui que la prochaine fois que je passerai par Washington, je lui ferai une petite visite qu'elle n'est pas prête d'oublier.
- Fais tes commissions toi-même.
- By the way, Marty, Marie n'est pas au courant.
- Je ne le dirai pas à Amanda...
- J'attends de tes nouvelles.
- Take care.

Billy se dirigea vers son garage quand il se rappela tout à coup qu'il devait vérifier son téléphone portable. Lorsqu'il fit demi-tour, il faillit bousculer Marie.

- Ça m'est revenu!
- Mais qu'est-ce qui t'es revenu? questionna Billy qui chercha aussitôt une explication à lui donner à propos de l'appel de Marty.
- C'était M. Talbot, le constructeur de notre maison, n'est-ce pas?

Billy se sentit soudainement plus léger de quelques centaines de livres.

- Mais comment as-tu fait pour t'en rappeler? Tu as une mémoire des voix plutôt phénoménale!
- Ah... j'ai beaucoup de dons que tu ne connais pas encore. Que voulait-il?

- Rien d’important. Il voulait juste savoir si on était toujours satisfait de notre achat.
- Lui as-tu mentionné que certaines fenêtres ferment mal?
- Eh... non, j’ai oublié.
- Je le rappellerai cette semaine.
- Laisse, c’est mon oubli. Je m’en occuperai. Concentre-toi sur ton nouvel emploi.
- Tu as raison. Ce que tu peux être attentionné, dit-elle en l’enlaçant et en l’embrassant longuement.
- Tout le plaisir est pour moi, finit-il par répliquer.

Marie et Billy se levèrent très tôt en ce lundi matin qui leur permettait d’anticiper une multitude d’imprévus à tous les deux. Elle commençait un nouveau travail dans un nouvel environnement alors que lui s’enfonçait, lentement mais sûrement, dans une intrigue à caractère sociopolitique et aux ramifications internationales.

Elle avait déjà pris sa douche et s’apprêtait à prendre son petit déjeuner quand Billy sortit du lit. Quand il vit la lumière provenant du rez-de-chaussée, il enfila ses pantoufles et descendit la rejoindre.

- Ahhh... au secours! s’écria Marie quand elle l’aperçut dans l’escalier.
- Qu’y a-t-il?
- Il y a un homme nu en pantoufles devant moi!
- Et c’est l’effet que ça te fait?
- Tu aurais pu mettre des bas noirs et une cravate tant qu’à y être!
- J’avais besoin de t’embrasser et de te serrer dans mes bras.
- Ah bon... qu’est-ce qui te préoccupe?
- Mais rien du tout. C’est tout simplement parce que je suis très heureux de te voir aussi matinale. Dorénavant, nous prendrons notre petit déjeuner ensemble et ça me fait plaisir.
- Tu es mieux de remonter. Les rideaux sont ouverts et les lumières allumées.
- Bon... tout un accueil ce matin!

Marie le regarda remonter les escaliers, un peu perplexe. Billy adoptait rarement des comportements de la sorte. Il était un tantinet pudique et il s’affichait rarement comme il venait de le faire. Quelque chose d’inhabituel le tourmentait assurément. Elle avala ses dernières bouchées rapidement et le rejoignit à la salle de bain.

- Tu rencontres un nouveau client, ce matin? lui demanda-t-elle à voix haute alors qu’elle s’appliquait une touche discrète d’ombre à paupières.
- Tu dis? répondit-il en ouvrant légèrement les portes de la douche.
- Est-ce que tu rencontres un nouveau client, ce matin?
- Non, pourquoi?
- Tu travailles sur un dossier délicat, alors?
- Non plus.
- Ça va bien avec Robert et François?
- Mais oui. Pourquoi toutes ces questions? Tu regrettes ta décision?
- Pardon?
- Ça va très bien au bureau, tu sais... si tu préfères demeurer à la maison et retourner

travailler plus tard, c'est ton choix. De toute façon, nous aurions les moyens de ne pas travailler tous les deux si nous le voulions. Tu ressens le stress de la première journée. C'est tout à fait normal.

Pendant qu'elle choisit ses vêtements, les essaya, changea d'avis, en essaya d'autres, se regarda longuement dans la glace, fit quelques pas avec quatre paires de chaussures différentes puis se décida, il eut le temps de s'habiller et de prendre un petit déjeuner rapide.

– Bon, j'y vais, annonça-t-il en l'embrassant doucement.

– N'oublie pas d'appeler M. Talbot, lui rappela-t-elle.

– Pourquoi?

– Les fenêtres.

– Ah oui! Sans faute.

«Il a une maîtresse!», se dit Marie sans trop de conviction.

– Bonjour, M. Boost. Vous avez eu un beau week-end?

– Bonjour, Mélanie. Marie retourne enseigner, ce matin. Elle a passé les deux jours dans ses livres. Et toi, ça va?

– Bof... pas si mal.

– Tu n'as toujours pas rencontré de prince charmant, à ce que je vois?

– Justement, étant donné que c'est vous qui abordez le sujet, vous n'auriez pas quelqu'un à me présenter?

– Je... je vais y penser. Est-ce qu'il y a un genre en particulier qui...

– Non, non. Grand, mince, professionnel ou propriétaire de sa business, sportif, drôle, détendu et aventurier. Je n'en demande pas plus.

Le téléphone sonna.

– Boost Consultation, puis-je vous aider? C'est pour vous.

– Tu peux me le passer ici.

– Bonjour, Billy, comment allez-vous ce matin?

– M. Haddad! Un instant, s'il vous plaît, je ne suis pas dans mon bureau.

– Certainement.

– Tu peux transférer l'appel dans mon bureau, s'il te plaît, Mélanie?

– Avec plaisir.

Il se dirigea à son bureau, déposa sa mallette et décrocha le téléphone.

– Je m'excuse, M. Haddad, je préfère que nos conversations se déroulent avec un minimum de confidentialité. Que puis-je faire pour vous?

– Rien de particulier. Je voulais simplement savoir si vous progressiez dans le petit mandat dont nous avons discuté la semaine dernière.

– Je suis entré en contact avec la responsable du recrutement de Gaz Citadin et elle attend mon offre de service.

– Good!

– Je m'attaque expressément à cela ce matin même.

– Je savais que nous formerions une équipe du tonnerre.

– M. Haddad, vu nos relations, j’apprécierais un peu plus de discrétion de votre part. À ce sujet, j’aimerais que vous acceptiez que je vous rappelle moi-même la prochaine fois.

– Oh! Mille excuses, mon cher ami. Je comprends très bien. Mais tout de même, j’attendrai de vos nouvelles dans un délai raisonnable. Vous comprendrez aussi que je coordonne une foule d’activités qui deviendront concomitantes éventuellement et que vous en êtes un des maillons forts.

– Cela va de soi. Vous pouvez compter sur moi.

– À bientôt, Billy.

– Je l’espère autant que vous, M. Haddad.

Billy déposa le combiné en apercevant, par la fenêtre, une publicité mobile montée sur une remorque et vantant les mérites d’une crème recommandée par un amérindien de cent neuf ans.

– Bonjour, tout le monde, je suis Marie Desrochers. Je remplace Aline qui doit prendre du repos. Je serai donc avec vous pour le restant de l’année. Vous pouvez m’appeler Marie! C’est maintenant à votre tour de vous présenter.

– Mais madame, rétorqua une jeune fille assise dans la première rangée, nous n’avons pas le droit de vous appeler seulement par votre prénom.

– Ah non? Alors, comment avez-vous le droit de m’appeler?

– Madame Marie! répondirent-ils tous en cœur.

– Madame Marie... bon d’accord. Vous, vous vous nommez M. Julien, dit-elle au premier garçon dont le nom était affiché devant son pupitre.

La classe pouffa de rire.

Billy vérifia dans ses courriers électroniques s’il avait bien reçu la description du poste d’ingénieur qu’Anouk Cormier devait lui faire parvenir. Elle y était. Maintenant, il devait produire une soumission comme il en avait rédigé plus d’une centaine au cours des deux dernières années.

Ce n’était pas la rédaction de la soumission, mais bien la justification de son taux anormalement bas qui lui donna du fil à retordre, jusqu’à ce que son téléphone cellulaire sonne.

– Allo!

– Tu as découvert comment charger ta batterie... tu t’améliores dangereusement, agent Boost!

– Haddad me talonne. C’est bien beau d’être compensé par la CIA, mais là, je dois lui consacrer tout mon temps!

– Une chance que je suis là! La TexPlus a justement ce qu’il te faut.

– Pas possible!

– Ils ont un ingénieur à leur raffinerie de Mississauga en Ontario qui serait ravi de revenir à Montréal, sa ville natale. Tu recevras ce matin son curriculum vitae. Tu lui diras de

ne pas ébruiter cette opportunité d'emploi car, paraît-il, il ne serait pas le seul à s'ennuyer de sa famille québécoise. Donc, s'il ne fait pas l'affaire, on aura d'autres choix. Si j'ai bien compris, Billy, l'Ontario et le Québec représentent l'équivalent de deux États américains?

– Si on veut. Expliqué de cette façon, je suis persuadé que tu comprends.

– C'est comme ça que tu me remercies?

– J'ai du travail, Marty.

Billy examinait attentivement le document qu'il avait reçu de la directrice des ressources humaines de Gaz Citadin lorsque Robert, l'un de ses nouveaux associés, frappa à la porte.

– Je te dérange, Billy?

– Mais non, pas du tout. Entre!

– Nous n'avons pas beaucoup d'occasions de nous parler, ces temps-ci. Je voudrais en profiter avant que les activités de la semaine ne reprennent de plus belle, dit Robert en tirant l'une des chaises devant son bureau.

– Tu as raison, si on prenait un jus?

– Non merci. Eh... je ne sais pas trop par où commencer. Nous avons pris l'habitude de partager toutes les informations concernant nos clients actuels et potentiels pour maximiser la synergie du bureau et depuis quelque temps, nous avons remarqué que tu semblais très occupé par un dossier particulier.

Billy écoutait Robert qui lui paraissait extrêmement mal à l'aise. Il croisait et décroissait les jambes chaque minute, s'approchait en s'appuyant sur les deux bras de la chaise et s'adossait aussitôt. Il avait manifestement besoin d'aide.

– Oui... je vois. Je vous dois effectivement des explications.

– Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, reprit Robert qui se passa la main dans les cheveux.

– Si, si! Est-ce que François est présentement disponible?

– Il va l'être.

Robert se redressa comme un ressort avant de contourner la porte du bureau à toute allure. Par chance, personne ne se trouvait dans le corridor au même moment, autrement, la collision aurait été violente. Billy dut réfléchir très rapidement pour figurer une explication des plus crédibles. Il devait absolument influencer positivement ses deux associés qui se retrouveraient devant lui en moins de deux.

– J'ai avisé Mélanie que l'on ne devait pas être dérangé, fit Robert visiblement plus détendu à son retour dans le bureau de Billy.

– Nous ne voudrions pas nous immiscer de force dans tes affaires, Billy, mais nous avons besoin de ton aide dans quelques dossiers, commença François. Tu n'es pas très disponible depuis un certain temps et...

– En effet, je me suis laissé emballer par un mandat et je ne vous ai pas mis dans le coup. Je vais donc remédier à cela tout de suite.

– Nous comprenons que tu puisses travailler sur des dossiers confidentiels, mais nous aimerions simplement que tu nous en informes lorsque c'est le cas.

– Ce n'est pas du tout confidentiel, mais je dois tirer quelques ficelles très fragiles. J'ai eu une information disons... privilégiée, et je ne veux pas ébruiter l'affaire.

– Tu veux protéger ta source? l'interrogea Robert un peu trop curieux.

– En quelque sorte, oui. J’ai appris que Gaz Citadin s’apprêtait à combler un poste d’ingénieur avant même que leur service des ressources humaines n’en soit avisé par la direction des opérations.

– Tu connais quelqu’un à la direction de Gaz Citadin? chercha à savoir Robert.

– Il vient tout juste de dire qu’il ne voulait pas brûler sa source! lança François en lui jetant un regard d’incompréhension.

– Je connais très bien Anouk Cormier, la directrice des ressources humaines. Je l’ai donc immédiatement contactée.

– La superbe blonde qui était sur la photo de ton quatuor au tournoi de golf de l’association? dit Robert d’un air rêveur. J’étais triste lorsque tu l’as retirée de ton mur. J’ai même failli aller la chercher dans ta corbeille.

– Oui, c’est bien elle. Elle était très surprise que je sois en possession de cette information. Elle attend que je lui fasse une offre de service au cours des prochains jours. Vous savez tout comme moi que cette grande entreprise utilise fréquemment les services de chasseurs de têtes pour pourvoir ses postes de cadres et de spécialistes... alors je me suis dit qu’il fallait absolument que l’on saute sur cette opportunité.

– Quel genre d’ingénieur? s’enquit François.

– Chimique.

– Je ne crois pas que nous ayons cela en banque, réfléchit Robert.

– Non, j’ai vérifié, enchaîna Billy. Mais lorsque j’ai séjourné à la clinique médicale américaine pour recevoir mes traitements, j’ai rencontré des personnes provenant d’une foule de milieux. Je me suis alors remémoré qu’un des patients de la clinique m’avait mentionné qu’il était ingénieur à la TexPlus.

– La multinationale du pétrole? demanda François.

– Oui.

– Tu ne penses vraiment qu’au travail! constata Robert.

– Et tu l’as contacté? questionna François.

– Oui. Il me fera parvenir le C.V. d’un ingénieur de leur filiale de Mississauga qui s’ennuie de Montréal, sa ville natale.

– Ah! laissa entendre Robert, soulagé. Ça explique tout. Nous nous inquiétons pour ta santé.

– Aussitôt que j’aurai complété l’offre de service, je me ferai un plaisir de vous donner un coup de main sur d’autres dossiers. Même si nous comptons sur un candidat hors pair à présenter à Anouk, il faut que nous obtenions le mandat avant tout. Et ce n’est pas encore gagné...

– Billy, supplia Robert, tu dois absolument décrocher ce mandat. Je travaillerai vingt heures par jour tout le temps qu’il faudra, mais je trouverai le candidat idéal pour Gaz Citadin.

– Pour côtoyer la directrice des ressources humaines, tu veux dire?

– Mais non, voyons. Billy, je suis déçu que tu remettes en cause mon professionnalisme. Est-elle célibataire?

Billy vit à quel point son associé lui faciliterait la tâche quand arriverait le moment de justifier des honoraires professionnels à la limite de l’acceptable. Il joua donc le jeu.

– Je ne connais pas sa vie privée. C’est une femme très indépendante qui s’implique dans une foule d’activités. Aux dernières nouvelles, elle n’avait pas d’attache. Si tu veux, je

peux vérifier cela? De toute façon, tu peux toujours tenter ta chance. Un bon parti comme toi, ça ne court pas les rues!

- Ingénieur chimique, tu as dit...je vais te trouver ça, même si je dois aller au Koweït!
- À tes frais, évidemment! précisa François.

Les deux associés de Billy le remercièrent en lui mentionnant qu'il pouvait consacrer tout le temps requis à l'obtention de ce contrat avec Gaz Citadin. Ils se débrouilleraient bien avec la surcharge de travail qu'ils éprouvaient présentement.

Billy était enchanté que ses partenaires lui laissent les coudées franches, mais en même temps, il devrait s'assurer que Robert n'en fasse pas trop. Il souhaitait que le nom d'André Haddad, qui avait déjà appelé fréquemment à son bureau, demeure secret. Sans qu'il ne puisse expliquer pourquoi, il sentit qu'il valait mieux que cet homme ne devienne pas trop familier avec ses proches et ses affaires. Et son intuition lui faisait rarement défaut.

Il travailla à peaufiner l'offre de service qu'il entendait envoyer à la directrice des ressources humaines avant la fin de l'après-midi. Un peu après l'heure du lunch, il reçut un courriel d'un dénommé Laurent Kratz. Il l'ouvrit et le lut immédiatement:

Bonjour M. Boost,

J'ai appris, confidentiellement, par M. Eastman de notre siège social à Houston, que vous recherchiez un ingénieur chimique dont les qualifications s'apparentent aux miennes. Il n'a pas été en mesure de me fournir d'autres détails et m'a recommandé à vous.

Vous comprendrez que je souhaite que nos échanges demeurent confidentiels, car je ne voudrais pas que mon employeur actuel doute de ma loyauté. J'apprécierais donc que vous utilisiez la présente adresse courriel ou mon téléphone à la maison, exclusivement après les heures normales de bureau.

Ma conjointe est présentement enceinte et nous aimerions nous rapprocher de nos parents à Montréal. Vous trouverez donc, ci-joint, mon curriculum vitae.

Si vous avez besoin de références supplémentaires, veuillez contacter M. Eastman.

Bien à vous,

Laurent Kratz ing.

Il ne put attendre avant de vérifier l'appariement entre les exigences du poste de son futur client et les compétences de M. Kratz. À première vue, ce dernier convenait à merveille pour l'emploi.

Il poursuivit donc l'élaboration de son offre de service avec encore plus d'enthousiasme et réussit à atteindre son objectif à la fin de l'après-midi. Allait-il discuter des honoraires avec ses associés avant de la faire parvenir à Mme Cormier, ou allait-il simplement l'envoyer à celle-ci en prenant le risque qu'elle l'accepte? Cette dernière alternative lui simplifierait sûrement la tâche par la suite.

Il eut une autre idée. Il décrocha son téléphone, se leva de sa chaise en s'approchant de la fenêtre et composa un numéro.

- Gaz Citadin, bonjour.
- Mme Anouk Cormier, s'il vous plaît.

- Certainement, qui puis-je annoncer?
- Billy Boost, de Boost Consultation.

Et après un court moment:

- Tu viens d'apprendre avant moi que j'aurai un autre poste à combler?
 - Bonjour, Anouk. Pas du tout. J'ai terminé mon offre de service et pour éviter que nous perdions du temps tous les deux, j'ai pensé qu'il serait préférable que nous discutions d'honoraires avant de te l'envoyer.
 - Tu maintiens ta politique de taux à vingt-cinq pour cent?
 - J'en ai parlé avec mes associés et nous souhaitons tous les trois travailler avec toi et...
 - Tu sais que tu n'as pas besoin à te donner tant de mal, Billy. J'ai déjà tenté ma chance, mais tu m'as fait gentiment comprendre que Marie prenait toute la place.
 - Non, non! Je ne parlais pas de ça!
 - Tu es encore satisfait avec elle?
 - Anouk, je vais jouer franc jeu avec toi. Nous souhaitons vraiment faire une percée dans ton entreprise, car nous savons que tu utilises régulièrement les services de consultants externes.
 - Disons que les dernières offres que j'ai acceptées avoisinaient les vingt pour cent pour des postes semblables. Tu sais, certains de tes concurrents sont très agressifs. Alors si tu veux absolument l'avoir, mise un peu plus bas. À moins que tu ne me promettes des extras que seul toi pourrais m'offrir...
 - Dois-je en conclure qu'une aussi belle femme que toi est toujours célibataire?
 - Je croyais en avoir trouvé un différent des autres, dernièrement.
 - Mais?
 - Après un mois, il voulait qu'on se marie. J'étais la femme de sa vie.
 - Oh! Il n'était pas très perspicace. Mais que recherches-tu, au juste?
 - Un beau mec comme toi qui me ferait vivre des aventures incroyables et qui m'inviterait au motel en cachette!
 - Tu as de la suite dans les idées! J'ai peut-être quelqu'un à te présenter. En attendant, je te fais parvenir ma soumission par courriel.
 - Tu sais, Billy, je me demande encore comment tu as réussi à savoir que j'avais un poste à combler. J'ai fait le tour de toutes les hypothèses et il n'y en a qu'une qui tienne la route.
 - Ah oui... laquelle?
- Billy était très intéressé par ce qu'allait lui dire Anouk, car lui-même ne savait pas comment Haddad avait obtenu l'information.
- Il y a des rumeurs d'acquisition dans l'air et je soupçonne que tu en saches beaucoup plus que moi là-dessus. On est souvent les derniers informés de notre propre avenir alors que les consultants sont parfois les premiers à connaître les décisions à être annoncées.
 - Acquisition? Pas du tout. Je clique sur «envoyer» et j'attends ta réponse.
 - C'est très décevant.
 - Pardon?
 - La majorité des hommes n'en veulent qu'à mon corps et quand j'en trouve un à qui je dirais oui en hurlant, il ne s'intéresse qu'à mon entreprise.

- Tu trouveras mieux que moi, je n’en ai aucune crainte.
- C’est ça, à bientôt!

Billy sortit aussitôt de son bureau pour se diriger vers celui de Robert.

– Excuse-moi, Robert, mais je viens tout juste de discuter avec Anouk Cormier. Elle attend notre offre. Mais ce ne sera pas facile. Elle n’accepte que des taux de vingt pour cent et moins.

- Quel est le salaire associé au poste en question?
- Environ cent mille dollars.
- Et si on proposait vingt mille dollars, quelles seraient nos chances?
- Pas trop bonnes, à mon avis. À dix-huit mille dollars, les probabilités que tu côtoies la plus sexy des directrices des ressources humaines célibataires en ville sont beaucoup plus grandes.
- Non! Tu es sérieux?
- Et en plus, j’ai déniché un candidat sur mesure. Il ne reste qu’à le lui vendre.
- Tu me laisses ce travail?
- Évidemment!
- Je m’occupe de François.
- Bon, il est assez tard, je rentre à la maison. Bonne soirée.
- Tu parles que ça va être une bonne soirée! Je vois déjà ses superbes cuisses et...
- N’oublie pas qu’elle ne sera pas en jupette de golf comme sur la photo.

Sur le chemin du retour à la maison, Billy se félicita pour son doigté et se sentit rassuré quant à la suite de son affectation avec la CIA. Il obtiendrait probablement le mandat de Gaz Citadin, il irait chercher les informations désirées par ce cher Haddad, lui soutirerait juste ce qu’il faut de secrets sur ses plans pour l’incriminer et ferait son rapport à M. Power. Marty viendrait cueillir le Libanais et lui, Billy, n’aurait même pas à fournir d’explications à qui que ce soit quant à son implication dans cette affaire. Sans oublier qu’il recevrait une substantielle rémunération de son employeur. Quand il franchit le pas de la porte de sa demeure, il se sentait léger. Mario fonça droit sur lui en se tortillant comme une saucisse, non sans lui asperger le dessus d’une chaussure.

- Ah non! cria-t-il.

Il attrapa son chien par le chignon et lui frotta le bout du nez sur les gouttes qui humectaient le plancher et son soulier.

- Mauvais chien! Non, on ne fait pas ça! Va-t’en! Va-t’en! lança-t-il d’un ton qui se voulait autoritaire.
- Que se passe-t-il? demanda Marie qui vint l’embrasser.
- C’est ton foutu sac à puces. Il est incapable de se retenir quand il est excité.
- Bah...avec l’âge, ça viendra. J’en connais un autre qui a ce problème.
- Que veux-tu insinuer?
- Rien du tout. Je me comprends.
- J’espère que tu te comprends. Et ta journée?

- Ils sont adorables. Tu sais comment ils m'appellent?
- Marie Quat'Poches?
- Mais non! Madame Marie.
- Madame Marie? Hum... j'aurais compris s'ils t'avaient appelée madame Desrochers ou Marie, mais madame Marie... c'est nouveau.
- Et toi, ça va?
- Oui, très bien. Je vais peut-être décrocher un mandat chez Gaz Citadin. Une fois rentré là, ça pourrait nous garantir plusieurs mandats chaque année.
- Gaz Citadin... ce n'est pas là que travaille la grande gazelle qui joue au golf en mini-jupe?
- Anouk Cormier? Oui, exactement. Les jupes de golf, de tennis, de patin... c'est du pareil au même.
- Je n'aimais pas ta façon de la regarder durant la soirée, après le tournoi de ton association.
- Elle doit certainement être casée, maintenant. Ça fait un an et demi de ça.
- Je serais curieuse de voir le numéro qui a réussi à la refroidir, celle-là!
- En tout cas, j'en connais un qui est très heureux de travailler avec elle.
- Ah oui? Qui?
- Robert.
- Robert... ton associé? C'est un agneau qui est à des années-lumière de ce type de femme.
- Le cœur a ses raisons...
- Y a tout de même des limites! Je compte sur toi pour veiller sur lui. Tu sais qu'une déception ou une égratignure peut laisser sa marque pour longtemps. Sans compter que ça se répercuterait au travail.
- Tu n'aimes vraiment pas cette fille.
- Et toi, comment tu la trouves, au juste?

12.

Au cours de la soirée, Billy entra en contact avec M. Laurent Kratz. Il était tellement convaincu d'obtenir le feu vert de Gaz Citadin qu'il entama ses démarches sans attendre. Plus vite il réglerait ce dossier, moins longtemps il entendrait parler de Haddad.

Comme il lui arrivait fréquemment de téléphoner à des candidats en soirée ou durant les week-ends pour assurer la confidentialité que requérait sa profession, Marie n'y porta aucune attention.

– M. Laurent Kratz, s'il vous plaît.

– Lui-même.

– M. Kratz, je suis Billy Boost de Boost Consultation, vous allez bien?

– M. Boost! Certainement que je vais bien.

– Je prends la liberté de vous contacter ce soir compte tenu du message que vous m'avez envoyé et des informations que j'ai reçues de M. Eastman de la TexPlus.

– Oui, oui, c'est très bien. J'espérais recevoir de vos nouvelles. J'en parlais justement à ma conjointe. Je ne sais pas si mes qualifications correspondent à celles que vous recherchez, mais je peux vous assurer que je tiens énormément à vous rencontrer pour que vous soyez en mesure d'apprécier à leur juste valeur mes compétences techniques et humaines. Je pourrai aussi vous parler de mes activités hors travail pour le compte de la communauté et oh... je suis aussi un sportif de haut calibre...

– Reprenez votre souffle, M. Kratz. De prime abord, vos qualifications sont fort pertinentes.

– WOW! Vous savez que l'argent n'est pas un facteur déterminant, car ma femme et moi souhaitons tous les deux revenir à Montréal. Anne-Marie est enceinte et nos familles respectives demeurent là-bas, alors...

Et il repartit de plus belle. On aurait dit une personne qui n'avait pas eu l'occasion de s'exprimer depuis longtemps et qui désirait reprendre rapidement le temps perdu.

– Je m'excuse de vous interrompre à nouveau, M. Kratz, mais vous parlez beaucoup. Y a-t-il quelque chose qui vous tracasse?

Il y eut un silence, puis Kratz répondit:

– Pour être franc, M. Boost, vous tombez du ciel.

– Que voulez-vous dire?

– Anne-Marie et moi sommes très nerveux. La venue de ce bébé a complètement chambardé nos vies. Elle a toutes sortes de complications et nous n'avons pas beaucoup de support, ici. Je cherche désespérément à trouver du travail à Montréal depuis deux mois, mais ma sphère de compétences limite énormément le nombre de mes employeurs potentiels. Nous devons nous rapprocher de nos familles, sinon je ne sais pas comment nous traverserons cette épreuve.

– Mais la venue d'un enfant ne doit pas être ressentie comme une épreuve!

– Vous n'avez probablement pas connu nos difficultés à la naissance des vôtres.

– Je n'en ai pas encore.

– Alors je vous souhaite que tout aille bien quand votre tour sera venu.

– Je suis touché par ce qui vous arrive et je vais faire tout en mon possible pour vous

aider, à ma manière. Tout d'abord, je vais vous faire parvenir la description du poste ainsi que ses exigences. Regardez-les attentivement en faisant des liens avec vos propres compétences. Pour chacune des responsabilités qui y sont associées, je vous demande de m'écrire une de vos expériences passées qui démontre votre maîtrise de ce qui est demandé. Je veux du concret avec des résultats mesurables. Comme ingénieur, vous devez me comprendre?

– Parfaitement.

– Je veux que vous réfléchissiez. Ne faites pas cet exercice à la course. Faites-vous aider par Anne-Marie, ça vous fera une activité commune qui vous libérera momentanément de vos préoccupations. Vous m'envoyez le tout par courriel d'ici deux jours, c'est compris?

– Oh oui!

– Bon, c'est un garçon ou une fille?

– Nous le saurons à l'accouchement.

– Bon, très bien, Laurent... je peux vous appeler Laurent?

– Bien sûr.

– Alors au travail!

– Merci, M. Boost, merci beaucoup.

Billy déposa distraitement son téléphone devant lui. Il aurait pu palper le désarroi de cet homme. À plusieurs reprises, dans sa carrière, il avait été confronté à des situations dramatiques; il avait congédié plus d'une personne totalement dévastée par la décision parfois arbitraire de l'employeur, de même qu'il avait aidé à relocaliser des cadres et des professionnels désespérés de se retrouver un nouvel emploi. Il l'avait fait de son mieux, considérant cela comme un travail. Mais ce Laurent l'avait ému. Sa fragilité, son amour pour sa conjointe et son enfant à venir avaient envahi son cœur. Ce mandat prenait une autre dimension.

À son arrivée au bureau, le lendemain matin, Billy avait un message dans sa boîte vocale. André Haddad lui demandait de contacter Radu Urbanovich le plus tôt possible. Il avait pourtant bien insisté auprès de lui pour qu'il attende son appel. Il nota le numéro et passa à autre chose.

Il avait fait parvenir sa soumission à Anouk Cormier et Laurent Kratz devait lui transmettre le fruit de ses réflexions. Il ne pouvait rien faire de plus pour son travail avec la CIA. Il reprit donc là où il avait laissé ses dossiers quelques jours auparavant.

Il se retrempa dans le recrutement d'une avocate spécialisée en droit du travail, une commande passée par un de ses amis nouvellement associé à une grande firme internationale. Son client exigeait que ce soit une femme. Selon lui, une femme sait très bien comment déstabiliser les gros négociateurs machos des centrales syndicales. Il avait énormément de difficulté à se concentrer, son regard se dirigeant régulièrement vers le bout de papier qu'il avait déposé près du téléphone.

Il s'enfonça dans son fauteuil, passa la main droite dans ses cheveux courts, leva les bras et croisa les mains derrière la nuque. Qui pouvait bien être ce Urbanovich? Il ne résista pas très longtemps. Il se leva et ferma la porte de son bureau. En revenant, il saisit le

téléphone et commença à composer le numéro avant même d'être assis.

– Institut Eiram, puis-je vous aider?

– Euh... oui, j'aimerais parler avec Radu Urbanovich, s'il vous plaît.

Billy fit de son mieux pour prononcer le nom de la même façon que l'avait fait Haddad dans son message. De plus, il n'était pas certain si Radu était le prénom d'un homme ou d'une femme.

– Le Dr Urbanovich est absent, présentement. Désirez-vous être transféré à sa boîte vocale?

– S'il vous plaît. Pardon, madame... vous avez bien dit l'Institut Iran, n'est-ce pas?

– Eiram, E-I-R-A-M. Je vous transfère.

– Merci.

«C'est un homme et il est médecin», se dit Billy. La voix grave et le roulement prononcé des «r» lorsqu'il entendit le message préenregistré de l'homme lui firent supposer un accent russe ou quelque chose du genre. Juste après le timbre sonore, au moment de laisser son message, il se ravisa et raccrocha la ligne.

«L'institut Eiram, se dit-il en se grattant le bout du nez. Qu'est-ce qu'on peut bien y fabriquer?» Il laissa tomber son dossier juridique et il tapa «Institut Eiram» dans son moteur de recherche.

L'institut y avait un site officiel et une panoplie d'articles scientifiques apparaissaient en référence. Il cliqua sur le premier renvoi et quelle fut sa surprise quand la première page s'afficha sur l'écran. Il ne s'agissait pas d'une institution à caractère médical, comme il l'anticipait. On y faisait plutôt des essais avec des combustibles alternatifs sur des prototypes de moteurs en développement. De minuscules véhicules avaient parcouru jusqu'à cent kilomètres sans essence traditionnelle. Il y avait certainement un lien avec Gaz Citadin, mais lequel?

Il passa le reste de la journée à lire des articles publiés par les quelques chercheurs y étant rattachés, mais ne découvrit rien qui retint son attention. Il apprit toutefois que Radu Urbanovich avait fait des études en Roumanie avant de compléter un doctorat au Massachusetts Institute of Technology. Alors qu'il s'apprêtait à quitter le bureau en fin de journée, il décida de rappeler le fameux chercheur.

– Allo!

– Dr Radu Urbanovich, s'il vous plaît.

– Lui-même.

– Bonjour, je suis Billy Boost, M. André Haddad m'a demandé de vous contacter.

– M. Boost, bien sûr! Écoutez, je ne peux pas vous parler en ce moment. Que diriez-vous d'un lunch chez Bacau, disons... jeudi prochain?

– Chez Bacau?

– Oui, c'est un bon petit restaurant roumain sur la rue Ste-Antoine.

– Et de quoi y parlerons-nous?

– Mais de ce que je dois connaître de votre nouveau client voyons!

– Gaz citadin?

– Voilà.

– Mais ce n'est pas encore mon client, je n'ai pas obtenu...

- Vous l’aurez, j’en suis certain. À jeudi.
- Attendez...

Le roumain ferma la ligne.

13.

Le mercredi matin, alors qu'il prenait place à son bureau, Billy fut surpris de trouver quatre nouveaux messages laissés dans sa boîte vocale depuis son départ la veille.

Le premier provenait de Haddad, évidemment, qui lui demandait de le rappeler rapidement. Le second, sans détail, celui-là, était d'Anouk Cormier. Le troisième de Marty et enfin, le dernier de Laurent Kratz. Dans quel ordre allait-il retourner ces appels?

Marty, qui ne devait pas utiliser sa ligne au bureau, devait certainement avoir quelque chose d'important à lui dire. Mais à bien y penser, si la situation avait été urgente, il aurait appelé sur son cellulaire.

Anouk voulait probablement discuter de l'offre de service qu'elle avait reçu la veille. Il aurait aimé connaître ses chances d'obtenir le contrat avant de parler à Haddad et Kratz... et à Marty aussi, à bien y penser. Mais avant de parler à Anouk, peut-être que Marty, Haddad ou Kratz avaient des informations importantes qui lui serviraient dans sa démarche auprès de Gaz Citadin? N'arrivant pas à établir un ordre prioritaire idéal, il choisit donc d'y aller avec ses émotions. Avec qui avait-il le plus envie de parler en premier?

– Allo!

– C'est Billy.

– Hé! Mon esquimau préféré. J'ai vu, aux infos, qu'il faisait moins trente là-haut. Ici, les jeunes portent une tuque à plus vingt-cinq. Ils en portent combien chez vous?

– Tu m'appelles au bureau...

– Je ne sais pas si c'est ta belle montagne ou le froid, mais j'arrive difficilement à obtenir la communication avec ton cellulaire.

– Qu'y a-t-il?

– Nous avons appris qu'il se préparait un coup de très grande envergure à New York pour le mois de mai. De ton côté, tu dois absolument découvrir s'ils ont l'intention d'agir en même temps. Comment avances-tu?

– La directrice des ressources humaines de Gaz Citadin m'a justement laissé un message ce matin et...

– Mais qu'est-ce que tu attends, rappelle-la!

– Mais oui, mais oui. Je lunche avec le Dr Radu Urbanovich, un Roumain qui fait des recherches à l'Institut Eiram. Ils sont spécialisés dans les carburants alternatifs.

– Hum...ça se précise. Que veut-il?

– Je ne sais pas. Je le rencontre jeudi. Quant à l'ingénieur de la TexPlus, il a les compétences recherchées, mais il est très nerveux. Il m'a laissé un message pour que je le rappelle, lui aussi.

– Bon, eh bien... calme-le. Tu as bien dit le Dr Radu Urbanovich?

– C'est ça, Marty. Tu es doué pour les langues, je ne l'aurais jamais deviné!

– Travaille un peu plus vite, Billy, même si ton cerveau est probablement ralenti par la glace. On se reparle jeudi en après-midi.

– À 16h00 et c'est moi qui t'appelle, Marty, c'est compris? Je n'aime pas du tout que tu utilises cette ligne.

– À vos ordres, agent Boost.

Billy coupa la ligne et dès le retour de la tonalité, composa le numéro de Anouk.

- Gaz Citadin, bonjour.
- Madame Anouk Cormier, s’il vous plaît.
- Qui puis-je annoncer?
- Billy Boost.
- Un instant, M. Boost.

Puis, quelques accords de musique plus tard:

- Billy, comment vas-tu?
- Très bien merci, Anouk. Dis donc, tu n’aurais pas une ligne directe, par hasard?
- Oh! Et comment dois-je interpréter cette demande indiscreète?
- Bon, bon... tu voulais me parler?
- Oui, j’ai lu ton offre. Explique-moi.
- Elle n’est pas claire?
- Si, très claire. Mais 18% c’est loin des taux que tu réclame normalement. Que se passe-t-il?
- Je te l’ai dit. Une cliente comme toi représente des opportunités à long terme et ce n’est pas négligeable.
- Ouais... tu as certainement des candidats à me présenter qui ne t’ont pas demandé beaucoup d’efforts de recherche. Est-ce que je me trompe?
- Disons que j’ai un as dans ma manche.
- Je m’en doutais bien. Écoute, Billy, tu sais comme moi que si j’arrive à combler ce poste en un temps record, c’est aussi bénéfique pour moi que pour toi?
- Gagnant-gagnant ma chère!
- Je te rappelle demain.
- À demain.

Une fois la communication terminée, Billy se mit à réfléchir. Laurent était la prochaine personne à contacter, du fait que Haddad n’avait probablement rien de nouveau à lui apprendre. Il composa donc le numéro que son candidat lui avait laissé, même s’il était persuadé qu’il serait au travail.

- Hello, répondit une voix féminine très douce.
- M. Laurent Kratz, s’il vous plaît.
- Laurent est présentement malade. Puis-je prendre le message?
- Rien de grave j’espère?

La dame marmonna une réponse que Billy ne put comprendre.

- Je suis Billy Boost, je retournais son appel d’hier.
- Oh, M. Boost! Un instant, s’il vous plaît.

Il entendit des petits pas saccadés qui semblaient descendre ou monter des marches.

- C’est lui! dit la dame qui devait approcher de Laurent en lui tendant l’appareil.
- M. Boost, comment allez-vous?
- C’est plutôt à vous que l’on doit demander cela.
- Je vais très ben merci.
- Vous allez bien? Pourtant la dame m’a dit que...

– Elle s’appelle Anne-Marie! C’est ma conjointe. Je me suis absenté du bureau pour effectuer le travail que vous m’avez demandé le plus rapidement possible. Je voulais vous parler, car j’ai de la difficulté à m’en tenir à un seul exemple par responsabilité. Ce poste me va comme un gant et j’aurais une multitude d’exemples à donner pour illustrer la pertinence de mes compétences.

– Laurent... vous permettez que je vous appelle Laurent?

– Mais oui.

– Je vois que vous êtes très enthousiaste et que vous ne voulez absolument pas rater votre chance avec cette opportunité. Est-ce que je me trompe?

– Vous visez dans le mille!

– Je vais devoir vous encadrer un peu plus. Laurent, il est 9h30 et je veux votre document avant 14h00 cet après-midi. Vous y inclurez autant d’exemples que vous le jugerez à-propos et ensuite, vous profiterez du reste de la journée pour vous occuper d’Anne-Marie. On se comprend bien?

– 14h00! C’est un peu court, vous ne croyez pas?

– Laurent, êtes-vous en train de me dire que vous êtes de cette catégorie d’ingénieurs pour qui les études de faisabilité n’en finissent jamais? Le poste que vous convoitez requiert un sens aigu de l’urgence. Alors, prouvez-moi que vous êtes en mesure de distinguer l’essentiel de l’accessoire et qu’en un minimum de temps, vous êtes capable de faire les bons choix.

– Je... mais oui, j’en suis capable et d’ailleurs, j’allais justement écrire que l’année dernière...

– Laurent, assez parlé! Au travail! J’attends votre courriel avant 14h00.

Au début, Billy s’imaginait que Laurent devait être un homme mi-trentaine, longiligne, portant des chemises avec de longs cols mous et pointus très ouverts, jumelées à des pantalons gris d’un habit qu’il ne portait jamais. Mais ce dernier appel lui fit plutôt imaginer un homme moyen, en chandail au col rond, assez costaud, nerveux et les cheveux très courts. Ce candidat le laissait de plus en plus perplexe.

Il ne lui restait plus qu’un seul appel; son quatrième, mais non le moindre.

– Les cuirs Nina.

– M. André Haddad, s’il vous plaît.

– De la part de qui?

– Billy Boost.

– Un instant.

– Billy, mon ami! Comment allez-vous?

– Que puis-je faire pour vous, M. Haddad?

– Vous déjeunez avec le Dr Urbanovich, demain midi, je crois?

– En effet.

– Il vous indiquera les premières informations que vous devrez obtenir de la part de votre client.

– Qu’avez-vous l’intention de faire, au juste?

Cette question venait tout juste de sortir de sa bouche qu’il regrettait déjà l’avoir posée. Comment Haddad allait-il interpréter cette indiscretion?

– Je savais bien que vous me poseriez cette question un jour ou l’autre, mon cher Billy. Mais il est présentement trop tôt pour y répondre. Pour le moment, contentez-vous de recueillir les détails que nous vous demandons.

N’appréciant pas du tout la manière et le ton empruntés par le Libanais, Billy enchaîna en disant :

– Vous comprendrez, M. Haddad, que le travail que je fais présentement requiert beaucoup de mon temps et représente un risque élevé. Si vous ne me considérez pas encore comme un membre de votre équipe, alors je vais peut-être repenser aux termes de notre collaboration.

– Chutney m’avait prévenu que vous étiez, comment dirais-je... indépendant. Laissez-moi réfléchir et nous reparlerons de cela plus tard.

– Ce n’est pas nécessaire que vous me rappeliez, M. Haddad. D’ici peu, j’aurai franchi des étapes concrètes avec Gaz Citadin et je vous en ferai rapport.

– Dans ce cas, bonne journée, M. Boost.

– C’est ça, bonne journée, M. Haddad.

Cette conversation laissa un goût plutôt amer à Billy. Il crut un instant qu’il serait préférable d’en aviser Marty, mais lorsqu’il composa son numéro, il n’obtint aucune réponse. Pas même de messagerie vocale. Percevant cela comme un signe, il se dit : «Mais pourquoi embêter Marty avec mes fabulations?»

14.

Le jeudi matin, Billy prit le temps de parcourir le document que Laurent lui avait promptement fait parvenir à 14h00 la veille. Il contenait plus d'une dizaine de pages écrites en petits caractères et à simple interligne.

Ses craintes se matérialisèrent, l'ingénieur de Mississauga lui apparaissant de plus en plus comme un obsessif, soucieux des plus infimes détails. Il savait par expérience que ce genre d'individu passait difficilement la rampe des entrevues.

Il s'imagina Anouk et son directeur des opérations s'impatiser devant cet homme trop bien intentionné, fournissant un déluge d'explications à chacune de leurs questions. Qu'allait-il faire? Il devait réagir vite. Il sauta sur son téléphone et appela Laurent. Anne-Marie lui répondit.

– Il est au travail, M. Boost. C'est à propos de son texte, j'imagine? Il en a trop fait, encore une fois? Vous savez, il est peut-être un peu lent, mais il est très minutieux.

– J'aimerais le rencontrer. Si nous nous donnions rendez-vous à mi-chemin, disons à Kingston, le plus tôt possible? Rappelez-moi pour me donner le jour, l'heure et l'endroit.

– Est-ce que c'est bon signe?

– Je crois que Laurent est un excellent candidat, Anne-Marie. Je suis là pour l'aider. La rencontre servira à préparer une entrevue future avec mon client.

– D'accord. Nous vous rappellerons certainement au cours de l'avant-midi.

– Comment va votre ventre?

– Pas trop mal.

– Bonne journée.

– Merci, bonne journée, M. Boost.

Lorsqu'il se retourna vers sa porte, Mélanie le regardait avec un message à la main. Il avait reçu un appel d'Anouk Cormier durant sa conversation avec Anne-Marie. Il la rappela aussitôt.

– Boost Consultation, comment vas-tu Billy?

– J'irai encore mieux après t'avoir entendue, je l'espère!

– Es-tu libre pour le lunch, mon beau?

– Malheureusement pas.

– Que dirais-tu d'un dîner en tête-à-tête, alors?

– Ce soir?

– Tu m'invites Chez Giovanna. Je passe à ton bureau vers 18h00.

– Ai-je le choix?

– Pas si tu veux faire des affaires avec moi .

– Ils sont au courant de tes méthodes, à ton bureau?

– Dis-moi que tu meurs d'envie de me voir.

– Et si je te déléguais un de mes associés qui te traiterait comme une reine?

– Il y a Recrutement Solution qui aimerait sûrement avoir le contrat.

– Je t'attends à 18h00.

– Ciao!

Comment allait-il expliquer à Marie qu'il devait passer la soirée avec celle qu'elle

avait qualifiée de «grande gazelle en mini-jupe»?

Ce n'est qu'en embarquant dans sa voiture qu'il réalisa qu'il n'avait pas la moindre idée de ce à quoi pouvait bien ressembler le Dr Radu Urbanovich. Il l'imagina assez court, des cheveux abondants, une large moustache et des yeux noirs.

La rue Saint-Antoine avait cette particularité d'être divisée en tronçons parfois à double sens et souvent à sens unique. Billy dut revenir à quelques reprises sur ses pas avant de trouver un espace de stationnement.

La porte du Bacau n'était pas très bien indiquée. Seule une petite affiche en bois «gossé», plutôt défraîchie et suspendue à une tige de métal en surplombait l'étroit porche.

Une fois à l'intérieur, une odeur désagréable d'humidité lui monta subitement au nez. L'endroit était tellement sombre, qu'il fut incapable de distinguer les visages des clients au fond de la petite pièce. Une serveuse courte et bien en chaire vint à sa rencontre.

– Bonjour. Une personne?

– Bonjour. Je ne serai pas seul. Je dois rencontrer quelqu'un.

– Êtes-vous M. Boost?

– Oui.

– Alors, suivez-moi, le docteur est arrivé.

Il n'eut pas à la suivre très longtemps, car le restaurant ne comptait qu'une douzaine de tables alignées en trois rangées de quatre. Le docteur avait choisi celle offrant le plus d'intimité, dans les circonstances, près du mur, au fond, à gauche. Avant même que Billy ne soit près de lui, il se leva et fit un pas de côté pour lui serrer la main.

– M. Boost, quel plaisir de vous rencontrer.

– Le plaisir est pour moi, Dr Urbanovich, répliqua Billy en souhaitant que son accent soit acceptable.

Il ne put s'empêcher d'examiner l'homme de la tête aux pieds. Effectivement, il était de grandeur moyenne avec une tignasse toujours noire malgré la cinquantaine bien entamée. Toutefois, ses yeux d'un vert émeraude lui donnaient encore des airs de jeune premier. Lorsqu'il se pencha pour s'asseoir, Billy remarqua une longue cicatrice au-dessus de son arcade sourcilière droite.

– Vous êtes déjà venu ici? lui demanda le roumain presque en chuchotant.

– Non, c'est la première fois, répondit Billy à voix basse.

– Alors, vous allez découvrir leur «sarmale». C'est le meilleur endroit en Amérique pour en déguster. C'est un de nos plats nationaux. Ce sont de petits rouleaux de chou saumuré farcis de porc haché.

– Je vous fais entièrement confiance.

Ils échangèrent quelques banalités sur les affiches représentant la campagne roumaine qui ornaient les murs qui les entouraient. Ils commandèrent leurs repas, puis le chercheur aborda sans détour le sujet de leur réunion.

– Vous avez des contacts chez Gaz Citadin, paraît-il, M. Boost?

- À vrai dire, je tente présentement d’y obtenir un mandat de consultation. Je rencontre un membre de leur direction ce soir pour en discuter. Ce n’est pas encore dans le sac.
- Je compte sur vous pour y arriver.

Sur ces paroles, la serveuse leur apporta un potage fumant dans un minuscule bol de porcelaine qui paraissait plus âgé que Billy.

- M. Haddad m’a dit que vous désiriez obtenir des informations précises sur les activités de mon «futur» client, enchaîna-t-il.
- Exactement. Vous avez un crayon et du papier? Ce sont des items un peu techniques et il y en a un certain nombre.

Billy plongea la main droite dans son attaché-case qui était appuyé sur le mur et en ressortit un carnet qu’il ouvrit en le repliant sur lui-même. Il glissa ensuite sa main gauche dans la poche intérieure de sa veste et tourna son stylo à bille en relevant les yeux en direction de son vis-à-vis.

– Je sais où se trouve le raccordement entre le gazoduc principal et le réseau d’alimentation de la compagnie. Le tuyau passe à travers l’île de Montréal, d’ouest en est. Par contre, je ne connais pas les détails de leur réseau de distribution. J’ai besoin de connaître tous les secteurs qu’ils desservent. Par exemple, je sais que des kilomètres de conduits sont enfouis dans le sol du centre-ville, mais en périphérie, je n’en connais pas toutes les ramifications.

- Cette information doit certainement se retrouver sur leur site Internet!
- Vérifiez vous-même, mais moi je n’y ai trouvé que les plans des nouveaux secteurs en développement.
- Je vous crois sur parole.
- Je veux aussi connaître le nombre de personnes qui sont touchées.
- Par secteur ou dans l’ensemble?
- Idéalement, par secteur. Vous devez de plus mettre la main sur un plan illustrant la localisation de tous les principaux raccords obturateurs.
- Raccords obturateurs.
- C’est ça. Je veux connaître l’emplacement de toutes les vannes de six pouces et plus de diamètre.
- Vannes, six pouces et plus...
- Exact. Nous avons presque terminé. Un peu partout sur leur réseau, on retrouve des postes de détente ou des vannes hors-terre. Je suis certain qu’ils en ont une liste avec leurs adresses.
- Postes de détente ou vannes souterraines...
- Non... vannes hors-terre. Et finalement, mettez la main sur les plans indiquant l’endroit précis des cheminées de ventilation.
- Cheminées de ventilation, répéta Billy en notant rapidement ces mots dans son carnet. C’est complet?

La serveuse leur apporta leur plat principal, lorsque son interlocuteur répondit:

- C’est complet... pour le moment. Maintenant, dégustons notre repas, si vous le voulez bien, M. Boost.

– Bon appétit docteur.

Lorsque Billy revint au bureau, à 14h30, Mélanie lui remit un message de Laurent Kratz.

Rendez-vous à Kingston
Vendredi à 12h00
Deuxième sortie en provenance de Montréal
Restaurant Steffi's à droite sur la voie de service

– N'avait-il pas l'adresse exacte? demanda-t-il.
– Non, mais il m'a donné son numéro de cellulaire au cas où vous auriez de la difficulté à le trouver.
– Merci, Mélanie.
– Oh M. Boost! Anouk Cormier a rappelé pour confirmer votre dîner de ce soir. Elle passera vous prendre vers 18h30.

À 18h29, alors que Billy était maintenant seul dans les bureaux de Boost Consultation, la porte d'entrée claqua comme elle le faisait depuis le début des températures particulièrement froides de janvier.

– Y a-t-il quelqu'un? cria une voix qu'il reconnut tout de suite.

Il se leva de sa chaise et sortit de son bureau pour accueillir Anouk.

– Bien sûr qu'il y a quelqu'un, répliqua-t-il en longeant l'étroit corridor qui menait à la réception.

Lorsqu'il fut près d'elle, il étendit le bras pour lui offrir une poignée de main, comme il le faisait avec tous ses clients.

– Comment vas-tu Anou...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase qu'elle lui entoura les épaules des deux bras avant de l'embrasser directement sur la bouche. Il fut surpris, mais ne résista pas.

– Je vais très bien, merci, et toi?

– Je suis bien content de te voir en si grande forme, dit-il en l'examinant de la tête aux pieds.

Elle était effectivement très belle dans son long manteau cintré et aux épaules droites qui mettait en valeur son corps effilé.

– On y va?

– Je ferme mon ordinateur et je ramasse mes choses.

– On prendra ma voiture, annonça Anouk en lui essuyant le rouge à lèvres qu'elle avait

laissé sur sa bouche.

– Très bien, tu n’auras qu’à me déposer ici après le repas.

Elle lui répondit à avec un petit sourire en coin.

Billy fit le tour des bureaux pour s’assurer que tout était bien sécurisé et ensuite, ils quittèrent l’édifice. Lorsqu’ils prirent place dans la voiture, il ne put s’empêcher de passer quelques remarques.

– À ce que je vois, tu n’es pas encore du genre à t’acheter une camionnette ou une familiale, dit-il en jetant un regard circulaire à l’intérieur de la magnifique voiture sport.

– Je parie que tu te promènes en VUS, rétorqua Anouk.

– Pas du tout! C’est beaucoup trop énergivore et polluant. Je me tape pas moins de cent kilomètres par jour depuis que je demeure à Mont-Saint-Hilaire.

– J’en serais incapable! laissa entendre Anouk d’un ton assuré.

– Je t’avoue que les ponts sont parfois pénibles à traverser.

– Je parlais de la campagne. Je serais incapable de vivre dans un trou perdu comme toi.

– Un trou perdu? Mais c’est magnifique! La montagne, l’air pur et le calme...

– C’est vrai qu’avec toi dans les parages, je serais prête à faire certains sacrifices.

– La prochaine fois, je te présenterai Robert, un de mes associés. Depuis qu’il t’a aperçue sur la photo du tournoi de golf, il est follement amoureux de toi. Mais par où passes-tu? Giovanna n’est pas dans cette direction.

– La réservation n’est qu’à vingt heures. J’ai prévu faire un arrêt dans un 5 à 7 pour bien commencer la soirée.

– Où ça? s’enquit Billy sans savoir s’il devait se réjouir ou s’inquiéter.

– Au Signal, tu connais?

Et comment qu’il connaissait ce bar! La dernière fois qu’il y était allé, Marie avait dansé sur le comptoir et une bonne dizaine d’admirateurs en pâmoison lui avaient payé une consommation.

– C’est l’endroit où l’on commande son verre en faisant tourner une serviette au-dessus de sa tête... j’y suis passé avec Marie.

Lorsqu’ils franchirent l’entrée de l’établissement, le portier embrassa Anouk sur les deux joues. Elle y était manifestement connue. Au vestiaire, la jeune fille l’accueillit d’un chaleureux «Bonsoir Nounouk». Billy avait vraiment l’impression d’être l’invité de madame.

La place était bondée d’une foule assez homogène. Jeunes cadres ou professionnels dans la trentaine, bien dans leur peau et recherchant le plaisir. Anouk fit tourner le foulard blanc qu’on leur avait remis à l’entrée et Billy l’imita.

Un serveur se trouvant à une dizaine de mètres d’eux les repéra. Anouk fit un signe «peace and love» avec sa main droite et pointa son foulard, signifiant ainsi qu’elle désirait un verre de vin blanc. Quant à Billy, il commanda une bière pression en se serrant la tête entre les deux poings, comme dans un étau. Le bar s’appelait Le Signal, car on y commandait sa consommation à l’aide de signes savamment prédéterminés.

Anouk profita de la promiscuité et de la musique tonitruante pour se tenir très près de Billy. À maintes occasions, elle s’approcha de lui pour lui parler, tout en appuyant sa poi-

trine contre son thorax. Sa blouse en soie et son soutien-gorge diaphane lui procurèrent à chaque fois une sensation fort agréable, Billy ne pouvant demeurer insensible aux charmes indéniables de sa cliente.

Après un premier verre, elle le tenait par le bras et se collait à lui comme une bande de velcro. Billy se prêtait volontiers à son jeu, sachant qu'il pourrait replacer les choses un peu plus tard. Pourquoi s'empêcher de profiter de ce merveilleux moment?

À la fin du deuxième verre, Anouk lui prit la main tout en lui rappelant qu'ils devaient se rendre au restaurant.

Dans la voiture, elle se pencha sur lui et l'embrassa en lui mettant la main sur la cuisse. Pour stopper l'ascension de sa main, il tourna légèrement la tête en lui serrant légèrement le bras. Elle ne s'en offusqua pas et reprit son volant à deux mains.

Après une quinzaine de minutes à zigzaguer dans les rues de Montréal, ils entrèrent un peu en retard Chez Giovanna.

Ce petit resto étroit, dont les banquettes s'alignaient les unes derrière les autres, représentait la saveur du moment en matière de restauration. Tout le m'as-tu-vu montréalais se faisait un devoir d'y passer à un moment ou un autre au cours du week-end. Ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, du jeudi au dimanche soir, il était devenu une halte obligatoire pour les personnages en quête de reconnaissance.

Billy ne s'y sentait guère à son aise pour y discuter «affaires». Les sujets de conversation à la mode ne comprenaient certes pas l'embauche d'un ingénieur chimique, quoique certains clients lui paraissaient très familiers avec différentes substances chimiques... Au moins, face à face, il n'aurait plus à se soucier des tentacules envahissants de sa cliente.

– Comment as-tu fait pour réserver ici? demanda-t-il à celle-ci en l'aidant à retirer son manteau.

- Je connais le fils de la propriétaire.
- Ah je vois... un bel étalon italien.
- Pas mal. Mais ce n'est pas ce que tu crois.
- Qu'est-ce que tu me recommandes?
- Les moules en entrée et le ris de veau.

C'est à ce moment que le bel étalon fit son apparition. Il trébucha presque sur la banquette d'Anouk quand il s'approcha d'elle pour lui faire la bise. Dans son cas, il s'agissait bien d'une bise et Billy comprit très rapidement ce qu'elle avait voulu dire par «ce n'est pas ce que tu crois».

- Mais présente-moi ton beau cavalier, exigea-t-il en dévisageant Billy.
- Guido, je te présente Billy. Billy, Guido.
- Hum...vous avez beaucoup de goût, mon cher Billy. Anouk est une femme superbe sous toutes ses coutures. Je n'y ferais pratiquement aucune retouche.
- Euh...mais oui, elle est très jolie.
- Jolie? Bon! Qu'est-ce que je peux vous servir pour vous rendre heureux?

Anouk se chargea de commander les deux repas, pendant que Billy l'observait sans rien dire, non sans aussi jeter un œil sur Guido qui en notant la commande, se tortillait en appuyant presque son coude sur sa hanche. Ceci fait, il s'éloigna en soufflant un baiser à Anouk.

- Comme ça tu as de belles coutures! lui lança Billy qui n'allait certes pas manquer l'occasion de la mettre mal à l'aise.
- Guido est designer de mode. Il travaille avec acharnement pour se faire une place dans ce petit monde très fermé. Il n'a pas beaucoup de moyens.
- Et en quoi cela te concerne-t-il?
- Je l'ai rencontré dans une soirée chez un ami et il m'a demandé de lui servir de modèle.
- De modèle?
- Oui, pour faire du «fitting».
- Il fabrique son linge sur toi?
- Il ajuste ses créations, espèce d'homme des cavernes!
- Tu aimes ce milieu?
- J'aime tout ce qui peut me permettre de m'ouvrir au monde et d'en retirer le maximum.
- Bon, et si on parlait de mon offre de service? Je sais que c'est beaucoup moins «tendance», mais je suis ici pour ça, ne l'oublie pas.

Anouk regarda son interlocuteur droit dans les yeux. Même si elle n'avait vraiment pas la tête à ce genre de discussion, elle n'ignorait pas qu'elle aurait plus de chances d'arriver à ses fins en le rassurant sur son contrat.

– Ton offre de service? Certainement. Ta soumission m'a beaucoup surprise. Ta boîte fonctionne bien, à ce que je sache, et tu n'es pas en peine au point de baisser drastiquement tes honoraires comme tu l'as fait. Dis-moi ce qui se passe Billy... que cherches-tu vraiment?

– Je te le répète... je souhaite entrer dans ton entreprise et m'y faire une bonne réputation afin de profiter des nombreux contrats que tu octroies annuellement aux consultants.

– Comment se fait-il que j'aie de la difficulté à te croire? Mon intuition me trompe très rarement et en ce moment, je sens que tu me caches quelque chose.

– Mais où veux-tu en venir, au juste? Je l'ai ou je ne l'ai pas, oui ou non? C'est tout ce qui m'importe.

– Billy, ce sera un plaisir de travailler avec toi, mais je t'aurai à l'œil. Je ne sais pas pourquoi, mais je te sens différent. Je t'ai connu indépendant et un peu plus insouciant. Aujourd'hui, tu me parais beaucoup plus préoccupé et calculateur. Une rumeur a circulé à ton sujet, tu sais...

– Ah oui? Laquelle?

– Tu ne serais pas guéri, à ce qu'on dit, et ta maladie te hanterait encore. Mais ce qui m'a surprise, c'est que tu reviennes travailler malgré ton état de santé. As-tu besoin d'argent pour de nouveaux traitements aux États-Unis? Est-ce pour cela que tu tiens tant à ce contrat?

Billy vit là une opportunité de détourner la suspicion d'Anouk et de la lancer sur une mauvaise piste qui saurait mettre un terme à ses questions de plus en plus embarrassantes.

– Tu es très perspicace, lui répondit-il. En fait, je vais très bien et je suis guéri. Mais on dirait que cet épisode de ma vie a laissé des traces.

– Quel genre de traces?

– Je me sens beaucoup plus concerné par l'avenir que je ne l'étais. Plus insécure, je

dirais. Marie veut absolument avoir un enfant et je ne suis pas certain que j'en sois rendu là, moi aussi.

Avec un imperceptible sourire, Anouk se rapprocha de lui et déposa doucement sa main sur la sienne.

– Ce n'est peut-être pas l'avenir qui te préoccupe, mais bien le présent, lui dit-elle en adoptant un ton maternel qui jurait dans l'ambiance du restaurant.

– Tu as peut-être raison, rétorqua Billy en constatant que son subterfuge portait ses fruits.

– Et si on mangeait ce succulent repas? suggéra-t-elle pendant que Guido déposait les plats devant eux.

Persuadée d'avoir découvert la faille dans la carapace de cet homme qui lui plaisait tant, Anouk se dit qu'elle bénéficierait de plusieurs occasions futures pour le conquérir. Aussi, leur discussion porta sur le poste d'ingénieur à combler et les étapes à franchir au cours des prochains jours.

À la fin de la soirée, lorsqu'elle le déposa à la porte de son bureau, elle l'embrassa gentiment sur les deux joues, sans insister, tout en l'enjoignant à être prudent sur le chemin du retour.

Billy, quant à lui, était très satisfait de sa soirée. En plus d'avoir obtenu son contrat, il avait réussi à refroidir les ardeurs de sa cliente.

15.

Alors qu'il roulait sur la 401 en direction de Toronto, Billy se rappela soudainement qu'il avait promis à Marty de le rappeler jeudi à 16h00, soit la veille. Il sortit donc de l'autoroute dès qu'il le put, puis se dirigea dans le stationnement d'un «truck-stop» très achalandé. Jamais il n'avait été à proximité d'un aussi grand nombre de ces monstres de la route. Il se faufila parmi les immenses semi-remorques et gara sa voiture en face du restaurant. Ceci fait, il en profita pour sortir quelques minutes et prendre une bouffée d'air frais. Sous le soleil radieux qui l'aveuglait, il saisit son cellulaire et composa le numéro de Marty.

– Allo!

– Marty, c'est Billy.

– Agent Boost, vous avez encore enfreint une règle d'or de notre code de conduite.

– Je sais, je m'en excuse.

– Normalement, lorsqu'un agent manque un rendez-vous téléphonique ou autre, on déclenche une série de mesures d'urgence.

– Je... je suis désolé, Marty.

– Mais dans ton cas, comme tu ne sais pas encore si tu travailles avec nous ou pas, je n'ai pas cru bon de signaler ta disparition.

– J'étais justement avec mon client de Gaz Citadin. Je travaillais sur notre «dossier».

– Ce n'est pas une raison pour ne pas te rapporter comme prévu. Et qu'est-ce qu'il dit, ton client?

– Elle, c'est une cliente.

– Ah bon! Ça explique tout. Et comment elle est?

– Superbe. Pour te donner une idée, elle fait du "fitting" pour un designer de mode.

– Trop maigre pour moi.

– Oh non... pas du tout! Tout est très bien réparti là où il le faut, je te le jure. Trouve un prétexte pour venir à Montréal et je te la présenterai.

– Pour cela, il faudrait que tu progresses un peu.

– J'ai obtenu le contrat.

– C'est pour cela que tu connais les détails physiques de ta cliente?

– J'ai rencontré le Dr Radu Urbanovich. Il m'a donné la liste des informations préliminaires dont il a besoin. As-tu un crayon?

– Un instant... vas-y!

– Les secteurs de la ville qui sont couverts par leur réseau de distribution avec la population touchée, le plan des raccords obturateurs, l'emplacement des vannes de six pouces et plus, la localisation des postes de détente et des vannes hors terre ainsi que toutes les cheminées de ventilation.

– Tu as une idée de ce qu'il mijote?

– Pas encore. Haddad m'a relégué au niveau d'exécutant quand je le lui ai demandé.

– Hum... je vais transmettre ces informations à nos spécialistes. Je dois t'avouer qu'on peut anticiper le pire.

– À mon avis, plus de la moitié de la ville et de la population seraient touchées. Et s'ils frappent durant les heures normales de travail, probablement beaucoup plus.

– Que fais-tu, maintenant?

– Je dois rencontrer mon candidat ce midi à Kingston.

- Très bien, on avance.
- Je te tiens au courant.
- Est-ce que je peux en déduire que tu fais désormais partie de la grande famille? demanda Marty d'un ton malin.
- Je suis toujours en réflexion. Ne tire pas de conclusion trop hâtive. Je suis présentement à l'extérieur de ma voiture et il fait très froid. Alors je te laisse.
- J'espère que tu as bien nourri les chiens de ton traîneau, mon esquimau préféré!
- Et toi, tu pédales toujours?

«Kingston dix kilomètres» indiquait le dernier panneau que Billy croisa sur son chemin. Il se concentra pour ne pas manquer la première sortie y menant. Il n'eut pas à s'inquiéter trop longtemps, car d'immenses affiches annonçaient le restaurant Steffi's en bordure de l'autoroute. Un restaurant très bien situé, à peu près à mi-chemin entre Montréal et Toronto. Un arrêt idéal pour les automobilistes. Il ne fut donc pas trop étonné d'y constater un très fort achalandage. À quoi pouvait bien ressembler son ingénieur? Grand maigre ou petit costaud?

Toutes les tables étaient occupées. Plusieurs hommes seuls levèrent la tête lorsque Billy entra. Il s'avança au comptoir et se présenta à la jeune fille qui tenait les menus à deux mains contre sa poitrine. Connaissant Laurent, il avait certainement pris soin de la prévenir qu'il attendait quelqu'un.

- Bonjour, monsieur, si vous voulez bien me suivre, s'il vous plaît.
- Je suis Billy Boost. Est-ce que M. Laurent Kratz vous a dit qu'il m'attendait?
- M. Boost... laissez-moi vérifier. Certainement, suivez-moi, je vous prie.

Ils contournèrent le comptoir et le mur le séparant du reste du restaurant et se dirigèrent complètement vers la gauche, du côté de l'autoroute. Jamais Billy n'aurait imaginé que le colosse mesurant près d'un mètre quatre-vingt-quatorze et pesant au moins cent kilos sans aucune trace de gras qui se leva en le voyant apparaître avec la serveuse pouvait être Laurent.

- M. Boost! Quel plaisir de vous rencontrer!
- Laurent! répliqua Billy qui ne put cacher son étonnement en lui tendant la main. Je ne vous imaginai pas aussi...
- Costaud? enchaîna l'ingénieur qui avait l'habitude des remarques sur son apparence.
- Est-ce que vous vous entraînez?
- Non, pas vraiment, c'est naturel.
- On pourrait vous imaginer dans une foule de métiers, mais ingénieur ne figurerait pas dans la liste.
- Et je ne suis pas le plus imposant de la famille.
- Bon eh bien... comment allez-vous?
- Très bien, merci. Votre voyage s'est bien passé?
- Les conditions routières sont parfaites. Je vais tenter de vous planifier une entrevue avec mon client au début de la semaine prochaine. Cela vous va?
- Tout à fait.
- Bon, alors... ne perdons pas de temps.

Billy déposa le curriculum vitae de son candidat sur la table ainsi que la description du poste recherché. Avec Laurent, il parcourut le document que celui-ci lui avait fait parvenir et qui relatait ses expériences personnelles pertinentes, avant de convenir d'un plan de match à respecter.

Curieusement, Laurent, très calme, écoutait religieusement les consignes du professionnel, ce qui n'était pas sans rassurer Billy. Malgré cela, il crut bon d'enseigner à son nouvel élève les rudiments du comportement à adopter durant l'entrevue. Il ne postulait pas pour un emploi de professionnel, mais bien de cadre. De ce fait, il devait démontrer qu'il avait toutes les caractéristiques personnelles nécessaires pour prendre en charge une équipe de diplômés universitaires. L'anxiété et la fragilité émotive ne figuraient évidemment pas dans les atouts désirés.

Après plus d'une heure de travail, Billy avait acquis la certitude que son interlocuteur avait saisi l'importance du comportement à adopter, cela comptant tout autant que les compétences techniques qu'indéniablement, il possédait. Une fois les mises au point terminées, Billy fit répéter à son candidat les conseils qu'il devait mémoriser. Sans aucune hésitation, Laurent récita, dans les moindres détails, les leçons transmises par son maître. Nul doute, il s'agissait d'un jeune homme brillant.

– Eh bien... je crois que nous avons terminé, annonça Billy. Je vous rappelle aussitôt que Gaz Citadin fixera la date de votre entrevue.

– Je ne sais comment vous remercier.

– Vous me remercirez quand vous déménagerez à Montréal.

Billy paya la note et les deux hommes se saluèrent pour une dernière fois dans le stationnement.

16.

Pendant qu'il roulait en direction de Montréal, Billy rappela chez Gaz Citadin. Plutôt confiant de la performance de Laurent, il pouvait maintenant mettre un peu de pression sur Anouk, histoire d'accélérer le processus.

– Bonjour, Anouk, comment vas-tu?

– Tu m'appelles un vendredi après-midi? Tu aimerais qu'on aille prendre un verre à 17h00?

– Pas aujourd'hui. Écoute, chère cliente, un taux à 18% comporte des clauses implicites dont j'aimerais discuter avec toi.

– Ah oui, lesquelles? répondit Anouk sur un ton moqueur.

– J'ai un candidat à te présenter et j'aimerais que tu le rencontres la semaine prochaine.

– Hum... fais-moi parvenir son CV et je le lirai ce week-end.

– J'ai mieux que ça. Son CV et un résumé de ses expériences pertinentes en lien les compétences que tu recherches et les responsabilités relatives au poste.

– Le chat sort enfin du sac! s'exclama Anouk. Tu veux faire un coup d'argent vite fait, c'est ça?

– Disons aussi que j'ai bien apprécié te revoir.

Billy figea. Il décéléra dangereusement et se rangea illégalement le long de l'autoroute, ne comprenant pas tout de suite ce qui venait de se passer. Il avait spontanément avoué à Anouk qu'elle lui plaisait, alors même qu'il n'avait jamais réfléchi à la chose. Elle était trop... comment dire... vraiment trop... complètement...

De son côté, Anouk demeura momentanément silencieuse. Avait-elle bien entendu les dernières paroles de Billy? Celui-ci se ressaisit et fit en sorte de modifier le cours de la discussion.

– De mon côté, mon candidat m'a posé une foule de questions sur les activités de ta compagnie. Il aimerait avoir des détails sur votre réseau de distribution. Je ne crois pas que ce soit abusif de sa part.

Anouk était encore sous le choc. Elle lui plaisait! Venant de Billy, ces mots voulaient certainement dire qu'il était fou d'elle.

– Notre réseau de distribution, bien sûr. Ajoute ça à ton envoi par courriel et je te répondrai au début de la semaine prochaine.

– Je te souhaite une bonne fin de journée, Anouk.

– À toi aussi, Billy. Je te confirmerai la date et l'heure de l'entrevue le plus tôt possible.

– Merci beaucoup, je l'apprécie énormément.

– À bientôt, conclut Anouk avec un sourire dans la voix.

«Mais qu'est-ce qui me prend?» se demanda Billy en reprenant sa vitesse de croisière sur la 401. Pour retrouver sa concentration, il composa le numéro de son bureau.

– Bonjour, Mélanie, je suis sur la route et je devrais être de retour au bureau avant la fin de l'après-midi. Quelque chose de spécial?

– Oui, Marie aimerait que vous rappeliez à la maison.

– Merci, Mélanie.

Marie l'appelait rarement au bureau depuis qu'elle avait repris son travail d'enseignante. La coïncidence entre son appel et la révélation qu'il venait de faire le troublait quelque peu. Il s'attarda à tenter de comprendre ce qui l'avait poussé à avouer à Anouk aussi candidement ce qui devait être un secret qu'il se cachait à lui-même.

Certes, cette dernière correspondait aux critères de beauté physique qu'il appréciait chez une femme. Il est vrai qu'une grande blonde aux yeux verts avec une poitrine juste assez généreuse ne laissait personne indifférent. Son caractère fougueux et direct lui plaisait aussi, quoique son assurance frisait parfois l'arrogance. Il avait toujours admiré sa vivacité d'esprit et son plaisir à tourner au ridicule tous ceux qui s'aventuraient trop près d'elle. Peut-être était-il tout à coup plus sensible à l'attention qu'elle lui avait régulièrement manifestée depuis le début de leurs études universitaires... mais pourquoi aujourd'hui?

– Marie, c'est moi, tu m'as appelé?

– Bonjour, Billy. Je vois à quel point tu es heureux de me parler.

– Excuse-moi! La circulation est dense. Comment vas-tu, ma belle?

– Merveilleusement. Justement, je me demandais si une petite escapade au Casino te plairait ce soir?

– Au Casino?

– Oui, un forfait repas et spectacle.

– Spectacle de qui?

– C'est un hommage au cinéma.

– Pourquoi pas!

– Et si on finissait la soirée à l'hôtel London?

– Oh! D'accord... je vois que tu as beaucoup de projets...

– Je réserve?

– Oui, oui.

Sa dernière heure de conduite fut des plus agréables. L'anxiété qu'il éprouvait à l'idée de retrouver Marie et de vivre la soirée qu'elle avait planifiée le rassura. Il se sentait aimé et sa réaction, suite à son appel, ne put que le convaincre qu'elle était toujours la femme de sa vie.

Il ne pouvait se douter de la surprise qui l'attendait à son retour à Montréal. Lorsqu'il se retrouva à la réception de son bureau, il aperçut le crâne dégarni d'un petit monsieur avec qui il n'avait vraiment pas envie d'écouler les dernières heures de la semaine. Mélanie lui adressa une moue exaspérée tout en lui exprimant son impatience.

– M. Haddad, dit-il, si vous voulez bien me suivre dans mon bureau.

– Bonjour, M. Boost, comment allez-vous? Votre charmante collaboratrice m'a informé que vous étiez en route vers le bureau, alors j'ai décidé de vous attendre un peu.

Billy jeta un regard à Mélanie qui lui fit signe que son visiteur l'attendait dans sa chaise depuis au moins une heure.

– Vous auriez dû me prévenir, M. Haddad, j'aurais pris soin de ne pas vous faire patienter aussi longtemps, rétorqua Billy qui dirigea le petit bonhomme vers la bonne porte. Donnez-moi votre manteau.

- Pas la peine, je n'en ai que pour quelques minutes.
- Ah bon! s'exclama Billy un peu étonné.
- La dernière fois que nous nous sommes parlé, mon cher Billy, je vous ai senti un peu impatient. Ce n'est pas que je ne vous fasse pas entièrement confiance, mais les choses doivent se dérouler selon un ordre que j'ai soigneusement planifié. J'ai donc pensé qu'une petite avance sur le travail que vous ferez s'imposait.
- Une avance?

Haddad glissa alors la main dans la poche intérieure de son manteau de cachemire brun. Il en ressortit une enveloppe plutôt épaisse qu'il déposa sur le bureau, juste en face de Billy.

- Mais... M. Haddad, je ne faisais pas allusion à cela!
- Je sais, mais j'ai cru que dans ces conditions, vous accepteriez plus facilement d'attendre encore un peu.

Sur ces paroles, il se leva, boutonna le revers de son paletot et tendit la main à Billy.

- Au fait, vous avez fait un bon voyage à Kingston?
- Mais oui, merci.

Haddad tourna les talons et sortit du bureau, sans attendre que Billy le suive. Il remercia Mélanie en passant et disparut. Intrigué, Billy ouvrit l'enveloppe blanche et y trouva une liasse de billets de cent dollars parfaitement attachée. En tout, il en compta deux cents... il les remit dans l'enveloppe qu'il rangea soigneusement dans sa valise. Il était déjà 17h00. Comme il n'avait pas l'intention de s'éterniser au travail et qu'il était impatient de retrouver Marie, il rangea ses affaires. Mais pendant qu'il entendait Mélanie faire de même, une question le préoccupa.

- Mélanie, lui dit-il en sortant la tête dans le corridor.
- Oui, M. Boost.
- As-tu dit à M. Haddad que j'étais à Kingston, aujourd'hui?
- Non, je lui ai simplement dit que vous étiez à l'extérieur et que vous ne seriez pas de retour avant 16h30.
- Tu en es bien certaine?
- Mais oui, tout à fait. Votre consigne est claire là-dessus et je la respecte à la lettre.
- Je te fais confiance, Mélanie. C'est probablement moi qui ai trop parlé. Je te souhaite un bon week-end.
- Vous n'avez pas encore trouvé de garçon à me présenter?
- Oh! Je dois t'avouer que je n'y ai pas pensé. J'en parle à Marie sans faute.
- Bon week-end.

Il était convaincu que Mélanie n'avait pas informé Haddad de son emploi du temps. Comme elle le lui avait si bien dit, jamais elle n'outrepassait cette consigne lui interdisant de donner quelque information que ce soit à des clients quant aux allées et venues des membres de l'équipe. La confidentialité demeurait la pierre angulaire de leur réputation. Qui ferait confiance à un chasseur de têtes qui lui révélerait des informations qu'il aurait confidentiellement obtenues de l'un de ses compétiteurs? Mais comment donc Haddad

avait-il su pour Kingston?

Lorsqu'il débarqua de sa voiture, Mario se rua sur lui. Marie avait entrepris de la laisser sortir de la maison sans l'attacher pour qu'il fasse ses besoins, voulant ainsi qu'il apprenne éventuellement à respecter les limites du terrain, et cela, sans supervision. Quoique pour le moment, l'apprentissage était laborieux.

Pour Billy, le moment était propice pour passer un court appel à Marty.

- Marty, Billy.
- Billy, le moment est très mal choisi.
- Je te rappelle plus tard, si tu veux?
- Non, attends une seconde.

Cette attente le rendit quelque peu inconfortable. Tôt ou tard, Marie s'informerait de ce qui le retenait à l'extérieur de la maison.

- Je suis à toi.
- Que fais-tu, Marty?
- De l'écoute électronique.
- Qu'est-ce que tu écoutes?
- Nous soupçonnons le président d'une grande entreprise de camionnage de transporter des quantités astronomiques de drogues en provenance du Mexique. Il est présentement en ligne avec Diego Fuentes. Alors fais ça vite.
- Je crois que Haddad fait la même chose que toi depuis peu.
- Il ne peut pas capter nos conversations, mon cellulaire est sécurisé.
- Mais il peut écouter le mien. Peux-tu faire coder ma ligne?
- Hum...il se doutera de quelque chose. Procure-toi plutôt un autre téléphone que tu n'utiliseras que pour nos appels. Quand tu l'auras, rappelle-moi. On le sécurisera. Je dois te quitter, Billy, le poisson mord.
- C'est ça, à la prochaine.

«C'est tout l'effet que ça lui fait!» se dit Billy en refermant son appareil.

– Bon, on entre dans la maison mon vieux? Maman nous a préparé une soirée bien spéciale.

Mario savait que ces paroles lui étaient destinées. Son maître s'adressait à lui en adoptant un ton généralement un peu plus aigu qu'à la normale et il avait soudainement une attitude prépubère. Parfois, il allait jusqu'à le regarder comme s'il était un tantinet demeuré.

- Enfin te voilà! lança Marie en l'embrassant du bout des lèvres. Dépêche-toi, le spectacle débute à 20h30. Si on veut prendre le temps de bien se détendre durant le repas, il serait bon que tu accélères un peu.
- Comment je m'habille?
- Propre.

Il ne prit pas le temps de se doucher. Puisque Marie avait préparé leur valise, aussitôt

qu'il fut habillé, ils sautèrent dans la voiture en direction du Casino.

Leur soirée fut des plus agréables en dépit du fait qu'ils ne gagnèrent pas un traître sou. Ils avaient tous deux très hâte de se retrouver seuls dans leur chambre à l'hôtel London où à tous points de vue, ils passèrent une nuit mémorable.

Le lendemain matin, alors que Marie dormait encore, Billy la regarda longuement en souhaitant de tout cœur avoir bientôt un enfant avec elle. Il se doutait que toute cette mise en scène cachait un calcul savant qu'elle ne lui avait pas encore avoué. Aussi, il se mit à compter rigoureusement les jours. Curieuse coïncidence... le moment était tout désigné pour espérer devenir enceinte. Il l'embrassa tendrement sur le front et descendit à la piscine.

17.

Le lundi matin, de retour au bureau, Billy reçut un appel d'Anouk Cormier confirmant une entrevue avec Laurent Kratz le mardi à 9h00.

– Dis donc, Billy, si on allait luncher ensemble après l'entrevue avec ton protégé?

– Mais avec plaisir, lui répondit-il. Je n'ai pas encore reçu les informations que je t'ai demandées. Elles étaient annexées au curriculum de M. Kratz.

– Si ça peut te rassurer, il n'en aura pas besoin pour cette première entrevue. Je dois t'avouer que je suis un peu étonnée par la teneur de ces demandes. J'en profiterai pour te les remettre demain, lors du lunch.

Maintenant qu'il était absolument convaincu de l'amour qu'il éprouvait envers Marie, Billy n'avait aucune réticence à flirter avec Anouk. Il avait un but bien précis à atteindre et même s'il lui fallait jouer à l'agace pour y arriver, il n'hésiterait pas à le faire.

– Bon, alors je t'invite, mon cher.

Lorsqu'elle prononça ces mots, il put percevoir un brin de vulnérabilité dont elle n'avait jamais fait preuve, auparavant. Il s'autorisa à abuser quelque peu des sentiments qu'elle lui démontrait, mais sans exagérer.

Il lui fallait maintenant prévenir Laurent, lequel aurait une longue route à faire en soirée. Il avait tout avantage à être frais et dispos pour l'entrevue du lendemain.

Lorsqu'il contacta Anne-Marie, sa conjointe, celle-ci s'écria de joie. Il eut beau lui expliquer qu'il ne s'agissait que d'une convocation à une entrevue, elle manifesta tout de même un enthousiasme débordant. Elle avait entièrement confiance en son Laurent et était persuadée qu'il décrocherait l'emploi. Billy le souhaitait lui aussi, quoiqu'une fois qu'il aurait les plans entre les mains...

Pour la première fois, il composa le numéro d'André Haddad avec plaisir. Il aurait l'information qu'il s'était engagé à obtenir le lendemain et voulait convenir d'un rendez-vous pour la lui remettre.

– Bonjour, M. Haddad, j'aurai ce que vous désirez demain après-midi.

– Bonjour, Billy, mon ami! Je savais que vous seriez un collaborateur hors pair!

– Que diriez-vous d'une rencontre en fin de journée demain?

– Certainement. Je vous attends ici, dans mes bureaux, proposa le Libanais.

– Je préfère un endroit neutre. Que diriez-vous d'un petit restaurant tout près de mon travail qui se nomme Chez Anabella?

– D'accord, à 18h00.

– C'est parfait.

– À demain, mon ami.

– C'est ça, à demain, M. Haddad.

En moins de deux, Billy prit son cellulaire et composa le numéro de Marty.

– Marty, Billy. Peux-tu m'écouter?

– Mais oui, c'est mon travail.

- Je tiens Haddad.
- Que veux-tu dire?
- J’aurai les informations que le Dr Urbanovich m’a demandées demain midi et je les lui transmettrai à 18h00.
- Pour ma part, j’ai donné la liste de leurs demandes sur le réseau de distribution de Gaz Citadin à nos experts et tu sais ce qu’ils m’ont dit?
- Non.
- Tu ferais mieux de déménager ton bureau dans le sous-sol de ta petite maison dans la montagne.
- Je ne comprends pas.
- Selon une première hypothèse, ils croient qu’ils contamineraient tout le réseau de distribution de gaz naturel avec un combustible extrêmement volatile. Les recherches de ce Urbanovich sont justement basées sur des produits de ce type. La substance se propagerait dans toute la tuyauterie en quelques heures et au contact des flammes des brûleurs domestiques ou industriels, elle provoquerait des déflagrations partout où le gaz se disperserait.
- Mais c’est dément!
- Une seconde hypothèse serait qu’ils projettent propager des gaz toxiques en utilisant le même réseau. Au lieu d’exploser ou de brûler, les victimes mourraient empoisonnées.
- Mais pourquoi tuer d’innocentes personnes?
- Tu ne vas pas recommencer! Il nous faut savoir comment ils projettent infiltrer le combustible ou le gaz dans tous les accès en même temps. Nos gens croient que des contenants seront déposés un peu partout dans les vannes, les cheminées et les tuyaux pour ensuite être activés à distance. Je crois que je dois me faire à l’idée d’aller passer quelque temps dans un de tes igloos. Tiens-moi au courant de tout nouveau développement, d’accord?
- Je...évidemment!
- En passant, le proprio de la compagnie de camions ne transportait pas de la drogue. Il traversait des cathodes radioactives des USA vers le Mexique. Ciao!
- C’est ça, ciao!

Billy ne savait pas s’il devait se réjouir de l’arrivée éventuelle de Marty, du fait que son collègue de la CIA avait l’habitude de prendre beaucoup de place partout où il passait. La probabilité qu’il commette un impair qui mettrait la puce à l’oreille de Marie était forte. D’un autre côté, sa présence le déresponsabiliserait probablement et l’Américain prendrait rapidement le contrôle des activités.

Le reste de la journée lui parut une éternité. Ayant décidé de quitter le bureau avant le début de l’heure de pointe, il passa se procurer un nouveau téléphone cellulaire et acheta un énorme bouquet de fleurs à Marie.

Lorsqu’il tourna sur sa rue, il aperçut une camionnette garée juste devant chez lui, en sens opposé. Quand il fut assez près et qu’il actionna le clignotant de sa voiture, la camionnette démarra. Il ne put distinguer le visage des occupants, mais il lut l’inscription «Coop Tel» sur la portière du conducteur. Il redoutait encore qu’Haddad ait mis ses lignes téléphoniques sous écoute. Avant même d’embrasser Marie et de gratter le museau de Mario, il décrocha le téléphone et écouta la tonalité.

– Bonjour, M. Boost, le salua Marie en lui donnant un baiser. C’est une belle surprise

de vous voir si tôt!

Billy lui fit signe de se taire pendant qu'il écoutait attentivement les sons émis par le téléphone. Rien d'anormal. Il raccrocha le combiné et s'excusa auprès d'elle.

- As-tu eu des problèmes particuliers avec la ligne, aujourd'hui? lui demanda-t-il.
- Mais non, pourquoi? As-tu tenté de me rejoindre?
- Oui, c'est ça, répondit-il pour se sortir de l'embarras.
- Ce n'est pas une raison pour m'ignorer!

Sur ces mots, il réalisa qu'il avait oublié les fleurs sur la banquette de sa voiture.

- Au contraire! laissa-t-il entendre en sortant de la maison.

Elle le regarda s'éloigner, perplexe, jusqu'à ce qu'il réapparaisse, la tête cachée derrière sa gerbe de fleurs. Elle les huma une à une avant de les déposer dans un vase sur la table. Il la serra dans ses bras en la soulevant.

– Je crois que l'on devrait s'assurer que ça a fonctionné l'autre soir, à l'hôtel, suggéra-t-il en la soulevant dans ses bras. J'aimerais beaucoup qu'on aille prendre une douche ensemble pour...

- Veux-tu insinuer que je ne suis pas propre?
- Mais non, je...
- As-tu quelque chose à te faire pardonner?
- Pas du tout, je...
- Mais qu'est-ce qui te prend tout à coup?
- Rien, je voulais juste...
- Viens par ici, agent spécial de mon cœur, je vais te montrer comment une fille de la campagne sait s'y prendre avec les durs de durs.

18.

Ayant passé la nuit chez ses parents qui demeuraient en banlieue nord de la ville, Laurent se présenta à la réception de Gaz Citadin à 8h50.

Pendant ce temps, dans son bureau, Billy regardait un peu distraitement son agenda de la journée. Déjeuner avec Anouk Cormier à 12h00 et dîner avec André Haddad à 18h00. Il avait déjà prévenu Marie qu'il rentrerait tard et tout ce qui lui restait, c'était d'espérer que Laurent fasse bonne figure. Il était bien résolu à mettre fin à son association avec la CIA dès aujourd'hui. À bien y réfléchir, même si son poulain n'obtenait pas le poste chez Gaz Citadin, il aurait néanmoins les informations demandées par Haddad, alors... En soirée, il remettrait toute l'affaire entre les mains de Marty et se retirerait ni vu ni connu.

Quant à Anouk...

Alors qu'il passait en revue les exigences requises pour un poste de directeur d'un grand hôtel du centre-ville qu'un de ses clients lui avait transmis, Mélanie frappa à sa porte.

– Excusez-moi M. Boost, Mme Anouk Cormier vous attendra au Café Croisé de la rue St-Laurent à 12h30. Vous feriez mieux de vous y diriger bientôt, car il est 12h10.

– Merci, Mélanie. Elle ne vous a rien dit d'autre?

– Non, monsieur, bon appétit.

– Bon appétit, Mélanie, merci.

Billy arriva au restaurant avec quelques minutes d'avance. Il s'assit à la table réservée par Anouk et réfléchit à la stratégie à adopter avec elle. Les derniers jours avec Marie l'avaient convaincu de la profondeur des sentiments qu'il éprouvait envers elle et il désirait dorénavant concentrer toutes ses énergies à la rendre heureuse. Il s'était même surpris à rêver d'elle toute ronde et magnifiquement épanouie.

Deux mains froides sur son cou et un léger baiser sur la joue le saisirent soudain. Anouk, debout derrière lui, lui fit un large sourire. Il se leva promptement, l'aida à retirer son manteau et le posa sur un des crochets fixés au mur, près de la table.

– Comment vas-tu, Billy? Tu semblais perdu dans tes pensées.

– Bonjour, Anouk. Je vais très bien, merci, et toi?

– Très bien, très bien.

Il remarqua qu'Anouk n'avait que son sac à main. Pas de mallette, aucune enveloppe... rien qui pouvait contenir les informations qu'il attendait si ardemment. Bien qu'il sente monter en lui une plus grande nervosité, en glissant la chaise derrière elle, il jeta tout de même un regard furtif sur le bas de son dos et la courbe parfaite de ses hanches.

Lorsqu'il reprit sa place, il se sentit quelque peu embarrassé par le regard pénétrant d'Anouk. Elle était différente. Pour la première fois, il remarqua qu'elle s'était maquillée. La fine ligne sous ses yeux, l'ombre à paupières discrète mais efficace ainsi qu'un rouge à lèvres très doux la rendaient encore plus désirable. Avant d'être complètement envoûté, il débuta maladroitement la conversation en demandant:

– Tu viens souvent ici?

– Non, c’est la première fois. Et vous, restez-vous chez vos parents? enchaîna-t-elle, croyant que Billy la draguait maladroitement.

– Tu es ravissante, Anouk. Comment s’est déroulée ton entrevue avec M. Kratz?

– Laurent est un candidat intéressant, laissa-t-elle tomber d’un air indifférent.

Cette réponse glaça le sang de Billy. Son expérience lui avait appris que ses clients savaient tout de suite s’ils étaient satisfaits ou non d’un candidat. À cet effet, la première rencontre était déterminante. Tout le reste ne servait qu’à valider la première évaluation. Il fit donc de son mieux pour cacher son inquiétude.

– As-tu l’intention de lui faire franchir une deuxième étape?

– Peut-être, répliqua Anouk qui percevait fort bien l’angoisse dans la voix du chasseur de têtes.

– Utilises-tu des tests psychométriques pour compléter tes entrevues?

– Parfois.

Décontenancé, Billy était incapable de saisir le petit jeu auquel Anouk avait l’intention de se livrer avec lui. Il n’avait qu’une obsession: obtenir les informations qui le libéreraient de Haddad. Selon lui, il ne devait pas brusquer son interlocutrice et trouver un moyen, n’importe lequel, pour qu’elle lui livre la marchandise.

– C’est dommage, dit-il, car si tu avais eu l’intention de le revoir, nous aurions eu d’autres occasions...

– Ne te fatigue pas tant, Billy. Ton candidat a fait tout un effet à mon directeur des opérations. Je comprends maintenant ton insistance et ton taux aussi bas. Tu savais à quel point nous serions emballés par les compétences et la personnalité de Laurent.

Billy n’en crut pas ses oreilles. Sentant une pression inouïe quitter ses épaules, il leva le bras et commanda deux verres de vin.

– Tu sais, Billy, poursuivit Anouk, j’avais imaginé tout un scénario pour étirer le plaisir avec toi, mais j’en suis incapable. Jusqu’à maintenant, j’ai toujours laissé aux hommes la tâche de me séduire. Mais avec toi, c’est totalement différent. Je perds tous mes moyens.

Le serveur s’approcha et ils choisirent tous les deux une des innombrables salades, spécialités de la maison. Billy devait aborder le délicat sujet des informations relatives au réseau de distribution de Gaz Citadin. Comment allait-il justifier cette demande qui à ce moment, était incongrue? Probablement qu’Anouk ne les avait tout simplement pas apportées parce qu’elle n’en voyait plus l’utilité? Laurent convenait très bien pour le poste et les étapes à venir ne représenteraient que des formalités. Alors à quoi serviraient des données qu’il n’aurait qu’à chercher lui-même une fois qu’il serait à l’intérieur de la compagnie si ses responsabilités le justifiaient?

Billy devait solutionner cette impasse s’il voulait se défaire de Haddad. Mais comment allait-il aborder la question sans éveiller la curiosité de sa cliente?

– C’est délicieux, laissa-t-il entendre en levant les yeux vers Anouk qui le dévisageait. As-tu bien reçu tous les documents que je t’ai fait parvenir?

– Il a travaillé très fort pour se préparer à l’entrevue. Toutes ces expériences et le lien avec les compétences recherchées... c’était impressionnant. Pré pares-tu toujours tes can-

didats de la sorte?

– Non, c’était une exception. Vous a-t-il expliqué que sa conjointe est enceinte et qu’ils désirent se rapprocher de leurs familles?

– Il en a vaguement parlé. Sa grossesse est difficile, si j’ai bien compris.

– C’est juste. C’est pour cette raison que je tenais à les aider dans la mesure du possible. Et c’est aussi pour cette raison qu’il désirait obtenir le plus d’informations possible... il voulait s’assurer d’être prêt pour l’entrevue.

– Au fait, Billy... j’ai des papiers à te remettre.

Sur ces paroles, Anouk déposa son sac à main sur la table et en ouvrit la fermeture éclair. Billy avait de la difficulté à imaginer que la taille de la feuille puisse dépasser celle d’un bloc-notes. Quelle fut sa surprise quand après quelques secondes de minutieux travail, elle sortit finalement une enveloppe pliée en deux, les coins passablement amochés. Elle la déplia sur la table et y appliqua une pression de la main pour la défroisser.

– Bien que ce n’est pas utile pour le moment, dit-elle, j’ai quand même demandé qu’on te sorte les informations que tu désirais obtenir sur notre réseau de distribution. Je ne sais pas si ça servira, car Laurent travaillera sur la composition des gaz et très peu sur le réseau.

Dans un mouvement qui la surprit, Billy saisit l’enveloppe. Mais pour ne pas éveiller de soupçons de sa part, il la mit dans la poche intérieure de sa veste sans l’ouvrir. Ne pouvant contenir sa joie, il prit ensuite la main d’Anouk en la remerciant chaleureusement. Celle-ci posa sur lui un regard intrigué, sans trop savoir comment interpréter ce geste. Elle joint alors ses deux mains à la sienne et s’approcha de lui en s’avançant au-dessus de la table. Le regardant tendrement, elle souleva sa main avant de l’effleurer du revers de ses lèvres. Après qu’il eut le réflexe de retirer rapidement sa main, elle lui lança:

– Tu as eu ce que tu voulais, à ce que je vois. Tu vas maintenant me laisser partir comme n’importe quelle cliente?

– Pourquoi dis-tu ça?

– Billy, reprit-elle d’un ton maintenant détaché, je sais que je ne représente qu’une relation d’affaires, pour toi. Je me suis fait prendre à ton jeu et... je dois dire que tu es vraiment fort.

– Où vas-tu chercher?

– Tu te sers de moi depuis le début. Qu’est-ce qui se passe avec Gaz Citadin?

– Mais rien du tout! Tu sais très bien ce que je veux.

– Tu me prends vraiment pour une conne! Tu me méprises tellement que tu n’es même pas intéressé à me baiser.

– Tu es une fille brillante et incroyablement belle... mais il y a Marie. Marie que j’aime et qui est peut-être enceinte à l’heure qu’il est. Je dois t’avouer que je t’ai effectivement utilisée. Je ne suis pas insensible à tes avances et je sais que je te plais. Mais à ton contact, j’ai réalisé à quel point Marie est importante pour moi. En fait, tu m’as permis de faire le point sur ma relation avec elle et pour rien au monde je ne voudrais lui faire du mal... même si faire l’amour avec toi représenterait certainement un des plus beaux moments de ma vie.

Anouk le regardait avec un mélange de tendresse et d’incompréhension. Ses études en psychologie avaient peut-être été une erreur de parcours avant celles en administration,

mais elles la servaient à certains égards. Le comportement et les paroles de Billy ne concordaient pas. Elle avait rapidement remarqué son désarroi lorsqu'elle avait paru indifférente à son candidat. Sa réaction s'était avérée démesurée.

De plus, ces questions très précises sur le réseau de distribution de la compagnie lui paraissaient totalement incompréhensibles. Jamais ne lui avait-on demandé de telles informations. Lorsqu'elle perçut sa grande joie au moment où elle lui remit l'enveloppe, sa curiosité fit place à un certain étonnement. Pourquoi l'avait-il acceptée, au juste? À quoi donc lui serviraient ces documents?

Maintenant détaché de la situation, Billy avait ce qu'il voulait et espérait seulement que le serveur apporte l'addition. Se découvrant un nouvel intérêt dans cette relation, Anouk demanda:

– Dis donc, bel Apollon... qu'est-ce que tu comptes faire avec l'enveloppe que je t'ai remise?

– L'enveloppe... je la mettrai dans le dossier de Laurent, répondit Billy en cherchant le serveur du regard.

– Tu auras toute une surprise.

– Bof! Ça ne m'intéresse pas du tout.

– À moins qu'il ne s'agisse d'une déclaration d'amour! dit Anouk en reprenant ses petits yeux enjôleurs.

– Une décl...t'es sérieuse? s'exclama Billy qui faillit renverser le verre d'eau devant lui.

Il regarda Anouk avec un air ahuri et ajouta nerveusement:

– Tu rigoles?

Puis il plongea maladroitement la main dans sa poche et sortit l'enveloppe. Il saisit fermement un couteau et la décacheta d'un jet pendant qu'Anouk l'observait avec attention. Elle venait de confirmer son intuition: le contenu de l'enveloppe revêtait pour lui une importance capitale.

– Ah! fit-il réconforté à la vue de plans et de listes d'adresses. Tu m'as bien eu.

Et reprenant son aplomb:

– S'il avait vraiment s'agit d'une déclaration d'amour, peut-être aurions-nous prolongé ce lunch, mais...

Le serveur s'approcha au même moment et déposa l'addition sur la table.

– Sauvé par la cloche! rigola Anouk en se levant de son siège.

– Ce fut un excellent repas! rétorqua Billy qui n'avait d'autre idée en tête que de retourner à son bureau.

Il décrocha le manteau d'Anouk, l'ouvrit et l'aida à l'enfiler, non sans être indifférent aux effluves subtils du parfum de cette dernière.

– Hum! Tu sens vraiment bon, ne put-il s'empêcher de lui glisser.

– Tu diras ça à ta blonde, ce soir, répondit-elle plutôt froidement.

– Il y a quelques minutes, tu me parlais d'amour et maintenant, tu m'en veux! Vous êtes

bien toutes pareils...

À la sortie du restaurant, Billy se pencha vers elle pour lui faire la bise sur les joues, mais plutôt que de le laisser faire, elle se contenta de lui serrer la main et de lui sourire.

De retour chez Gaz Citadin, la directrice des ressources humaines ouvrit un dossier qui se trouvait sur sa table de travail. Elle en sortit un curriculum vitae, s'assit à son bureau et décrocha son téléphone.

- Bonjour, M. Laurent Kratz, s'il vous plaît.
- Moi-même.
- Bonjour, Laurent, Anouk Cormier de Gaz Citadin.
- Oh! Bonjour, Mme Cormier, comment allez-vous?
- Très bien merci, Laurent. Ce midi, j'ai remis à M. Boost les informations que vous aviez demandées sur notre réseau de distribution. Il devrait vous les transmettre sous peu.
- Votre réseau de distribution? répliqua Laurent d'une voix étonnée.
- Mais oui, répondit Anouk. Les vannes, les puits, les raccordements et les...
- Mais je n'ai jamais demandé cela!
- Oh! Je m'excuse, reprit Anouk qui n'attendait que cette réponse. J'ai probablement mélangé des dossiers. Je vous rappelle bientôt pour la prochaine étape. Au revoir.
- La prochaine étape! répéta Laurent avec enthousiasme. Oh! Merci et bonne journée.

Anouk raccrocha l'appareil et se mit à réfléchir.

19.

De retour au bureau, Billy ouvrit l'enveloppe et en sortit les cinq pages pliées en quatre. La première représentait un plan détaillé de tout le réseau de distribution de Gaz Citadin sur l'île de Montréal. Les traits et les noms de rues y étaient minuscules, mais bien lisibles.

Sur la seconde page, on retrouvait une première colonne dans laquelle apparaissaient des adresses et une deuxième contenant des numéros de raccords obturateurs. Sur la troisième page, il put lire en en-tête «Vannes +15 cm». Sur une autre feuille, deux tableaux indiquaient l'emplacement des vannes souterraines et des cheminées de ventilation et lorsqu'il retourna la page pour découvrir le cinquième et dernier document, il écarquilla les yeux tout en laissant échapper un soupir. Un gros plan du visage d'Anouk lui donnant un baiser les yeux fermés prenait toute la place. Il la regarda tendrement quelques instants, puis rangea la photo dans l'un de ses tiroirs.

Ceci fait, il voulut demander à Mélanie de réserver une chambre d'hôtel pour un client qui arriverait tard en soirée, mais se ravisa, histoire de ne pas ébruiter l'arrivée de Marty. Il se chargea donc lui-même de faire la réservation. Moins de personnes seraient au courant de l'opération à venir, mieux ce serait.

Il sentait monter l'adrénaline en lui. Se remémorant ses missions précédentes, il était forcé de constater que ces sensations lui plaisaient énormément.

En fin de journée, il décida d'utiliser sa voiture même si le restaurant Chez Anabella n'était qu'à quelques minutes de marche de son bureau. De cette façon, si la rencontre s'éternisait, il pourrait sauter dans son automobile et se diriger directement chez lui. Il n'était que 17h45 lorsque déjà attablé, il regardait la porte d'entrée chaque minute dans l'espoir d'y apercevoir Haddad.

Devant lui, sur la table, la grande enveloppe brune dans laquelle il avait inséré les quatre documents représentant, en quelque sorte, la clé de sa libération. Il avait pris soin d'en photocopier les informations et de remiser le tout en lieu sûr.

À 18h00 précises, André Haddad franchit la porte. L'homme se dirigea directement vers la table de Billy pendant que ce dernier se leva pour lui serrer cordialement la main.

– Mon ami! s'exclama le Libanais.

– Bonjour, M. Haddad.

– Je vous offre un verre? C'est un grand jour!

Pendant qu'Haddad expliquait dans les moindres détails le nouveau contrat liant son entreprise de vêtements de cuir à une chaîne de grands magasins, Billy se commanda un verre de vin rouge. L'entrepreneur n'en finissait plus d'élaborer sur les finesses dont il avait dû faire preuve pour obtenir l'exclusivité à titre de fournisseur, non sans laisser échapper quelques confidences sur les profits à venir.

Le serveur s'approcha de leur table, ce qui irrita l'orateur en verve. Billy en profita pour suggérer le ris de veau, ce qu'Haddad déclina, préférant une salade verte. Billy l'imita.

– Alors, mon cher Billy, dit Haddad sur un tout autre ton, il semble que vous soyez un collaborateur très fiable.

– À tout le moins chanceux. Mon candidat s’est avéré à la hauteur et mes contacts ont gentiment répondu à mes attentes.

– Pourrais-je jeter un coup d’œil sur le contenu de cette enveloppe?

En prononçant ces paroles, Haddad étira le bras droit et attrapa le coin de l’enveloppe du bout des doigts. Mais Billy, qui avait les deux coudes appuyés dessus depuis l’arrivée de son compagnon, ne bougea pas, ce qui fit qu’Haddad fut incapable de se l’approprier. Celui-ci s’adossa alors à sa chaise et regarda son vis-à-vis droit dans les yeux en caressant sa barbichette.

– Que se passe-t-il, jeune homme?

– Que comptez-vous faire avec ces renseignements? demanda Billy en se donnant un air presque menaçant.

Haddad s’avança, regarda autour de lui, puis s’appuya sur la table avant de dire:

– Vous n’en avez pas la moindre idée, cher partenaire?

Le ton et les yeux du terroriste avaient radicalement changé, de sorte que Billy se sentit soudainement menacé. Comme si Haddad se doutait de quelque chose.

Se disant qu’il était grand temps de mettre fin à toute cette histoire, Billy tendit l’enveloppe à son acolyte tout en soutenant son regard.

– Oui, j’ai ma petite idée là-dessus, répondit-il en jouant le jeu.

André Haddad sortit les quatre pages et les examina une à une. Il les réinséra dans l’enveloppe puis leva les yeux à nouveau en direction de Billy.

– Joli travail, mon ami. Maintenant nous sommes prêts à passer à la seconde étape.

– La seconde étape? Quelle seconde étape? demanda Billy dont le ton trahissait l’inquiétude.

– Croyiez-vous que c’était suffisant pour mener à bien notre entreprise? Vous manquez vraiment d’expérience, mon cher Billy! Vous rencontrerez à nouveau le Dr Urbanovich qui a besoin de nouvelles informations sur les activités de Gaz Citadin.

Billy était sidéré. Dans son esprit, il était clair que la CIA possédait désormais assez de détails pour mettre Haddad et son groupe hors d’état de nuire.

– Je crois que j’en ai assez fait, maintenant, répliqua-t-il. J’ai mis ma réputation en jeu et c’est suffisant. Trouvez-vous un autre partenaire.

Sur ces paroles, il se leva, agrippa son manteau au passage et déposa de l’argent sur le comptoir à l’entrée du restaurant. Demeurant froid, Haddad le suivit du regard jusqu’à la sortie. Il fixa le mur bleu devant lui quelques secondes puis s’empara de son téléphone cellulaire.

– Il a refusé. Je crains qu’il faille le convaincre autrement.

– Compris, monsieur.

À bord de sa voiture, alors qu'il se dirigeait nerveusement vers la Rive-Sud, Billy composa le numéro de Marty.

– Hé! mon Canadien adoré.

– Marty, ce n'est pas le moment.

– Que se passe-t-il?

– Haddad veut que je rencontre à nouveau Urbanovich.

– Il a encore besoin d'information, c'est ça?

– Exact.

– Que feras-tu?

– J'ai catégoriquement refusé, répondit fièrement Billy.

– Tu as quoi? cria Marty visiblement décontenancé.

– Bien... j'ai refusé, étant donné que tu as maintenant suffisamment d'information pour venir le coffrer.

– Ce que tu peux être con, Billy! Tu crois vraiment qu'il te laissera t'en tirer ainsi? Ce n'est pas une troupe de boy-scouts bon Dieu!

– Alors je fais quoi?

– Commence par me faire parvenir des copies des documents que tu as reçus de la fille de Gaz Citadin et attends. Tu auras certainement de ses nouvelles bientôt.

– Merci, Marty.

– Espèce de ...

– Ça va, ça va!

Arrivé à la maison, Billy, qui avait réussi à se calmer un peu, stationna sa voiture à côté de celle de Marie. Jusque-là, il avait réussi à la tenir à l'écart de sa double vie et il espérait qu'il en demeure ainsi. Il ouvrit donc la porte avant et prit une bonne inspiration.

– Bonsoir. Marie! Ça sent bon ici. J'ai encore raté un de tes succulents petits plats.

Il retira son paletot et ses bottes. Curieusement, Mario ne se rua pas sur lui en se dandinant comme à son habitude.

– Marie? cria-t-il alors qu'il était encore dans le portique.

Aucune réponse. «Elle est sortie prendre une marche avec le chien» pensa-t-il en traversant le salon. Il s'arrêta devant le feu bien nourri dans l'âtre du foyer et remarqua que les portes-pare-étincelles n'étaient pas refermées. Elle ne devait certainement pas être loin. Quand il arriva dans la cuisinette, il vit Mario dehors, couché sur le balcon. Il ouvrit la porte patio et l'appela, mais le chien ne réagit pas. Ce n'était pas normal. Il sortit sans chaussures et s'approcha rapidement de l'animal. Lorsqu'il le retourna, sa main devint aussitôt tiède et humide, ce qui provoqua chez lui un réflexe de dégoût. Puis il réalisa que Mario était gravement blessé. Tout de suite, il entra en courant dans la maison pour y chercher une serviette. Quand il revint, il constata l'inutilité de son geste. Mario avait le ventre ouvert sur toute la longueur. Il l'enroula tout de même et le déposa dans le garage. Il en était à se demander quel monstre avait bien pu s'attaquer de la sorte à une bête sans défense lorsque son portable sonna.

- M. Boost.
- Oui, répondit Billy toujours sous le choc.
- Il y a quelqu'un qui voudrait vous parler.

Billy tenait l'appareil d'une main en caressant machinalement Mario de l'autre.

- Billy! Qu'est-ce qui se passe? J'ai peur...

Tout son corps se mit à trembler quand il reconnut la voix étouffée de Marie.

- Mais où es-tu? Qu'est-il arrivé à Ma...

- Ne cherchez pas trop loin, M. Boost, répondit une voix dont l'accent lui était familier.

Demain nous vous contacterons et vous n'aurez qu'à suivre nos instructions. Entre-temps, si vous tentez quoi que ce soit pour nous retracer, nous ferons subir le même sort que votre chien à votre magnifique épouse.

- Que voulez-vous?

Un petit clic et la tonalité du téléphone lui indiquèrent que la communication avait été coupée. Il tenta de retracer l'appel, mais en vain. Son premier réflexe fut de courir dans tous les sens de la maison, parcourant chaque appartement à la recherche de n'importe quoi qui aurait pu l'apaiser. À bout de souffle, il s'appuya sur la table de la salle à manger et se prit la tête à deux mains.

– Mais qu'est-ce que j'ai fait? Mais qu'est-ce que j'ai fait? hurla-t-il en reconnaissant soudainement la voix au téléphone.

20.

Après s'être ressaisi quelque peu, Billy fit de son mieux pour tenter d'évaluer la situation. Marie venait d'être kidnappée par Haddad. Après un nouveau vertige, ses jambes se dérochèrent sous lui et il tomba à genoux sur la céramique de la cuisine. En sanglots, il s'assit sur les talons.

Que devait-il faire? Appeler Marty à la rescousse et risquer la vie de Marie ou se plier aux exigences du Libanais? Qu'arriverait-il après? Combien de temps ce chantage durerait-il? Allait-il la tuer, peu importe l'issue de l'histoire? Et lui, allait-il subir le même sort qu'elle? Il se leva et composa le numéro de Marty.

– Marty, je...je...

Il fut incapable de poursuivre sa phrase. Soudain, il eut une vision effroyable et se dit qu'il ne pouvait prendre la chance de mettre la vie de Marie en danger.

– Billy, ça va?

– Euh...oui... ça va, chuchota Billy.

– Où es-tu? demanda Marty inquiet.

– À la maison.

– Marie est là? Peux-tu parler plus fort?

– Non, pas vraiment.

– Écoute, agent Boost, nos conseillers juridiques estiment que les informations qu'Haddad t'a demandées ne sont pas suffisantes pour l'arrêter, encore moins pour l'accuser d'acte terroriste. Toutefois, nos experts du labo sont très inquiets et craignent différents scénarios. Billy, tu es toujours là?

– Oui... je suis là.

– Bon Dieu, est-ce que tu viens de te réveiller?

– Non, non...

– Ah je vois! La belle Marie t'a soutiré toute ton énergie. Sacré veinard! Cette fois-ci, tu dois absolument chercher à savoir quelles informations ils désirent. Rappelle-le et joue leur jeu. Dis-lui que tu regrettes l'attitude que tu as eue au restaurant, que tu es un peu rétif mais que tu crois en leur cause. Trouve quelque chose d'intelligent à dire, d'accord?

– Oui, oui...

– J'y pense, Billy... c'est toi qui as téléphoné.

– Je voulais avoir des nouvelles, c'est tout.

– Tu es certain que ça va?

– Ça va. Je te rappellerai quand j'aurai du nouveau.

Billy avait suivi son intuition. Il valait mieux ne pas alerter Marty. Du moins, pas tout de suite. De toute façon, ce qu'il lui demandait correspondait exactement aux instructions d'Haddad. Il ne pouvait plus rien faire, sauf, peut-être, attendre et prier pour Marie.

Il ne ferma guère l'œil de la nuit. À la première lueur du soleil, il sauta dans sa voiture et prit la route du bureau. Au milieu de l'hiver, à l'heure avancée, il ne faisait jour qu'après

7h00. Quand il arriva à Montréal, la circulation devint de plus en plus dense, alors qu'une voiture de police et une ambulance tentaient de se frayer un chemin parmi la congestion. Même les conducteurs les mieux intentionnés n'arrivaient pas à se déplacer, leurs automobiles étant coincées pare-chocs contre pare-chocs. Lorsque l'ambulance s'immobilisa à sa hauteur, Billy eut une autre pensée terrifiante. Il imagina Marie que l'on transportait en urgence pendant qu'elle agonisait à l'arrière de la camionnette. Les yeux rougis et humectés, il ouvrit sa fenêtre et monta le son de la radio. Du même coup, il se remémora qu'il devait appeler à l'école pour signifier l'absence de Marie, et ce, pour une période indéterminée. À cette pensée, sa gorge se serra et il éclata en sanglots.

À son bureau, il avait déposé son portable juste à côté de son téléphone et les yeux rivés sur ceux-ci, il attendait sans bouger depuis déjà de longues minutes. Au premier son de la sonnerie, il agrippa le combiné avec tant d'énergie qu'il fit tomber l'appareil de l'autre côté de son bureau. Tenant le combiné d'une main et hissant l'autre partie du téléphone sur le bureau, il finit par répondre.

- Boost Consultation.
- Billy, mon cher ami! Je vois que nous nous entendons mieux, maintenant.
- Je veux parler à Marie.
- Chaque chose en son temps, jeune homme.
- D'abord, je vous faciliterai le travail. Vous n'aurez pas à rencontrer le Dr Urbanovich, puisqu'il m'a transmis ses questions. Vous avez un crayon et du papier?
- Oui, répondit nerveusement Billy.
- Alors voilà! Première question: quelle est l'heure de la plus forte demande? J'imagine que ça doit se situer au moment du repas du soir, mais peut-être que je me trompe. Vous avez noté?
- Oui, oui! répliqua effrontément Billy.
- Du calme, du calme mon ami!
- Je ne suis pas votre ami.
- Mais si, mais si! Deuxième question: quelle est la température ambiante des différents conduits et tuyaux par lesquels voyage le gaz? Ça va?
- Oui.
- Maintenant, est-ce que cette température varie selon la période de l'année? Si oui, quelles sont les variations et les dates? Vous me suivez?
- Très bien.
- Enfin, dernières questions: quel est le niveau de la pression maintenu dans les conduits et les différents tuyaux? Est-ce que ce niveau varie selon la période de l'année et si oui, quelles en sont les variations et les dates? Vous avez tout noté?
- Oui.
- Maintenant, je vous passe Marie.
- Billy, pourquoi ne m'as-tu rien dit? hurla Marie en colère.
- Tu vas bien?
- Est-ce que c'est ce que je crois? demanda-t-elle en faisant allusion à la CIA.
- Oui, je peux tout t'expli...
- Bon, ça suffit les amoureux! les coupa Haddad. Billy, nous sommes aujourd'hui mercredi. Je veux avoir les réponses à mes questions à 17h00 vendredi. Compris?

– Ça me laisse peu de temps! Et qu'est-ce qui me prouve que vous nous laisserez tranquilles, après?

– Rien du tout. Mais voulez-vous prendre le risque?

Par-dessus les cris étouffés de Marie, Haddad enchaîna en disant:

– Je ne sais pas si je pourrai contenir mes collaborateurs encore longtemps. Marie est une très belle femme...

– Et si j'obtiens les informations avant vendredi, comment pourrais-je vous contacter?

– Vous voulez rire! ricana Haddad. Vendredi 17h00, ajouta-t-il d'un ton ferme.

Et la communication fut coupée. Billy composa le numéro de Marty sur son portable.

– Votre équipe de hockey s'est fait planter par les Russes! lança ce dernier. Cette histoire de pari sportif est peut-être plus répandue et pas mal plus préoccupante qu'on ne le laisse paraître. Les joueurs n'avaient tout simplement pas l'air d'avoir la tête à la compétition. As-tu remarqué leurs...

– Marty, j'ai la deuxième série de questions, l'interrompit nerveusement Billy.

– Je t'écoute.

Puis Billy répéta mot pour mot les questions d'Haddad. Ce faisant, sa voix tremblait de plus en plus. La gorge nouée, il éprouva beaucoup de peine à ne pas supplier Marty de venir à sa rescousse.

– Ça va, mon frère? l'interrogea celui-ci.

– Euh...oui, ça va. La ligne est mauvaise.

– Température... pression... variation... c'est bon! Je refile ça au labo et je t'en donne des nouvelles.

– À plus tard.

– Bonjour, Madame Long, c'est Marty. Est-ce que je pourrais passer voir le patron quelques minutes? C'est assez urgent.

– Bonjour, Marty. Faites ça vite, il quitte dans un instant.

Marty décida de foncer vers les escaliers plutôt que d'attendre l'ascenseur qui ne bougeait pas. Lorsqu'il se présenta devant Mme Long, sa respiration était haletante.

– Entrez, il vous attend.

– Merci.

Déjà au téléphone, le directeur de la CIA fit signe à son visiteur de s'asseoir. Son oreille était collée sur le combiné et ses yeux rivés sur Marty. Après deux ou trois minutes de silence, il laissa tomber un «NON» catégorique et raccrocha aussitôt.

– Oui, fit-il manifestement dérangé

– Je m'excuse, monsieur, commença Marty, c'est à propos de la filière 19, celle de Montréal... vous vous rappelez?

– Certainement que je me souviens! Comment va notre petit couple de Canadiens?

- Eh bien voilà... je crois que Billy a perdu le contrôle.
- Qu'est-ce qui vous fait dire ça?
- Sa voix, son manque d'assurance, ses mauvaises décisions, enfin... une foule de petits signes qui ne trompent pas.
- Avons-nous suffisamment de preuves pour intervenir?
- Peut-être... je m'en vais au labo avec de nouvelles informations.
- Alors vous savez ce que vous avez à faire, mon garçon.

Sur ces mots, le directeur se leva et par un geste du revers de la main, invita Marty à quitter son bureau.

- Merci, Mme Long, dit ce dernier avant de partir, je vous en dois une.

La secrétaire lui souffla un baiser puis s'apprêtait à se remettre au travail quand M. Power apparut sans avertissement devant sa porte.

- Suzy, lui adressa-t-il d'un ton ferme, je veux que Marty vous fasse rapport tous les jours.

- À moi personnellement? s'étonna l'employée.
- Y a-t-il une autre Suzy dans la pièce? lui lança M. Power en tournant les talons.

Cette procédure inhabituelle démontrait l'importance que le directeur accordait à ce dossier. Suzy Long savait que le jeune couple occupait une place de choix dans le cœur de son patron. De son côté, en tant que célibataire endurcie dans la jeune cinquantaine, elle accordait beaucoup de temps à son travail. C'est pourquoi elle était enchantée d'être mêlée de près à une mission qui apparemment, devenait délicate.

21.

La porte de son bureau fermée, Billy tournait en rond avec en main, la feuille contenant les questions d'Haddad. Il lui fallait rappeler Anouk Cormier.

- Gaz Citadin bonjour, puis-je vous aider?
- Madame Anouk Cormier, s'il vous plaît.
- Qui puis-je annoncer?
- Billy Boost de Boost Consultation.
- Un instant, je vous prie.
- Monsieur Boost, laissa entendre Anouk en insistant sur le mot monsieur.
- Bonjour, Anouk, comment vas-tu?
- Très bien, merci. Tu t'inquiètes pour ton paiement? demanda-t-elle mi-figue mi-raisin.
- Mais non, voyons... je fais toujours un suivi sur mes candidats.
- Nous étions ensemble, hier midi, Billy. Donne-moi au moins quelques jours pour reparler avec mon directeur des opérations! Je t'ai confirmé que Laurent avait fait une très bonne impression, alors... que veux-tu de plus?
- Quelle sera la prochaine étape, ma belle Anouk?
- Tiens... je suis redevenue ta belle Anouk! Est-ce que j'aurais un autre poste à combler dont je ne serais pas encore au courant?
- Je l'espère bien, rétorqua Billy qui avait bien conscience du borbier dans lequel il s'enfonçait peu à peu.

Anouk était très intriguée par l'approche de son interlocuteur. Elle aurait pu s'amuser à ses dépens plus longtemps, mais son franc parlé et son tempérament bouillant la poussèrent plutôt à l'attaquer ouvertement. Lui qui l'avait blessée la veille ne s'en tirerait pas à l'aide de simples compliments.

– Qu'est-ce que tu veux, au juste? chercha-t-elle à savoir. Au début, j'ai cru que tu voulais te rapprocher de moi et ensuite, je me suis dit que tu étais en quête d'une simple aventure parce que ta relation avec Marie battait de l'aile. J'en suis même venue à croire que ta maladie t'avait transformé. Puis, après notre rencontre d'hier, j'ai pensé que tu voulais me voler mon emploi. C'est trop compliqué pour moi, tout ça...

– Anouk, dit calmement Billy en abaissant sa garde, je voudrais bien pouvoir tout t'expliquer, mais c'est impossible.

– Impossible? Tu ne veux pas ou tu ne peux pas?

– Ce serait trop dangereux.

– Trop dangereux? répéta Anouk. Est-ce que tu prends de la drogue, Billy? Nous avons un excellent programme d'aide aux employés, ici, et je pourrais t'organiser une visite, si tu veux.

Retrouvant un peu d'aplomb, Billy réalisa qu'il ne pourrait vraisemblablement pas compter sur la directrice des ressources humaines pour lui livrer la marchandise qu'il devait obtenir dans les quarante-huit prochaines heures. En fin de compte, la température des tuyaux, la pression et les statistiques sur la demande de gaz ne constituaient pas des secrets d'État!

- Excuse-moi, Anouk, j’ai beaucoup de travail ces temps-ci et je suis un peu fatigué.
- Je comprends ça, Billy. Écoute, j’expédierai des tests par courriel à Laurent avant la fin de la semaine. Assure-toi qu’il les complète durant le week-end et qu’il me les retourne lundi prochain.
- J’y verrai.
- Ménage-toi un peu, beau gosse, et change-toi les idées.
- Merci Anouk.

Billy consacra tout l’après-midi à faire des recherches sur Internet et à lire tout ce qu’il trouvait sur Gaz Citadin. De l’histoire de la compagnie jusqu’au moindre article de journal à son sujet. Ce faisant, il découvrit quelques informations pertinentes dans la fiche signalétique du gaz naturel. Le gaz naturel est un gaz comprimé inflammable principalement composé de méthane (à 95%). Le méthane est un gaz inerte considéré comme un asphyxiant simple. Bien que cela ne le rassurait guère, ce n’était pas une surprise en soi.

Puis, quelques données sur la densité du gaz attirèrent son attention. Que voulait dire «Densité de vapeur à 15°C» ou encore «Densité relative à 162°»? D’autres chiffres sur le «point d’éclair», «la masse moléculaire» et «la limite d’explosivité» apparaissaient sur son écran.

Il porta son attention sur un encadré décrivant son incompatibilité avec d’autres matières tels le peroxyde, le chlore, le dioxyde de chlore et l’oxygène liquide. Tous ces oxydants peuvent brûler ou exploser lorsqu’ils sont mélangés au gaz naturel. Était-ce l’un des produits qu’Haddad entendait utiliser?

Il releva les yeux de son ordinateur pour constater que le soleil était couché depuis longtemps. Toutes ses recherches s’avérant vaines, il n’avait aucun autre choix que de quérir l’information en contactant directement Gaz Citadin. Il était presque 19h00.

Pour ce faire, il composa simplement le numéro vingt-quatre heures du service à la clientèle. Après avoir suivi les directives indiquées par la voix préenregistrée, il dut patienter une vingtaine de minutes avant de parler à une préposée.

- Gaz Citadin, Jannick à l’appareil, puis-je vous aider?
- Certainement, j’aimerais connaître la température maintenue dans les tuyaux de votre réseau de distribution.
- Pardon, monsieur? Je ne suis pas certaine d’avoir bien compris.
- Je fais une petite recherche pour un travail d’université et je dois connaître la température à l’intérieur des tuyaux qui contiennent le gaz.
- Un instant, s’il vous plaît.

La préposée mit la ligne en attente et fit signe à sa superviseure.

- Oui, Jannick, comment puis-je t’aider?
- Excuse-moi, Colette, mais il y a un type qui veut savoir quelle est la température maintenue dans nos tuyaux. J’ai pensé qu’avec les nouvelles procédures de sécurité que tu nous as remises récemment, c’était mieux que je te prévienne.
- Très bien. Tu peux transférer l’appel dans mon bureau, s’il te plaît?
- Certainement. Monsieur? Je vous transfère à ma superviseure qui se fera un plaisir

de vous aider.

– Merci.

Pouvant lire le nom de Boost Consultation sur son afficheur, la superviseure prit l'appel.

– Bonjour, je suis Colette Côté, puis-je vous aider?

– Certainement, répliqua Billy. J'aimerais connaître la température qu'il fait dans les tuyaux qui conduisent le gaz à ma maison, s'il vous plaît.

– Malheureusement, monsieur, nous ne détenons pas cette information dans nos bureaux du service à la clientèle. Il est présentement 19h30 et la majorité de nos bureaux sont présentement fermés. Si vous voulez me laisser votre nom et votre numéro de téléphone, je me ferai un plaisir de vous rappeler demain matin.

– Ah mais c'est très bien. Mon nom est Claude... Ouellet et mon numéro est le 991-2227.

– Je vous remercie, monsieur Ouellet, et je vous souhaite une bonne soirée.

– C'est moi qui vous remercie, madame Côté. Bonne soirée.

Fier de son coup, Billy n'avait qu'à retourner à la maison et essayer de se reposer, car le lendemain s'annonçait une journée mouvementée.

Marie sentit une bouffée d'air frais dans son cou au moment où la porte de l'étroite pièce où elle était assise s'ouvrit derrière elle. Ses mains, enchaînées aux pattes avant de la chaise, ne lui procuraient qu'une mince autonomie.

Alors qu'elle revenait tranquillement de l'école mardi en fin de journée, deux hommes prétextant travailler pour la coopérative de téléphone l'attendaient dans leur camionnette, en face de chez elle. Lorsqu'elle ouvrit la portière de son automobile, ils descendirent à leur tour de leur camionnette et se dirigèrent vers elle.

– Bonjour, dit l'un d'entre eux. Êtes-vous madame Marie Desrochers, la conjointe de M. Billy Boost?

– Bonjour, messieurs. Oui, c'est bien moi.

– M. Boost nous a fait part d'une défectuosité sur votre ligne téléphonique. Le moment est-il bien choisi pour faire certaines vérifications?

– Bien sûr! répondit Marie qui leur tourna le dos avant de les inviter à la suivre.

Le premier, élané, cheveux courts foncés et lunettes fumées la suivit pendant que le second retourna à la camionnette. Elle débarra la porte avant et indiqua au technicien, en lui faisant un signe de la main, l'emplacement du branchement téléphonique. Puis elle fit un pas ou deux pour sortir du portique sans se douter un seul instant que l'homme n'avait aucunement l'intention de la suivre à la cuisine. Il sortit un mouchoir blanc de sa poche et s'approcha tout près d'elle. Elle voulut se retourner pour lui signifier de prendre ses distances quand tout à coup, il lui passa un bras autour des épaules en lui immobilisant les deux bras. Il était si près, qu'elle pouvait sentir l'odeur de son haleine de fumeur. Elle tenta de se jeter par terre pour lui échapper, mais son emprise l'en empêcha. Elle remplit ses poumons au maximum de leur capacité pour pousser un cri de détresse, mais au même

moment, son agresseur appliqua le mouchoir sur son nez et sa bouche. Du coup, son cri étouffé n'éveilla guère l'attention du voisinage.

Le faux technicien resserra son emprise pendant que Marie se débattait avec de moins en moins de force. Le chloroforme agissait lentement. Mario, qui tournait autour d'eux depuis leur arrivée, se mit alors à aboyer. Pour le faire taire, l'agresseur lui asséna un violent coup de pied, de sorte que le chien s'éloigna en hurlant de douleur, la queue entre les jambes.

Pendant ce temps, l'autre malfrat recula la camionnette dans l'entrée, juste à côté de l'automobile de Marie. Il descendit, ouvrit la portière de côté puis rejoignit son équipier dans le portique de la maison. À deux, ils soulevèrent leur victime et après avoir bien vérifié l'extérieur, ils franchirent la porte et descendirent les quelques marches du perron. Au pas de course, ils traversèrent l'allée avant et lancèrent presque Marie à l'intérieur de leur véhicule. En refermant la porte, ils s'assurèrent à nouveau que personne ne les avait vus. Le quartier résidentiel à flanc de montagne qu'avaient choisi Marie et Billy était un paradis pour les voleurs et les malfaiteurs. Surtout durant le jour, alors que tous les résidents étaient au travail.

Redémarrant la camionnette, le conducteur attendit avant d'embrayer pour dire à son comparse:

- Le patron nous a bien dit de lui donner une bonne frousse, est-ce que je me trompe?
- Quelque chose du genre.
- Je reviens!

Il rouvrit sa portière, descendit, se dirigea vers l'entrée et pénétra dans la maison. De l'intérieur de la camionnette, on entendit les gémissements d'un animal maltraité. Quand le truand reprit sa place sur le siège du conducteur, il posa sur le volant ses mains tachées de sang encore tout chaud.

- Mais qu'as-tu fait? demanda celui qui était chargé de veiller sur Marie.
- J'ai laissé un petit avertissement. Ces petits bourgeois sont plus attachés à leur cabot qu'à leurs enfants.
- Démarre, on a perdu assez de temps comme ça!

22.

Billy n'avait pratiquement pas fermé l'œil de la nuit. Il s'était acharné sur Internet à surfer d'un site à l'autre dans le but de trouver des réponses plus claires aux questions d'Haddad. Ce faisant, il dut se rendre à l'évidence: Marie était beaucoup plus douée que lui dans ce domaine. Son mince espoir résidait désormais dans la bonne volonté de madame Côté.

Un peu après 6h00, incapable de rester à la maison plus longtemps, il sauta dans sa voiture en direction de son bureau. Les traces encore fraîches de sang sur le balcon arrière, l'odeur du doux parfum de printemps de Marie, ses vêtements et l'illusion de sa présence lorsqu'il changeait de pièce lui étaient devenus insupportables.

Chez Gaz Citadin, Colette Côté, qui remplaçait une collègue sur le quart de jour, assistait à sa rencontre de 'briefing' du matin. Lorsque son tour fut venu de prendre la parole, elle hésita quelque peu, puis décida d'entretenir ses collègues au sujet du mystérieux appel qu'elle avait reçu la veille.

– Je ne sais pas si c'est d'un intérêt pour la direction, mais j'ai reçu une demande particulière, hier soir. Vu les nouvelles consignes de sécurité en vigueur, je voudrais juste vous aviser qu'un homme, M. Claude Ouellet de Boost Consultation, désirait connaître la température à l'intérieur des conduits de gaz. Il a dit qu'il souhaitait obtenir cette information pour un travail universitaire.

– Un travail universitaire? Quel genre de travail? demanda la chef de service.

– Je ne sais pas. Je lui ai dit que je le rappellerais ce matin et il a semblé satisfait.

– Très bien, Colette. J'en parlerai au meeting de direction dans quelques minutes. Bon... eh bien tout le monde au travail. Bonne journée à tous.

Puis la chef de service se dirigea vers la salle de la direction générale où devait avoir lieu la réunion du comité de direction de son service. Chaque jour, on prenait trente minutes pour échanger sur les statistiques de la veille: le nombre d'appels reçus, les interruptions de service, les travaux en cours et toutes les opérations susceptibles d'avoir un impact sur la satisfaction des clients. Lorsque son tour arriva, elle termina son exposé en abordant la question soulevée par monsieur Ouellet.

– Vous avez bien dit Boost Consultation? demanda le directeur des opérations alors présent dans la salle.

– Oui, l'appel provenait de chez Boost Consultation. Peut-être s'agissait-il d'un de leurs employés.

– Je sais qu'Anouk Cormier connaît cette firme de consultants. Nous utilisons justement leurs services en ce moment. Laissez-moi lui en glisser un mot.

– Pas de problème.

L'assemblée terminée, le directeur des opérations se dirigea directement au bureau de la directrice des ressources humaines.

– Dis donc, Anouk... ils sont un peu spéciaux tes amis de Boost Consultation.

– Que veux-tu dire?
– La semaine dernière, ils voulaient connaître la localisation et le diamètre de nos conduits et aujourd’hui, ils veulent savoir quelle est la température intérieure de notre réseau de distribution. Tu ne trouves pas ça un peu étrange, toi?
– Oui, en effet... répondit Anouk d’un air songeur.
– Peux-tu t’en occuper? Au service à la clientèle, ils leur ont dit qu’ils les rappelleraient ce matin. Il s’agit d’un certain Claude Ouellet.

Sur ces paroles, le directeur déposa une page de bloc-notes sur le bureau d’Anouk et la remercia. Celle-ci s’empara aussitôt de la feuille et composa le numéro qu’elle connaissait déjà fort bien.

– Boost Consultation puis-je vous aider?
– Bonjour, j’aimerais parler à M. Claude Ouellet, s’il vous plaît.
– Vous avez bien dit Claude Ouellet?
– C’est ça, répondit Anouk qui savait fort bien que personne de ce nom ne travaillait avec Billy.
– Malheureusement, il n’y a aucun Claude Ouellet qui travaille ici.
– Est-ce que M. Boost serait là, par hasard?
– Certainement, qui dois-je annoncer?
– Anouk Cormier.
– Un instant, Mme Cormier.

Durant les quelques secondes qui suivirent, Anouk réussit à créer différents scénarios pouvant expliquer la situation. Mais jamais elle n’aurait pu imaginer l’histoire que Billy allait lui raconter.

Le dernier coup de téléphone de Billy avait grandement inquiété Marty. À bord d’un hélicoptère des services secrets américains, il se dirigeait vers Montréal. Son intuition lui faisait rarement défaut et il était convaincu que son ami canadien lui cachait des choses. Le croyant en danger, il avait donc décidé de lui faire une petite visite surprise.

Un peu avant l’atterrissage, il imprima une première carte détaillée de Mont- Saint-Hilaire sur laquelle apparaissaient la résidence du couple et l’école primaire où enseignait Marie. Une seconde carte de Montréal montrait Boost Consultation, dont les locaux étaient adjacents à un grand parc situé tout près du centre des affaires de la ville, de même que les Cuir Nina et l’hôtel où il logerait.

Amorçant un dernier virage, l’hélicoptère tanguait au maximum. Par le hublot, Marty reconnut sans mal l’aéroport de Saint-Hubert. Un peu avant Noël, il y avait retrouvé Billy pour le conduire à la résidence d’été du Président des États-Unis.

Il salua le pilote et le copilote, ouvrit lui-même la portière latérale et sauta hors de l’hélicoptère sans prendre le temps de déplier les trois marches menant au sol. Il récupéra son sac et referma la porte. Tout en protégeant son visage en s’éloignant de l’appareil, il se dirigea d’un pas rapide vers le petit aéroport où une voiture de location l’attendait juste en face des bureaux de l’administration. Un préposé l’ayant vu s’approcher lui fit signe de la main en lui disant:

- Bonjour, monsieur, puis-je vous aider?

Tout en s’approchant, Marty fouilla dans la poche intérieure de son paletot et lui montra son insigne du gouvernement américain du bout du bras.

– C’est dans quelle direction, Montréal? demanda-t-il alors que le préposé ouvrait la portière de la voiture.

– Après la guérite, tournez à gauche puis suivez les indications. Vous ne pouvez pas vous tromper.

– Merci, jeune homme, fit Marty en glissant son sac sur le siège du passager.

– Y’a pas de quoi!

Quelques minutes plus tard, il traversait un pont enjambant le magnifique fleuve Saint-Laurent et un parc d’attractions. Il put aussi visualiser le centre-ville, le positionner par rapport aux rives et localiser la montagne qu’il avait remarquée sur les cartes et qui se trouvait au cœur de l’île. Donc, son hôtel se situait à gauche et Boost Consultation un peu plus au nord. Il tourna à droite dans une station-service et sortit les cartes pliées de sa veste.

«Je suis sur Delorimier. Alors tout droit, première rue après le parc... à gauche. Et deuxième pâté de maisons sur ma droite. La prochaine fois, j’exigerai une voiture de luxe avec un GPS» se dit-il alors qu’il s’engageait sur la rue.

– Bonjour, Anouk, répondit nerveusement Billy qui attendait impatiemment l’appel de la superviseure du service à la clientèle.

– Bonjour, Billy, comment vas-tu?

– Très bien, je vais très bien, répondit-il juste assez sèchement pour qu’elle comprenne qu’elle le dérangeait.

– Billy, continua Anouk sans tenir compte de l’attitude de son interlocuteur, as-tu embauché un nouveau collaborateur dernièrement?

– Mais non! de s’étonner Billy.

– Alors qui est ce Claude Ouellet qui utilise ton téléphone?

– Clau... mais de quoi parles-tu? demanda Billy sans conviction.

– Billy, ne joue pas à ce petit jeu avec moi, rétorqua sévèrement Anouk. Tu veux connaître la température de nos conduits, maintenant?

– La température de vos conduits? Je n’ai aucu...

– La dernière fois, c’étaient nos puits, nos vannes et leur diamètre qui t’intéressaient. Et maintenant, c’est la température des tuyaux. Tu veux te construire un centre de distribution de gaz naturel ou quoi?

– Tu sais très bien que je désirais ces informations pour aider mon candidat à préparer son entrevue.

– Foutaise! lança Anouk. J’en ai parlé avec Laurent lui-même et il n’avait pas la moindre idée de ce dont il était question. Depuis le début je sens que quelque chose cloche avec toi. Puisqu’hier soir tu as contacté notre service à la clientèle pour obtenir de nouvelles informations sur nos opérations, je vais devoir faire un rapport de tout ceci à notre service de sécurité. Je ne sais pas ce que tu mijotes, mais je te trouve de moins en moins drôle.

Cette conversation inquiétait Billy de plus en plus, lui qui craignait que sa ligne soit sous écoute et qu'Haddad entende tout ce qu'elle disait.

– Anouk, dit-il d'une voix désespérée, ce n'est pas ce que tu crois. Puis-je te rappeler dans quelques minutes, je vais tout t'expliquer. Tu verras, il n'y a pas de quoi fouetter un chat.

– Très bien, mais fais vite. Je dois faire le point sur ton appel à mon comité de direction en fin d'avant-midi. Nos consignes de sécurité sont claires et je ne voudrais pas perdre mon job à cause de toi.

– C'est promis, Anouk, fais-moi confiance.

– C'est mieux! coupa-t-elle.

Billy avait prévu que son coup de téléphone de la veille ait pu être écouté par Haddad. En fait, il espérait qu'en voyant son désespoir, son maître-chanteur se montre un peu plus conciliant. Mais Anouk venait de tout gâcher. Il la rappela sur son portable.

– Anouk, j'ai besoin de ton aide.

– À quoi te serviront ces informations, au juste? Comme je dois expliquer tes demandes à la direction, il me faut une raison valable. À moins que l'on refuse de te les donner?

– Tu ne comprends pas, il me les faut! C'est une question de vie ou de mort, confessa Billy qui sentait la pression lui faire perdre son calme.

– Une question de vie ou de mort? répéta Anouk incrédule. Tu m'apprends que j'ai un poste à combler avant même que mon directeur des opérations ne m'en parle, tu déniches un candidat venant du fin fond de l'Ontario, tu baisses ton taux à un niveau jamais vu, tu me demandes des informations qui n'ont rien à voir avec ton mandat et pour finir, tu me dis que c'est une question de vie ou de mort. J'ai besoin d'explications Billy et des bonnes!

En entendant cela, Billy eut les larmes aux yeux. Ayant de la difficulté à contenir ses émotions, il enchaîna en disant:

– Anouk, j'ai vraiment besoin de ton aide.

– Tu peux compter sur moi, mais tu devras me faire confiance et tout me dire. Nous n'avons pas beaucoup de temps, mon comité de direction a lieu dans deux heures.

– Il ne faut pas que tu leur dises quoi que ce soit. Ils ne doivent pas enquêter sur moi... tu comprends?

– Non, pas du tout. Et si j'allais te voir à ton bureau?

– Non, il n'en est pas question! Trop risqué. On se voit dans quinze minutes au Café Croisé.

– J'y serai, Billy.

– Merci Anouk. Et surtout, ne dis à personne où tu t'en vas.

– Pas de problème.

Garé dans le stationnement public devant Boost Consultation, Marty faisait le guet. Lorsqu'il aperçut Billy sortir par la porte centrale du petit édifice, il se cala dans son siège et releva les rebords de son collet. Son collègue canadien traversa la rue et monta à bord de la deuxième voiture à sa droite. Il était heureux de revoir son ami, mais en même temps, il éprouvait une sensation étrange. Son expérience lui dictait la prudence.

Lorsque Billy sortit de son espace et passa devant lui, l'Américain démarra sa voiture

et nota le numéro de sa plaque d'immatriculation. Curieusement, il allait filer une des personnes qu'il estimait le plus au monde...

23.

C'était leur second rendez-vous au Café Croisé. Lorsque Billy entra, Anouk, déjà assise près d'une fenêtre, lui fit signe de la main. Elle s'y était rendue à toute vitesse. Elle qui recherchait sans cesse les sensations fortes et les nouvelles aventures était très excitée depuis qu'il lui avait parlé de « vie ou de mort », même si en son for intérieur, elle se doutait bien qu'il ne s'agissait que d'une figure de style.

– Bonjour, M. Boost.

– Bonjour, Anouk, dit Billy en l'embrassant sur les deux joues. Tu es vraiment chouette. Je dispose de très peu de temps.

– Vas-y, je t'écoute, lui dit-elle pendant que le serveur approchait de la table.

Après avoir commandé un chocolat chaud, Billy regarda Anouk droit dans les yeux pendant un moment. Puis, s'accoudant et joignant les mains en baissant légèrement la tête, il prit un ton dramatique pour dire :

– Anouk, ce que je vais te révéler risque de te surprendre. Si jamais tu ne me crois pas, je ne t'en voudrai pas, mais j'ai besoin de ton aide pour que Marie et moi nous en sortions indemnes... je l'espère.

– Vous pouvez compter sur moi, je ferai de mon mieux, l'assura Anouk en se montrant intriguée.

S'attendant à une banalité perturbant un petit couple bien élevé de la banlieue vivant un de ces bas si fréquents dans leur vie terne, la jeune femme trouvait la situation un peu loufoque.

– Tu sais, Anouk, reprit Billy en chuchotant, lorsque je suis allé aux États-Unis, j'ai été traité en même temps qu'un autre Montréalais avec qui je me suis lié d'amitié. Je n'en ai jamais parlé à Marie, car elle ne voulait pas revenir sur cette période difficile de notre vie. Alors sans qu'elle le sache, depuis mon retour, j'ai maintenu des contacts avec lui.

Anouk l'écoutait sans bouger, espérant un dénouement apocalyptique.

– Ce dénommé Rachid, un Libanais, s'est avéré un peu trop envahissant depuis quelque temps. C'est lui qui m'a mis au courant pour ton poste d'ingénieur. Tout d'abord, j'ai cru qu'il faisait cela par amitié. Mais lorsqu'il m'a demandé de rencontrer un de ses amis, le Dr Puscas, j'ai compris qu'il m'utilisait à ses propres fins.

– Le docteur qui? questionna Anouk.

– Puscas. C'est lui qui m'a donné la première liste de questions.

– Les puits, les vannes et tout le reste?

– C'est ça, confirma Billy.

– Mais pourquoi? chercha à savoir Anouk.

– Au début, on m'a fait comprendre que c'était un retour d'ascenseur, alors je n'ai pas posé de question.

– Tu aurais dû! lança Anouk d'un air étonné.

– Ce n'est que mardi, lorsque je lui ai remis l'enveloppe dans laquelle tu avais glissé les réponses et qu'il a exigé que je te pose une nouvelle série de questions que j'ai réagi. J'ai refusé de poursuivre son petit jeu.

– Pourquoi avoir contacté notre service à la clientèle, alors? s’enquit Anouk de plus en plus intriguée.

Avant de répondre, Billy s’approcha un peu plus d’elle, au-dessus de la table.

– Ce qui nous arrive est abominable, avoua-t-il en baissant la tête et en passant ses mains dans ses cheveux. Je ne croyais jamais en arriver là, ajouta-t-il les larmes aux yeux.

Sans rien dire, Anouk s’approcha de lui et prit ses deux mains entre les siennes. Tendrement, elle essuya ses larmes avec le bout de ses doigts.

Assis dans sa voiture de l’autre côté de la rue, Marty observait la scène avec attention. Qui était cette belle blonde? La maîtresse de Billy? Une terroriste du groupe d’Haddad? Pourquoi son copain était-il dans cet état?

Billy reprit son récit.

– Lorsque je suis revenu à la maison, mardi soir, j’ai découvert Mario, éventré sur le balcon.

– Ah... quelle horreur! lança Anouk troublée. Mais qui est ce Mario?

– Mon chien, répondit Billy.

Ne comprenant plus rien, Anouk se ressaisit et s’adossa lentement en regardant Billy.

– Ton chien... je suis désolée, dit-elle sans trop de conviction.

– Ensuite, mon téléphone a sonné. C’était Rachid. Il m’annonçait qu’il avait kidnappé Marie et que si je ne lui fournissais pas les réponses à ses questions avant vendredi 17h00, elle subirait le même sort que Mario.

Anouk avait maintenant les yeux bien ronds, en plus d’être bouche bée. N’eût été l’état visiblement émotif de Billy, jamais elle n’aurait cru cette histoire insensée. D’autre part, elle savait parfaitement que Billy n’était pas du genre à inventer de telles sornettes dans le seul but de se rendre intéressant.

– As-tu téléphoné à la police? lui demanda-t-elle.

– Rachid m’a bien avisé de ne rien tenter, sinon Marie en subirait les conséquences.

– Mais c’est dément! s’exclama Anouk. Que veut-il faire, au juste, avec ces informations?

Billy releva lentement la tête et regarda son interlocutrice d’un air piteux lorsqu’il répondit:

– Je n’en ai pas la moindre idée.

– Que se passera-t-il une fois que tu lui auras donné ce qu’il veut? Relâchera-t-il Marie? Demandra-t-il autre chose? Te fera-t-il chanter à nouveau? Y aura-t-il une fin à tout ça?

Anouk se calma un peu puis ajouta:

– Je m’excuse, Billy. Ce sont probablement toutes ces questions qui te hantent présentement et je suis là à en rajouter... que vas-tu faire, maintenant?

– Je veux sauver Marie. Il me faut les réponses avant demain soir.

– Ne t’en fais pas, Billy, tu peux compter sur moi, lui dit-elle en posant une main sur son bras. Je vais les obtenir d’une façon ou d’une autre. Allez... nous devons partir, maintenant.

Elle se leva et enfila son manteau. Pendant que Billy l'imitait, elle nota que tous les gestes qu'il posait paraissaient lents et ardu. Elle replaça sa chaise et le serra dans ses bras, puis ils sortirent du restaurant avant de s'embrasser sur le trottoir en se tenant longuement dans les bras l'un de l'autre.

Sa caméra en main, Marty eut le temps de prendre autant de photos qu'il voulut. «Je saurai qui tu es, ma belle, ce ne sera plus très long» se dit-il en les voyant s'éloigner.

La porte s'ouvrit brusquement. Aveuglée par la lumière, Marie se tourna et glissa ses jambes hors du lit. Elle parvint à se redresser malgré sa main droite menottée à la tête métallique du lit.

– C'est le temps de la toilette de la petite princesse, dit un homme qui se pencha pour la détacher. Surtout, pas de finesse avec moi, ma jolie.

Il la saisit fermement par le bras et la poussa vers la salle de bain. Marie se raidit tout en lui lançant un regard de feu. Pour le moment, c'était la seule attaque qu'elle pouvait se permettre.

Elle observa attentivement tous les détails qu'elle pouvait emmagasiner dans sa mémoire: le corridor sombre plutôt étroit et le plancher recouvert d'un tapis mince de type industriel. Quant aux murs complètement dénudés, unis et d'un beige défraîchi, ceux-ci ne lui donnèrent aucun indice sur l'année de construction ou sur le type du bâtiment qui l'abritait. Était-elle dans un sous-sol? Au vingtième étage d'un édifice du centre-ville? Dans un bungalow? À la campagne?

Son geôlier l'arrêta après une dizaine de pas. Il sortit un trousseau de clés et ouvrit une porte à leur gauche, laquelle débouchait sur une salle de bain rudimentaire qui n'offrait ni douche ni bain. Un minuscule lavabo et un cabinet de toilette remplissaient pratiquement tout l'espace disponible. La fenêtre grillagée, tout en haut du mur, ne laissait pénétrer qu'un minimum de lumière tellement elle était sale. Pour un instant, Marie crut qu'elle se trouvait dans la cave d'un édifice commercial. Le plancher recouvert de petites céramiques, les murs de gypse jaunis et le radiateur aux extrémités rouillées confirmèrent son impression. Sur la cuvette, une serviette bleue, une savonnette, une brosse à dents, un verre et du dentifrice témoignaient de la délicatesse de ses ravisseurs.

– Vous avez cinq minutes! grommela son gardien en refermant la porte avec fracas dans le but évident de l'impressionner.

Elle entendit le tintement des clés dans la serrure et le claquement du loquet. Rapidement, elle se rafraîchit et se débarbouilla. Puis, la brosse à dents dans la bouche et du dentifrice sur les lèvres, elle grimpa sur le rebord de la cuvette. À bout de bras, elle inséra deux doigts entre les barreaux de la haute fenêtre et en gratta un recoin. Pas trop, juste assez pour que le matamore ne se doute de rien. Un mince filet de lumière éclaira la pièce. Sur le bout des pieds, elle n'arrivait pas à voir à l'extérieur. Elle grimpa sur le réservoir. Suspendue par une main à un barreau de la fenêtre, appuyant l'autre au mur pour maintenir son équilibre précaire, elle put approcher son œil droit de l'interstice des premiers barreaux.

– C'est fini! cria une voix derrière la porte.

Elle eut tout juste le temps d'apercevoir les roues d'un véhicule qui roulait à basse vitesse. Elle sauta directement sur le plancher et s'appuya d'une main sur le lavabo pour terminer le brossage de ses dents, comme si de rien n'était.

Le grand gaillard au teint basané ouvrit alors la porte d'un coup sec, dans l'espoir de la surprendre dans ses plus simples atours. Pendant que Marie remplaçait ses cheveux avec ses doigts en se regardant dans le miroir noirci, l'homme, visiblement déçu de la voir tout habillée, lui lança sèchement:

- On y va!
- J'ai faim! lança-t-elle quand il l'empoigna par le bras.
- Vous mangerez plus tard, si votre petit copain se montre coopératif.
- Vous allez voir ce qu'il vous fera, mon petit copain! rétorqua Marie en pensant à la CIA.

Malgré les dernières heures éprouvantes, elle avait su conserver son calme et espérait que Billy fasse irruption avec Marty et les agents spéciaux de l'équipe Power. Elle avait vite compris que son cher Billy n'avait pu résister à l'offre du directeur de la CIA. Elle ne savait pas exactement dans quelle mission il trempait, mais elle ne doutait pas un instant que toute l'agence de Washington était présentement sur son cas. Elle n'avait donc qu'à se montrer forte et patiente.

Marty démarra sa voiture et suivit Billy jusqu'à son bureau. Une fois stationné, il brancha son appareil photo à son téléphone portable et envoya ses dernières prises au quartier général. Lorsqu'il obtint la confirmation que son envoi s'était rendu à son destinataire, il composa un numéro.

- C'est Marty, je vous ai fait parvenir des photos. Pouvez-vous procéder à une petite vérification, s'il vous plaît?
- L'homme et la femme?
- Non, seulement la femme.
- Ce ne sera pas long.

Marty ne pouvait se résigner à l'idée que Billy ait une maîtresse. Même s'il lui avait souvent fait des commentaires sur leur petite vie triste de banlieusards bourgeois, il les jalousait un tantinet. Il ne pouvait non plus accepter que Billy ait changé de camp. Tant financièrement que philosophiquement, cette possibilité ne tenait pas la route. Mais il les avait bien vus s'embrasser presque en cachette et s'enlacer à la porte du restaurant. Ce Haddad était peut-être beaucoup plus fort qu'il ne le croyait. La CIA avait cette vilaine habitude de régulièrement sous-estimer ses adversaires.

- Marty? fit une voix qui le tira de ses pensées.
- Oui, je suis toujours là.
- Anouk Cormier, trente-deux ans, célibataire, pas d'enfant, directrice des ressources humaines chez Gaz Citadin, baccalauréat à HEC Montréal, plusieurs contraventions au code de sécurité routière, bla, bla, bla... rien d'intéressant.
- Et du côté de l'organisation de Tatlock?

– Absolument rien.

– Merci, Bill.

– Y’a pas de quoi.

«Directrice des ressources humaines chez Gaz Citadin... on progresse» marmonna Marty.

– Attends, Bill! Veux-tu transmettre tes informations à nos amis des télécommunications et mets-moi tous les téléphones d’Anouk Cormier sous écoute. Bureau... maison... cellulaire... ses courriels, aussi, et son BlackBerry. Tout! Je crois que nos dossiers ne sont pas à jour.

– C’est comme si c’était fait, Marty! Autre chose?

– Ouais... faites la même chose avec Billy Boost, ajoute l’agent à contrecœur.

La porte fermée, Billy tournait en rond dans son bureau, tenant en main un message d’André Haddad que Mélanie lui avait remis dès son entrée. Alors qu’il était presque 11h00, il n’avait rien à lui donner sauf quelques chiffres probablement inutiles qu’il avait trouvés sur le Net. Mais il espérait tellement avoir des nouvelles de Marie...

– Mon ami Billy! s’exclama la voix nasillarde du Libanais. Avez-vous du nouveau pour moi?

– Je... non... pas encore, mais ça ne saurait tarder.

– J’espère bien, parce que...

– Qu’est-ce qui me prouve que vous nous laisserez tranquilles une fois que je vous aurai donné ce que vous voulez?

– Rien, mais rien du tout! Vous voulez prendre le risque?

– Je vous contacterai demain. J’aurai ce que vous attendez.

– Alors à demain, mon cher Billy.

Dans sa voiture, garée à une centaine de mètres de là, le portable de Marty sonna.

– Hé Marty, écoute ça!

24.

La réunion du comité de direction de Gaz Citadin tirait à sa fin et personne n'avait encore questionné Anouk sur l'appel inattendu de son ami chasseur de têtes. Ce n'est qu'à la toute fin, alors que tous les membres de l'assemblée s'apprêtaient à se lever pour le lunch, que le directeur des opérations y fit allusion.

– Au fait, Anouk, as-tu parlé avec M. Boost? questionna-t-il en se tournant vers la principale intéressée.

– Certainement, tout juste avant le début de notre rencontre. Il va vérifier auprès de son personnel. Il croit qu'il sait de qui il s'agit et il s'excuse au nom de cette personne.

– Ce n'étaient quand même pas des secrets d'État, mais par les temps qui courent, vaut mieux faire preuve de prudence.

– Nos règles sont effectivement strictes là-dessus.

– Tu sors avec nous pour le lunch? lui demanda-t-il en se levant.

– Non, non... allez-y sans moi, j'ai des dossiers en retard, répondit Anouk qui normalement, ne manquait jamais un repas à l'extérieur.

– Comme tu veux, dit le directeur avec étonnement. À plus tard.

Mais Anouk avait autre chose en tête. Elle s'était engagée auprès de Billy à trouver avant la fin de la journée les précieuses informations dont il avait besoin. Elle retourna donc à son bureau et débuta ses recherches. Étant donné qu'elle occupait un poste de direction, elle avait accès à beaucoup d'informations.

À la fin de l'heure du lunch, après avoir réuni toutes les informations requises par Billy, elle décrocha son téléphone et composa le numéro de Boost Consultation. La moitié d'une sonnerie plus tard, Billy répondit.

– Anouk! s'exclama-t-il.

– J'ai ce qu'il te faut. Je ne peux pas vraiment m'absenter du bureau et je ne veux pas non plus te faire parvenir ces données par courrier électronique

– J'arrive! répondit Billy en raccrochant l'appareil.

– Mais Billy, attends...

Trop tard. Après avoir décroché son manteau, Billy franchissait déjà la porte de son bureau. Il traversa la rue en perdant pied et se retrouva en chaussures dans un banc de neige. Une fois relevé, il reprit sa course en s'agrippant aux voitures, contournant même celle de Marty, qui lui, observait la scène avec amusement. Ce dernier démarra son moteur et prit sa cible en chasse.

Quelques minutes plus tard, ils étaient tous les deux stationnés à cinquante mètres de distance l'un de l'autre devant le siège social de Gaz Citadin. Débarquant de son véhicule avec énergie, Billy courut jusqu'à l'entrée de l'édifice pendant que Marty attendait bien au chaud dans le sien.

– Bonjour, lança Billy à bout de souffle devant la réceptionniste.

– Bonjour, monsieur, lui répondit la dame en le regardant avec un large sourire. Que puis-je faire pour vous?

C'est à ce moment que la directrice des ressources humaines franchit la porte juste

derrière le comptoir. Elle fronça les sourcils en direction de Billy et lui indiqua la présence d'une caméra en levant les yeux.

– Bonjour, M. Boost, le salua-t-elle. Si vous voulez me suivre, s'il vous plaît. Merci, Juliette, je m'occupe de monsieur.

– Bien, Madame Cormier, bonne journée.

– Merci, Juliette, dit Billy en suivant Anouk derrière le comptoir.

Ils franchirent la porte et se dirigèrent dans un corridor à l'abri des regards.

– Voilà! laissa entendre Anouk en tendant une enveloppe à Billy. Si je peux t'être d'une quelconque aide, n'hésite pas!

Sur ces mots, elle l'agrippa par les épaules et l'embrassa sur les deux joues d'une manière, disons... dynamique. Billy rebroussa chemin, remercia à nouveau la réceptionniste et courut vers sa voiture.

Marty, pendant ce temps, tentait de décoder la dernière discussion entre Anouk et Billy avec des collègues de Washington quand soudainement, la communication fut interrompue.

– Marty, c'est Suzy, M. Power aimerait vous parler; vous êtes en communication.

– Jeune homme, commença le directeur.

– Oui, monsieur.

– Tout est sous contrôle à Montréal?

– Eh bien... pour être franc, monsieur, je n'en suis pas certain

– Vous n'en êtes pas certain? Soyez plus clair, Marty! s'énerva le directeur.

– Boost adopte des comportements étranges. Sa relation avec son contact de chez Gaz Citadin est, disons... étroite.

– Ah! Le garçon serait donc plus éveillé que je ne le croyais!

– Ce n'est pas clair. Je dirais plutôt qu'il nous cache des choses.

– Qu'il nous cache des choses? répéta Power.

– Il est très nerveux et ses derniers appels étaient pour le moins confus. Il suit les consignes d'Haddad, mais il y a un je ne sais quoi qui cloche.

– Marty, dit le directeur d'un ton insistant, n'en faites pas trop. Je ne voudrais pas que la situation dégénère. Appelez Boost et dites-lui que vous ne pourrez pas le rejoindre à Montréal comme prévu. Trouvez un autre hôtel et tenez-moi au courant.

– Mais monsieur, je crois qu'il est en...

– Faites ce que je vous dis!

Marty fila ensuite Billy jusqu'à son bureau. Un peu plus tard, assis dans sa voiture à faire le guet, il cherchait désespérément à comprendre la logique de son supérieur

16h59! Billy tournait en rond dans son bureau, se rongait les ongles et regardait le téléphone à intervalles de plus en plus courts. Les dernières heures lui parurent interminables.

Risquer sa vie constituait une expérience des plus troublantes, mais risquer celle de Marie était insoutenable. Comment pourrait-il lui expliquer sa décision, lui qui avait promis de ne plus lui faire de cachettes? Pardonnerait-elle? Lui ferait-elle confiance à nouveau? Elle le quitterait sûrement! Et si elle en gardait des séquelles physiques? Viol? Torture? Sa tête était sur le point d'éclater.

À 17h00 pile, le téléphone sonna enfin, alors que Billy avait déjà la main au-dessus du combiné. Il décrocha à la vitesse de l'éclair, tel un compétiteur qui doit actionner la sonnerie en premier dans un quiz télévisé.

– Boost! articula-t-il en expirant.

– Bonjour, mon ami! dit Haddad sur un ton arrogant, nous n'avons pas beaucoup de temps; vérifiez votre courrier et suivez les instructions.

– Mon courrier, quel courrier? répondit nerveusement Billy.

Question vaine, car l'autre avait déjà raccroché. Il ouvrit ses nouveaux courriels un à un, mais sans aucun résultat. Il se rua au bureau de Mélanie, qui avait quitté, pour vérifier les nouvelles enveloppes. Il y en avait effectivement une dans son pigeonier. Aucun timbre, seulement son nom. Les mains tremblantes, il l'ouvrit. Il était si concentré, que lorsque François passa près de lui en le saluant, il n'eut aucune réaction. Il sortit une feuille sur laquelle il lut:

«De l'autre côté de la rue.»

Tout de suite, il se rua à la fenêtre. En voyant François approcher de sa voiture, son cœur se mit à battre à vive allure. Imaginant le pire, il se précipita à la porte et sortit sur le balcon avant de se mettre à crier à tue-tête en agitant les bras en tous sens pour que François ne démarre pas son moteur.

Ouf! Fausse alerte. François recula lentement et sortit sa voiture du stationnement, comme tous les jours. Toujours inquiet, Billy le regarda s'éloigner puis retourna à l'intérieur en frissonnant. Il reprit l'enveloppe et la retourna dans tous les sens. Rien de plus que son nom. Il relut la lettre et sans comprendre, s'assied au poste de travail de Mélanie. Il s'adossa une seconde, question de retrouver ses esprits, passa ses mains dans ses cheveux, comme s'il tentait de replacer ses idées, puis se massa les tempes. C'est alors qu'en regardant par la fenêtre, dont il avait entrouvert le rideau, il aperçut une silhouette dans une voiture garée dans le stationnement adjacent à celui de François. Il posa ses coudes sur le bureau, approcha son visage de la fenêtre puis recula rapidement, instinctivement. Haddad le faisait surveiller!

De sa voiture, Marty avait entendu la conversation téléphonique. Haddad savait que Billy était sous écoute. Élémentaire, mais intéressant. Que pouvait-il bien y avoir de si urgent dans le courrier pour que Billy sorte dans tous ses états pour alerter François? Il avait assisté de près à toute la scène: François qui sortait du bureau nonchalamment et Billy qui, hystérique, avait bondi sur le balcon avant de le suivre en affichant un regard effrayé. Après réflexion, il crut bon rapporter ces faits au bureau.

- Mme Long, Marty... vous pouvez transmettre un message au patron?
- Pas nécessaire, il m'a dit de vous mettre en communication en priorité.
- Ah bon!
- Alors, jeune homme, du neuf?
- Oui, Haddad sait que Boost est sous écoute et il lui transmet maintenant des messages écrits. Billy est sorti de son bureau en hurlant et...
- Marty, voyez-vous ce que je vois?
- Hum... non!
- Eh bien... je crois que notre collaborateur canadien s'est brûlé les doigts.
- Que voulez-vous dire?
- Laissez tomber votre surveillance et vérifiez s'il collabore avec Haddad.
- Vous n'êtes pas sérieux?
- Pardon? Marty, ai-je bien compris cette dernière remarque?
- Euh... mes excuses, monsieur le directeur.
- Alors exécution!
- Oui, monsieur.

Marty demeura bouche bée, bouleversé par l'attitude de Power. Comment ce dernier pouvait-il mettre en doute la loyauté de l'homme qui lui avait sauvé la vie à deux reprises? D'autre part, il est vrai que Billy agissait comme un homme perturbé qui avait complètement perdu le contrôle de la situation. Et il n'était pas sans ignorer l'attachement de Power pour le jeune couple. Il démarra sa voiture et réserva une chambre dans le premier hôtel international qu'il croisa.

Billy détenait toujours l'information désirée par Haddad. Lui servirait-elle de monnaie d'échange? C'était son seul espoir de retrouver Marie. Il enfila son paletot et sortit, bien décidé d'entreprendre des pourparlers par l'entremise de l'individu qui le surveillait. Mais au moment où il ouvrit la porte, il vit s'éloigner le négociateur tant désiré. Il ne savait plus que faire. Rester au bureau? Retourner à la maison? Appeler Anouk, Haddad ou Marty? Il choisit de tenter le tout pour le tout.

- Les cuirs Nina, puis-je vous aider?
- M. Haddad, c'est Billy Boost.
- Alors, M. Boost... on n'est plus seul, maintenant?
- Que voulez-vous dire?
- C'est qui votre nouveau garde du corps?
- Mais de qui parlez-vous?
- De cet homme qui vous suit depuis ce matin.
- Je croyais que c'était un de vos hommes!
- Pas du tout. Débarrassez-vous de lui et nous discuterons par la suite.
- J'ai tout ce que vous m'avez demandé. J'ai rempli ma part du marché, alors rendez-moi Marie! supplia Billy.
- Peut-être... mais avant, débarrassez-vous de cet homme.

À peine avait-il complété la réservation de sa chambre d'hôtel que Marty sauta dans sa voiture en direction de Mont-Saint-Hilaire. Cartes en main, il retrouva son chemin jusqu'à Saint-Hubert où il changea sa voiture pour un modèle beaucoup plus luxueux, muni d'un GPS.

Il entra l'adresse de Billy à deux reprises, mais sans succès. Il contacta donc Madame Long pour vérifier l'exactitude des coordonnées qu'il avait en sa possession.

– Madame Long, Marty, comment allez-vous?

– Bonjour, Marty. C'est le branle-bas de combat, ici. Je ne sais pas si M. Power pourra vous parler.

– Non, non... je veux simplement vérifier l'adresse de Billy Boost.

– Un instant, il y a beaucoup de monde, ici. 3412 Des Outardes.

– Que se passe-t-il, Madame Long?

– Le nouveau Président a mis sur pied un bureau d'enquêtes internes et ces gentils messieurs fouillent dans la filière de Plattsburgh.

– Et pourquoi donc?

– Je ne sais pas, mais entre vous et moi, je n'ai jamais senti le patron aussi nerveux.

– Merci et bonne journée avec vos nouveaux amis.

– Marty, il y a quelque chose qui me tracasse, dit madame Long presque en chuchotant.

– Ah oui? Comment puis-je vous aider? demanda Marty.

– Prenez soin de Billy et Marie, ce sont de bonnes personnes.

– Comptez sur moi.

Le cerveau de Marty était en ébullition. Power met en doute la loyauté de Boost, les enquêtes internes fouillent son bureau, le dossier de Plattsburgh qui refait surface, madame Long qui lui divulgue ces renseignements top confidentiels et qui lui demande de protéger les deux Canadiens.

25.

Arrivé au pont traversant la rivière Richelieu, Marty dut se rendre à l'évidence: la région qu'habitait Billy revêtait un cachet évident. Même que la montagne aux falaises abruptes surplombant la vallée et la rivière large et sinueuse lui apportèrent un léger sentiment de bien-être. Il longea la montagne en suivant les directives de son guide, puis entreprit une légère montée vers les pommiers.

Lorsqu'il immobilisa son véhicule à quelques maisons de sa destination, il crut apercevoir une automobile qu'il avait déjà vue. Il décida donc de passer devant la résidence de Billy et de revenir par l'arrière. Il roula à une vitesse normale pour ne pas attirer l'attention et au passage, mémorisa le numéro de la plaque, non sans remarquer qu'une personne était assise à l'intérieur du véhicule.

Après vérification, il s'agissait de celui d'Anouk Cormier. Mais que faisait-elle là? «Les Canadiens reçoivent leurs maîtresses à la maison? s'étonna-t-il devant ces mœurs légères. Mais non, voyons... ça ne peut être aussi simple», se répéta-t-il.

Les heures passèrent et rien de nouveau ne survint. Tout à coup, une voiture de police locale s'immobilisa derrière celle de Marty. «Il ne manquait plus que ça!», se dit-il en souriant. Voyant un policier débarquer et s'approcher de sa voiture, il descendit la lunette de sa portière.

– Bonsoir, monsieur. On nous a signalé que vous laissiez tourner votre moteur depuis près de deux heures. Peut-on savoir pourquoi?

– Certainement, j'attends un ami.

– À quelle adresse demeure votre ami?

– Au 3412.

– C'est quatre maisons plus loin! fit remarquer l'agent.

– Je veux lui faire une surprise.

– Pourrais-je voir vos papiers, monsieur, demanda l'agent.

– Certainement, consentit Marty en tendant ses papiers par la fenêtre.

– Je reviens, ne bougez pas.

Et l'agent retourna vers sa voiture pour compléter ses vérifications. Marty n'avait aucun souci à se faire: les instructions données à l'agent seraient claires, même que ce dernier lui offrirait probablement toute sa collaboration sans poser plus de questions. Mais c'était sans compter sur un imprévu que même un agent de la CIA ne pouvait prévoir...

D'un pas assuré et venant directement vers sa voiture, Marty aperçut une silhouette se découper dans la pénombre. C'était Anouk Cormier! Un petit sursaut de panique le saisit. Ne pouvant fausser compagnie au policier et ne voulant pas être découvert par une complice potentielle d'Haddad, il s'enfonça dans son siège en souhaitant qu'elle aille s'adresser directement au policier. Elle approchait dangereusement. Elle frôla l'aile avant de la voiture puis s'immobilisa devant la portière. Avec le collet remonté par-dessus les oreilles, le regard tourné à sa droite et la main gauche qui simulait un appel téléphonique, Marty pria pour qu'elle continue son chemin.

– Toc, toc, toc, frappa l'intruse dans sa vitre.

Il lui fit signe de la main de ne pas le déranger, mais c'était mal connaître Anouk Cor-

mier. Elle frappa à nouveau et voyant qu'il ne réagissait pas, elle se dirigea vers le policier.

- C'est moi qui vous ai appelé, dit-elle à l'agent. Je crois qu'il me surveille depuis quelques heures.

- Je ne crois pas, répondit l'agent qui venait tout juste de recevoir les consignes de ses supérieurs.

- Et moi je vous dis que si, insista Anouk, convaincue qu'il s'agissait d'un des ravisseurs de Marie.

- Madame, je vous assure que vous vous trompez. Veuillez retourner chez vous, je m'occuperai de monsieur.

- Je ne bougerai pas tant que cet individu sera dans la rue.

- Attendez-moi un instant, je vais discuter avec lui, répondit poliment l'agent.

Il sortit de sa voiture de patrouille et se dirigea auprès de Marty, pendant qu'Anouk le suivait pas à pas. Arrivé près de la portière de l'agent secret, il lui fit signe qu'il désirait lui parler. Marty baissa sa vitre en conservant sa main devant son visage.

- Excusez-moi, monsieur, dit le policier en lui rendant ses papiers, mais la dame croit que vous la surveillez et...

- Venez vous asseoir, monsieur l'agent, je vais tout vous expliquer, répliqua Marty en pointant le siège du passager.

Tout juste après que le policier eut relevé la tête et fait un pas vers l'avant, Anouk se pencha et empoigna Marty par le peu de cheveux qu'il comptait en criant à tue-tête:

- C'est vous qui avez kidnappé Marie! Espèce de salaud! Espèce de salaud! cria-t-elle en tentant maintenant d'étouffer sa proie.

- Madame, lâchez-le! ordonna le policier en rebroussant chemin.

- Attendez une minute... qu'avez-vous dit? questionna Marty d'une voix tressautante.

- Où est Marie? Sale brute!

Le policier finit par immobiliser Anouk et Marty sortit de son véhicule. La pauvre fille hurlait et se débattait de toutes ses forces sous les yeux des passants qui observaient la scène. Non sans peine, le policier parvint à lui calmer les ardeurs. Une fois la situation sous contrôle, Marty s'approcha de la jeune femme.

- Excusez-moi, madame, mais avez-vous bien dit que Marie Desrochers avait été kidnappée?

- Ne faites pas l'innocent devant la police! rétorqua Anouk les dents serrées. Je sais que c'est vous.

- Vous faites erreur, madame, tenta le policier.

- Qu'en savez-vous? Il est de la police, lui aussi?

- En quelque sorte, répondit Marty.

- Que voulez-vous dire? interrogea Anouk d'un ton un peu plus calme.

- Je crois que vous pouvez nous laisser, monsieur l'agent, j'ai la situation en main, maintenant.

Et, s'éloignant avec Anouk, il poursuivit en lui demandant doucement:

- J'aimerais que vous me donniez plus de détails sur cet enlèvement.

- D’abord, dites-moi qui vous êtes, exigea Anouk.
- Je suis un ami de Billy et je crois qu’il a besoin de moi.
- Comment l’avez-vous connu?
- Nous étions ensemble à Plattsburgh.
- Si vous étiez à la même clinique, c’est donc dire que vous connaissez le Libanais?
- Oui, je connais le Libanais.
- Vous êtes une police de Plattsburgh?
- Écoutez, nous perdons un temps précieux. Je suis un agent spécial américain et je suis là pour aider Billy qui semble être en danger. Voulez-vous m’aider?
- Oui, oui... certainement, s’empressa de répondre Anouk.
- Alors, dites-moi, madame, que savez-vous?
- Billy a rencontré un Libanais lors de ses traitements et celui-ci lui a demandé des informations sur ma compagnie, Gaz Citadin. L’homme en question a ensuite demandé de nouveaux renseignements et Billy a refusé de les lui donner. C’est alors qu’ils ont éventré Mario et...
- Qui est Mario?
- Son chien.
- Donc ils ont éventré son chien... et ensuite?
- Ils ont kidnappé Marie. Je lui ai donné tous les renseignements qu’ils désiraient, mais ils ne sont pas satisfaits. C’est tout ce que je sais, termina Anouk qui éclata en sanglots.
- Ça va, ne vous en faites pas, la rassura Marty, on va sortir Billy et Marie de ce pétrin. Et qu’est-ce que vous attendez, ici?
- Je, je veux aider Billy, car je suis certaine qu’il a besoin de moi.
- Sans indiscretion, quelle est votre relation avec lui?
- Nous nous connaissons depuis l’université. Nous avons toujours gardé un bon contact et je suis jalouse de Marie.

«C’est clair et j’aime ça!», pensa Marty avant de reprendre:

- Maintenant, madame, vous allez le contacter et lui demander ce qu’il compte faire. Il est presque 20h00. Dites-lui que nous sommes tous les deux chez lui.
- Appelez-moi Anouk, dit-elle en adoucissant le regard.
- Oui, c’est ça... Anouk, rétorqua Marty un peu gêné devant la beauté dont Billy lui avait parlé.

26.

Au volant de sa voiture, alors qu'il apercevait les deux véhicules garés devant son domicile, Billy n'y croyait toujours pas. Anouk et Marty chez lui, à Mont-Saint-Hilaire! Il éprouvait des sentiments partagés. Ses amis allaient-ils l'aider à sortir de cet enfer ou allaient-ils, au contraire, tout gâcher?

Quand il tourna dans son entrée, il eut le cœur serré en s'approchant du véhicule de Marie. Que lui arrivait-il? Était-elle maltraitée? À cette seule pensée, il fondit en larmes, la tête appuyée sur le volant.

– Billy! Billy! cria une voix lointaine qui le sortit de son cauchemar.

Il releva la tête et aperçut le visage d'Anouk esquissant un vague sourire, debout, la main sur la poignée de la portière. Il sécha discrètement le contour de ses yeux et sortit de sa voiture. Il n'avait pas encore les deux pieds sur le sol que Marty le souleva dans les airs avant de l'étreindre à lui en couper le souffle .

– Salut mon frère! s'exclama l'agent. La cavalerie est arrivée, mon vieux, et on va tout faire péter!

Ces brèves paroles, quoique dénuées de sens, apaisèrent Billy qui pour un court instant, voyait se profiler une mince lueur d'espoir. Spontanément, Anouk prit les deux hommes dans ses bras et sautilla avec eux comme une enfant. Lentement, ils se dirigèrent vers la maison, serrés les uns contre les autres.

À l'intérieur, tout était impeccable. Un doux parfum de printemps flottait. Après s'être débarrassé de son manteau, Billy invita les deux autres à s'asseoir à la table. Puisqu'aucun de ces derniers n'osait prendre la parole en premier, c'est Billy qui d'une voix tremblotante, brisa la glace.

– Que faites-vous ici? chercha-t-il à savoir.

– Nous sommes venus pour te sortir de là, répondit Anouk en lui prenant la main.

– Et toi, Marty, tu ne devais pas venir à Montréal... pourquoi m'as-tu menti?

– Ça se complique, Billy, lui expliqua Marty. Je devais vérifier si tu collaborais avec Haddad.

– Pardon? s'exclama Billy ahuri.

– Eh bien... reprit Marty en pesant bien ses mots, disons que Power s'est mis à douter de toi et...

– Comment? Je lui ai sauvé la vie deux fois et il doute de ma loyauté?

– Ce n'est pas si simple, Billy. Je t'ai suivi, hier, et je t'ai vu avec Anouk au restaurant. Je vous ai vus dans les bras l'un de l'autre et...

– Eh bien ça alors ! lâcha Billy

– Quand j'ai rapporté la situation au patron, il m'a ordonné de te mettre sous écoute. Il croyait qu'Anouk avait été recrutée par Haddad et...

– Ça va pas, non! s'offusqua Anouk.

– Laissez-moi terminer, s'il vous plaît, interrompit énergiquement Marty. Par la suite, j'ai entendu une conversation téléphonique pour le moins intrigante suite à laquelle, Billy, tu es sorti sur le balcon de ton bureau en criant et en gesticulant comme si tu craignais que ton collègue allait exploser en démarrant sa voiture. C'est là que j'ai compris que tu avais

complètement perdu le contrôle. Ensuite, quand Haddad t'a demandé de m'éliminer, j'étais convaincu qu'il te manipulait. Depuis qu'Anouk m'a dit que Marie a été enlevée, le casse-tête commence à prendre forme. Ce que je n'arrive pas à comprendre, Billy, c'est la raison qui t'a poussé à me cacher la vérité.

– C'est un peu compliqué, débuta Billy encore ébranlé. D'abord, je voulais tenir Marie à l'écart de tout ceci... quel gâchis! Ensuite, je ne voulais rien révéler à Anouk de peur qu'elle refuse de me donner les informations. De toute façon, j'étais convaincu qu'elle ne croirait pas un traître mot de mon histoire. Enfin, j'étais certain que tu interviendrais après la première demande d'Haddad et que tout se terminerait rapidement. Lorsque j'ai refusé de collaborer, tout a basculé. J'ai retrouvé Mario gisant dans son sang et Marie avait disparu...

Sur ces derniers mots, Billy éclata en sanglots. Anouk s'approcha de lui et glissa sa main dans ses cheveux. Elle leva les yeux en direction de Marty qui de toute évidence, réfléchissait de tous ses neurones.

– Bon... il y a au moins une certitude, Billy... tu ne m'élimineras pas et Haddad ne sera pas content. Il nous faut donc trouver une autre façon de le satisfaire. Tu dois lui donner ce qu'il veut.

Ces paroles eurent un effet tonique sur Billy; exactement ce que recherchait Marty.

– T'es tombé sur la tête ou quoi! Une fois qu'il aura ce qu'il veut, je n'aurai plus aucune chance de retrouver Marie.

– Et si je l'appelais, moi? suggéra Anouk.

– Monsieur, il y a quatre voitures. Celles du couple dans l'entrée et deux autres dans la rue. Celle de la fille de Gaz Citadin et une autre.

– Est-ce la même qui le surveillait aujourd'hui?

– Non.

– Alors je veux savoir à qui elle appartient.

– C'est comme si c'était fait, monsieur.

Assise sur une chaise droite inconfortable, Marie avait les poignets en sang. Enchaînée aux bras du meuble, elle avait tellement hurlé qu'on l'avait bâillonnée avec du ruban adhésif. Lorsque porte de la petite pièce sombre s'ouvrit lentement, elle étira le cou pour voir à l'extérieur, espérant découvrir certains indices qui pourraient lui servir ultérieurement. Mais la porte se referma aussitôt. Les ravisseurs ayant soigneusement recouvert la fenêtre de celle-ci, seule une lumière tamisée était perceptible.

Un grand homme mince s'avança vers Marie. Il la contourna en frôlant son épaule et s'immobilisa derrière la chaise. Marie pouvait sentir l'odeur de sa transpiration et de ses vêtements poussiéreux. Des secondes lui paraissant des heures s'écoulèrent sans que rien ne se produise. Soudain, elle sentit les mains de l'individu lui caresser les cheveux pendant

qu'il marmonnait des mots qu'elle ne pouvait comprendre. Lorsque les mains glissèrent lentement sur ses épaules, elle se débattit avec toute la force qui lui restait. Bien que ses poignets la fassent souffrir, elle tenta malgré tout de faire balancer sa chaise d'une patte à l'autre.

Quand l'homme se pencha tout près d'elle, elle put sentir son souffle tiède dans son cou. Elle criait désespérément, étouffée par le ruban. Elle voua toute son énergie à repousser son agresseur en tentant de lui asséner des coups de tête vers l'arrière. D'une de ses larges mains et avec force, ce dernier saisit alors son front et immobilisa sa tête en l'écrasant contre lui. Du coup, elle ne pouvait plus bouger.

Il glissa son autre main sur son cou, elle crut un instant qu'il voulait l'étrangler. Paniquée, elle tenta un ultime effort pour se défaire de son emprise. Mais en vain. Elle était à ce point épuisée et terrifiée, qu'elle n'arrivait même plus à crier. Il descendit sa main le long de son cou, s'arrêta sur son épaule, palpa sa clavicule et après ce bref arrêt, entra sa main sous son chemisier. Elle était pétrifiée. Il tenait sa tête tellement serrée contre lui qu'elle crut s'évanouir. La main de l'agresseur poursuivit son chemin, s'attarda un instant au rebord du soutien-gorge avant de palper le tissu soyeux jusqu'à ce qu'elle recouvre complètement le sein droit. Marie respirait à toute allure.

L'homme déplaça sa main sur le sein gauche tout en y allant de mouvements nerveux, et alors qu'il s'appuyait contre l'arrière de sa tête, Marie sentit tout à coup son sexe grossir dans son pantalon. Elle eut une soudaine envie de vomir. Passant d'un sein à l'autre, l'individu répéta son manège pendant des minutes qui parurent une éternité à sa victime. Brusquement, il retira sa main du chemisier, recula en lâchant la tête. En passant près de Marie, il lui tira lâchement les cheveux, voulant par ainsi lui signifier son mépris.

Marie le regarda marcher vers la porte. Elle était libérée, mais pour combien de temps? Elle sentait encore la chaleur de ce sale pervers sur son corps. Elle était dégoûtée et elle avait peur. Qu'allait-il lui arriver? Où était Billy? Qu'attendaient M. Power et la CIA? Désespérée, elle se mit à pleurer.

– Monsieur, la voiture a été louée à l'aéroport de Saint-Hubert. Le locataire est venu changer celle qu'il avait louée plus tôt parce qu'elle n'avait pas de GPS. Je n'ai pu obtenir son nom. Voulez-vous que j'insiste?

– Non, pas la peine, je crois savoir de qui il s'agit. Continuer de surveiller la maison et informez-moi s'il y a du nouveau.

– Oui monsieur.

Dans la maison il n'y avait pas beaucoup de mouvement, mais les discussions étaient très animées. On n'arrivait pas à retenir une stratégie ralliant tout le monde. Pour sa part, Marty croyait que seule la manière forte, l'intervention musclée, avait des chances d'amener Haddad à négocier. Il était convaincu qu'il fallait agir de la même manière que le Libanais. Œil pour œil, dent pour dent. Sa méthode était simple. Il entra dans les bureaux des cuirs Nina, prenait tout le monde en otage à la pointe de son revolver et exigeait de parler avec

Haddad, sans quoi il descendait un otage toutes les dix minutes. Cette méthode, disait-il, lui permettrait d'échanger Marie contre la vie sauve des employés d'Haddad.

Billy, quant à lui, craignait qu'une intervention aussi agressive n'énervât Haddad et lui fasse perdre les pédales. Son objectif était le même que Marty, libérer Marie, mais il persistait à croire que l'intervention de Power était devenue nécessaire. Via un contact interne dans l'entourage de Tatlock ou Haddad, il lui semblait que la meilleure façon d'éviter une escalade de violence était une intervention venant des dirigeants de chacune des organisations.

Anouk, elle, défendait son propre point de vue avec conviction. Elle croyait tout simplement qu'Haddad serait plus conciliant si on lui proposait de lui remettre toutes les informations qu'il désirait en échange de Marie.

Incapables d'en venir à un compromis, Marty et Anouk conclurent que Billy devait décider. Puisqu'il était question de sa Marie, c'était à lui de trancher. Bien que cette dernière idée rende le principal intéressé quelque peu inconfortable, il était d'accord avec ses amis. Il composa donc le numéro de M. Power à Washington.

– Bureau de M. James Power, répondit une voix qu'il connaissait bien.

– Madame Long, c'est Billy Boost, je dois parler à M. Power immédiatement.

– Bonjour, Billy, comment allez-vous?

– Bien, merci. Je dois vraiment parler au directeur, c'est urgent.

– Oui, je comprends. Un instant, s'il vous plaît.

Et après quelques minutes d'attente:

– Billy, je suis désolée. M. Power ne peut vous parler en ce moment.

– Il ne peut me parler? s'indigna Billy désespéré. Dites-lui que Marie est en danger de mort et que j'ai absolument besoin de son aide!

– En danger de mort? s'étonna l'adjointe.

– Oui, Haddad l'a kidnappée et menace de la tuer comme Mario si...

– Qui est Mario?

– Mon chien.

– Ah bon... je vous reviens, s'empressa de répliquer Madame Long.

Cette fois, l'attente fut de plus courte durée.

– Rien à faire, Billy. M. Power vous recommande de contacter Marty.

– Il est avec moi.

– Marty est avec vous? À vos côtés?

– Oui!

– Puis-je lui parler?

Billy tendit le téléphone à Marty qui ne savait trop s'il devait le prendre. Devant l'insistance de Billy, il n'eut pas le choix.

– Madame Long, c'est Marty, voici mon rapport.

Sachant fort bien qu'il mettait sa carrière en jeu, il fit un rapport détaillé de la journée.

– Écoutez Marty, je vais voir ce que je peux faire pour vous, dit Madame Long en fermant la ligne.

Suspendus aux lèvres de Marty, Anouk et Billy attendaient impatiemment la suite.

– Elle a dit qu’elle allait voir ce qu’elle pouvait faire pour nous, les informa Marty visiblement déçu.

– C’est tout? dit Billy incrédule.

– Wow! Décidément, les gars, vous avez de bons contacts! ironisa Anouk.

– D’où je suis maintenant, je peux voir à l’intérieur de la maison, monsieur. Ils sont assis autour d’une table et discutent ensemble.

– Très bien. Avez-vous repéré notre homme?

– Oui, monsieur. Il est le plus costaud des deux. Je le vois très bien.

– Parfait. Restez en place et attendez mes directives.

– Bien reçu, monsieur.

Bien calé dans son fauteuil préféré, Power coupa la communication et composa aussitôt un nouveau numéro.

– Hello! répondit une voix nasillarde.

– André! Mon Libanais préféré! Il est temps de se parler, maintenant.

– Mais... vous ne deviez pas entrer en contact direct avec moi, souleva Haddad, fort étonné d’entendre la voix de Power.

– Je sais, je sais... répondit nonchalamment le directeur, mais l’enquête progresse plus rapidement que prévu et les preuves doivent être éliminées aujourd’hui.

– Aujourd’hui? s’écria Haddad. Mais ce n’est pas ce qui était prévu. Il n’en...

– J’avais prévu que Boost serait incapable d’éliminer son ami Marty. Tu as cru qu’en kidnappant sa femme tu pourrais lui demander n’importe quoi, mais tu t’es trompé. J’ai donc posté un homme qui n’attend que mon signal pour éliminer l’agent. Ensuite, il simulerait une bataille et tuera Boost en prétextant la légitime défense. Bien entendu, il fera en sorte que Boost soit reconnu coupable de la mort de Marty. Comme ce ne sera pas la première fois que deux agents secrets disparaissent de la carte, personne ne s’en préoccupera.

– Et la fille?

– Bof... une balle perdue, probablement. Mon gars est un professionnel, tu sais...

– Et qu’est-ce que je fais de la femme de Billy?

– Tu la gardes au chaud comme cela a été convenu au départ, répondit Power. On la retrouvera morte droguée en Tunisie. Ah oui... avant d’oublier, assure-toi que tout ce beau monde demeure dans la maison le plus longtemps possible. Logiquement, ils devraient tenter de communiquer avec toi pour négocier un échange: les informations en échange de la fille, fort probablement.

– Et qu’est-ce que je leur dis?

– Que tu vas les rappeler plus tard. Il faut que tu gagnes le maximum de temps pour permettre à mon homme de choisir le meilleur angle, tu comprends? Ils ne doivent pas bouger de la maison.

– OK!

Marty, maintenant appuyé contre l'îlot de la cuisine, Anouk, faisant les cent pas entre la salle à manger et le salon, et Billy, toujours assis à la table, lançaient tour à tour des idées plus tordues les unes que les autres. Billy n'en pouvait plus. Voilà quatre heures qu'il était sans nouvelle de Marie et à nouveau, des images de plus en plus insupportables lui traversaient l'esprit. Il la voyait suppliant ses bourreaux de la laisser partir pendant que ceux-ci lui taillaient la peau du visage avec des lames de rasoir.

Finalement, il se rallia à l'idée d'Anouk. Devant le désarroi de son ami, Marty n'osa pas s'opposer alors qu'Anouk aurait fait n'importe quoi, pourvu qu'elle fasse quelque chose. Billy composa donc le numéro d'Haddad.

– Hello! répondit ce dernier.

– M. Haddad, s'il vous plaît, demanda Anouk.

– À qui ai-je l'honneur?

– Anouk Cormier... euh... la directrice des ressources humaines chez Gaz Citadin.

– Bonsoir, Madame Cormier, que puis-je pour vous? fit le Libanais.

– Bien... je sais que vous cherchez des informations sur ma compagnie, reprit maladroitement Anouk.

– Des informations? Mais pourquoi? Nous n'utilisons pas le gaz dans mon entreprise, tout est à l'électricité.

Décontenancée par l'attitude de son interlocuteur, Anouk regarda Billy, posa sa main sur le récepteur et lui répéta la réponse d'Haddad. Marty lui retira l'appareil des mains et lança à Haddad:

– Écoute-moi bien, espèce de terroriste... tu touches à un seul cheveu de Marie et je fais des souliers avec ta peau! On va te donner l'information en échange de Marie... t'as compris, face de rat?

– Non, monsieur. Je m'excuse humblement, mais je ne comprends rien lorsqu'on me parle sur ce ton.

– Ah non? Eh bien tu peux te les mettre dans le cul, tes informations!

Entendant cela, Anouk arracha littéralement le téléphone des mains de Marty en lui jetant un regard furieux.

– Pardon, M. Haddad, mon copain est un peu nerveux. Je disais donc que je détiens les informations qui vous intéressent et... nous sommes disposés à faire un marché.

– Un marché, quel genre de marché?

– Gagnant-gagnant.

– Je comprends que vous voulez la fille, sauf que mes collaborateurs préféreraient la garder encore quelque temps. Elle est vraiment jolie. Je dois les consulter. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vous rappelle au même numéro.

– D'accord, mais Marie doit nous revenir en pleine santé, si vous voyez ce que je veux dire...

– Vous n'êtes pas en position d'exiger quoi que ce soit, madame, rétorqua Haddad avant de raccrocher.

Alors qu'Anouk serra le téléphone sur son cœur, Billy, anxieux, demanda:

- Qu’a-t-il dit?
- Il va nous rappeler. Il n’a pas refusé, mais il n’a pas accepté non plus.
- Et Marie... comment va-t-elle?
- Elle va bien, ne t’en fais pas, répondit Anouk en jetant un regard furtif vers Marty qui remarqua son malaise.

L'heure avançait et il était plus de minuit. Power ne donnait aucun signe de vie et Haddad non plus. Ce dernier savait maintenant que Billy avait parlé à Anouk et Marty. Dans la maison, n'eut été le bruit du réfrigérateur, on aurait pu entendre voler un papillon. Assoupie sur le divan du salon Anouk tentait de reprendre des forces pendant que Billy tenta une énième fois d'appeler Haddad qui bien évidemment, ne répondait jamais.

– Je vais chercher mon ordinateur portable dans ma voiture, annonça Marty qui avait imaginé un autre plan qui, selon lui, était fort astucieux.

– Ne réveille pas les voisins, le pria Billy. Si nous avons choisi ce quartier, c'est parce qu'il est extrêmement tranquille!

– Compris. J'en ai pour une minute, dit Marty en enfilant son manteau.

Sans ouvrir les lumières extérieures, il sortit par la porte du devant. «Ce qu'il peut faire froid, dans ce pays de merde» maugréa-t-il en descendant les quelques marches. Il contourna la voiture de Billy et se dirigea vers la rue où se trouvait son véhicule de location. Il ouvrit la portière, s'assit sur le siège du conducteur et se pencha légèrement à sa droite pour récupérer une petite mallette de cuir. Lorsqu'il se redressa, il eut toute une surprise! En apercevant un collègue de la CIA qu'il connaissait très bien, il descendit rapidement la fenêtre de sa portière et lança:

– Eh Kramer... il était temps que vous arriviez! On croyait que vous nous aviez laissé tomber! Ça tourne au vinaigre, ici.

– Content de te voir, Marty, répondit l'agent qui jeta un regard circulaire autour de la voiture, comme s'il voulait s'assurer d'être seul.

Pendant que Marty, vraiment très énergisé par la présence de son collègue, se pencha pour récupérer son ordinateur sur le banc du passager, Kramer, toujours à l'extérieur de la voiture, sortit lentement son 357 magnum muni d'un silencieux et recula d'un pas. Il leva son arme de façon à la tenir solidement au fond de sa paume et la pointa sur sa cible. Lorsque Marty se retourna et constata qu'il était visé, il lança instinctivement le portable qu'il avait en main par la vitre pour dévier le tir. Mais peine perdue, le projectile l'atteignit directement au cou. Il sentit une chaleur intense alors que sa respiration se faisait de plus en plus difficile. Du sang envahit sa chemise et il s'effondra lentement, face contre le volant.

Kramer ouvrit la portière et actionna le mécanisme d'ouverture du coffre arrière. Il se redressa hors de la voiture et s'assura du regard que personne ne le voyait. Il agrippa Marty par les bras et le tira hors de son siège, dans la rue. Il le glissa vers l'arrière de la voiture et ouvrit la valise. Avec force, il souleva le corps et réussit à le rouler au-dessus du pare-chocs et à le pousser jusqu'à ce qu'il tombe bien au fond du coffre. Il referma celui-ci avant de jeter un autre regard circulaire. Se déplaçant vers le trottoir, il saisit son téléphone et appuya sur un numéro programmé.

– Monsieur, première période terminée, annonça-t-il froidement.

– Très bien, répondit Power, il n'y aura pas d'intermission, alors poursuivez dès maintenant.

– Oui, monsieur.

Au même moment, dans les quartiers de la CIA, deux étages en dessous du bureau du Directeur, Suzy Long, très agitée, demanda:

– Où sont vos hommes?

– Ils arrivent, Madame, lui signifia le responsable des enquêtes internes. Plus que quelques minutes et ils entreront en contact avec eux. Restez calme, tout se passera bien.

– C'est trop long, c'est trop long! Je connais ses méthodes. Il est probablement trop tard, à l'heure qu'il est.

– Il est vrai que vous le connaissez mieux que quiconque, madame, mais il ne sert à rien de dramatiser.

Anouk, qui avait réussi à prendre quelques minutes de sommeil, se réveilla en sursaut. Elle se leva, prit le sac à main Dior qu'elle avait déposé à ses pieds et se dirigea vers la salle de bain. Elle se rafraîchit du mieux qu'elle put, tentant de masquer ses traits tirés avec du fard et rougissant ses pommettes sans exagérer. Dans les circonstances, une fine ligne sous les yeux suffirait. Elle éteignit la lumière et se dirigea vers la cuisine où Billy se trouvait.

Elle longea le corridor et s'apprêtait à entrer dans la pièce quand elle aperçut l'ombre d'un homme derrière la porte patio qui donnait sur la cour arrière.

– Cet idiot de Marty essaie de rentrer par l'arrière, dit-elle nonchalamment. Tu lui ouvres la porte, Billy?

Celui-ci se retourna et fit un pas en direction de la grande porte vitrée.

– Mais ce n'est pas Marty! cria Billy avant de recevoir des éclats de verre en plein visage

Comme si ce n'était pas assez, il reçut sur l'épaule le coin de la brique que Kramer venait tout juste de projeter dans la porte. Instinctivement, Anouk se retourna et courut du plus vite qu'elle put vers la porte d'entrée avant de la maison. Elle l'ouvrit et sauta directement du palier au sol, enjambant les quatre marches. Elle trébucha sur le gazon enneigé et se releva aussitôt.

Pendant ce temps, à l'intérieur, Kramer, affublé d'une cagoule noire, utilisa la crosse de son revolver pour asséner un violent coup à la tête de Billy. Ce dernier s'effondra, la face directement contre le plancher de céramique recouvert d'éclats de verre. Rapidement, Kramer prit Anouk en chasse. Du portique, la porte toujours ouverte, il la vit contourner le véhicule de Marty et s'accroupir près de la portière du passager. Elle tremblait et appelait Marty en pleurant. Tout en tentant de rester à l'abri sur le côté de la voiture, elle se redressa suffisamment pour voir ce qui se passait à l'intérieur de la maison. Bien placé, son assaillant n'attendait que ce moment. Tireur d'élite, sa proie n'avait pratiquement pas de chance. Très agitée, Anouk ne constituait pas une cible facile, mais malgré tout, Kramer fit feu.

La balle du magnum siffla dans l'oreille d'Anouk et lui lacéra la main gauche qu'elle gardait agrippée à la portière dont la fenêtre était demeurée ouverte. Souffrant le martyre, elle se coucha sur le sol gelé en tenant sa main ensanglantée. Kramer descendit lentement l'escalier avant de la maison avec en main, son revolver qu'il tenait à bout de bras, à la

hauteur de ses yeux, prêt à faire feu. Dans un quartier résidentiel de banlieue, cette scène semblait irréelle. Il approcha de la voiture, sans se presser, craignant qu'Anouk ait pu s'emparer de l'arme de Marty.

Tremblant de peur et de froid, cette dernière réussit à se glisser sous la voiture. Jamais elle n'aurait cru que sa minceur la servirait autant. Certaine que le tueur avait froidement abattu Billy et que son tour approchait, elle regardait dans tous les sens, espérant voir ses jambes.

Peu de temps s'écoula avant qu'elle puisse voir ses deux pieds, à moins d'un mètre du côté de la rue. Elle tenta de se faufiler de l'autre côté, mais resta coincée entre la bordure du trottoir et le bas de la carrosserie. Lorsqu'elle vit Kramer s'agenouiller et se coucher sur le sol de l'autre côté de la voiture, elle était terrifiée, pour ne pas dire pétrifiée.

- Il serait préférable de sortir de là, madame, lui dit-il froidement.
- Ne me tuez pas, ne me tuez pas, je vous en supplie! gémit Anouk.
- Allons, s'impatienta Kramer, nous n'avons pas toute la nuit.

En pleurant, Anouk regarda son bourreau dans les yeux. Celui-ci allongea le bras sous la voiture et pointa son 357 magnum, toujours muni d'un silencieux, à moins d'un mètre de la tête de sa victime. Affolée, Anouk trouva tout de même le courage de tenter un coup de pied vers le bras menaçant. Mais en vain, le tuyau d'échappement lui barrant la route.

Soudain, la tête de Kramer et son bras se ramollirent avant de s'affaisser au sol. La tête appuyée au sol, il ne bougeait plus, ses yeux ronds la regardant à travers les trous de sa cagoule. Soudain elle entendit des pas lourds se rapprocher d'elle. Puis le corps de Kramer fut tiré et soulevé brusquement.

- Madame Cormier, agent spécial Colbert de la CIA, ça va?
- Qui? Allez-vous-en... je n'ai rien fait... laissez-moi tranquille! hurla Anouk sous le choc.
- Vous n'êtes plus en danger, madame, vous pouvez sortir de là. Avez-vous besoin d'aide? C'est terminé, vous êtes en sécurité, maintenant.

Anouk reprit quelque peu ses esprits avant de lancer:

- Je... je suis coincée de l'autre côté, qui êtes-vous?
- OK, détendez-vous, maintenant. Je suis l'agent spécial Colbert de la CIA, répondit l'homme en s'accroupissant vers elle pour lui présenter son insigne. Si vous y êtes entrée, c'est que vous pouvez en sortir, ajouta-t-il pour la rassurer.

Pendant ce temps, un autre agent pénétra dans la résidence pour s'enquérir de l'état de Billy. Il prit son pouls et vérifia s'il respirait. Voyant que tout était normal, il le souleva et le transporta comme un sac de sable sur ses épaules pour le conduire à l'extérieur où une camionnette les attendait juste devant la maison.

Lentement, Anouk se dégagea de la voiture et Colbert la remit sur pieds. S'accrochant à son cou, elle fondit en larmes lorsque l'agent lui demanda:

- Où est Marty?
- Je... je ne sais pas... dans la voiture, je crois, sanglota-t-elle.
- Non, madame, il n'y est pas.

Au même moment, l'agent Price s'approcha d'eux et annonça:

- Boost est dans la camionnette, il s’en tirera.
- Il manque Marty, l’avisa Colbert.
- Est-ce que tu crois...

Les deux agents eurent la même idée. L’un débarra la portière du coffre pendant que l’autre se rua à l’arrière de la voiture. Mettre un cadavre dans le coffre arrière d’une auto semblait être une pratique usuelle pour les agents de la CIA. Voyant que Marty gisait dans son sang, Colbert se dirigea rapidement vers la camionnette d’où il sortit une petite mallette. Price, quant à lui, souleva délicatement Marty et appliqua une forte pression sur la plaie. Il respirait encore, mais son pouls était très faible.

En moins de deux, Billy, Anouk, Marty et le corps de Kramer se retrouvaient côte à côte à l’arrière d’une camionnette qui filait à vive allure. Chemin faisant, le groupe croisa des policiers locaux qui roulaient à contresens vers la demeure de Billy, après avoir reçu l’ordre de tout nettoyer et de ne laisser aucune trace de ce qui était survenu au cours des dernières heures.

Pendant qu’un agent pansait la blessure d’Anouk, Billy reprit progressivement conscience.

- Où allons-nous? Qui êtes-vous? demanda-t-il en regardant autour de lui.
- Nous allons à Saint-Hubert, monsieur, nous y serons dans quelques minutes, répondit le conducteur. Nous sommes de la CIA.
- Mais non, on ne peut pas! Ils vont tuer Marie! s’époumona Billy au bord de la crise de nerfs.
- Votre femme nous attend dans l’avion de l’agence à l’aéroport, monsieur.
- Marie? Elle nous attend? répéta Billy en pleurant à chaudes larmes.
- Ne bougez pas, s’il vous plaît, le pria l’agent qui se trouvait à son chevet et qui pour les besoins de la cause, s’était transformé en infirmier. Nous devons retirer les morceaux de verre de votre visage.
- T’as entendu ça, Anouk? poursuivit Billy. Marie est vivante! Eh Marty... elle nous attend! lança-t-il en se tournant vers son collègue.

Mais Marty ne bougeait pas. Assis bien droit sur son siège, la tête légèrement vers l’arrière et les yeux fermés, il était solidement retenu par sa ceinture de sécurité.

- Que lui est-il arrivé? chercha à savoir Billy.
- Il a reçu une balle dans la gorge, répondit Colbert. Mais il est fort et il s’en sortira, précisa-t-il sans convaincre personne.

Anouk regarda Billy en baissant les yeux. Le pauvre n’avait pas encore vu son visage lacéré. Il posa son regard sur Kramer et aussitôt, l’agent lui recouvrit le visage.

- Mais que s’est-il passé? demanda-t-il complètement perdu
- Nous sommes arrivés juste à temps! l’informa fièrement l’un des agents.
- Marty est entre la vie et la mort et vous dites haut et fort que vous êtes arrivés à temps? Attendez que M. Power soit mis au courant de votre incompetence! vociféra Billy.
- Calmez-vous, monsieur Boost. Vous êtes vivant, madame Cormier se porte bien, Marty s’en sortira et vous retrouverez votre conjointe dans quelques minutes.
- Mais pourquoi avoir attendu si longtemps avant d’intervenir? insista Billy.

– Encore une fois, monsieur Boost, il serait préférable de vous détendre un peu. La situation est plus complexe qu'il n'y paraît. Nos supérieurs se feront un devoir de tout vous expliquer.

28.

Tous descendirent de la camionnette alors qu'une équipe médicale se trouvait déjà sur la piste. Anouk et Marty furent rapidement couchés sur des civières pendant que Billy essaya de se soustraire de l'emprise des infirmiers dans l'espoir de rejoindre Marie le plus vite possible à l'intérieur de l'avion. Au pas de course, les agents se résignèrent à l'escorter dans l'escalier menant à la porte du jet.

Lorsqu'il franchit la porte, il regarda dans tous les sens avant d'apercevoir deux membres du corps médical qui discutaient devant une civière entourée d'écrans et d'équipements médicaux. Il s'avança lentement lorsque l'un des hommes se retourna vers lui.

- Je peux lui parler? chuchota Billy.
- Cela ne servira à rien, monsieur, elle est inconsciente, répondit le médecin.
- Est-ce que je peux la voir? demanda Billy de plus en plus inquiet.
- Si vous voulez.

Billy fit quelques pas en avant et le médecin lui laissa la voie libre. Quand il vit Marie, il tomba à genoux et il se mit à crier:

- Non! Non! Pourquoi? Elle... elle n'a rien fait!
- Allons, monsieur... contrôlez-vous, s'il vous plaît, l'enjoignit le docteur.

Le visage de Marie était méconnaissable. Ses yeux tuméfiés, son nez déformé et des ecchymoses violacées laissaient présager qu'elle avait été battue violemment.

- Va-t-elle s'en sortir? questionna Billy qui s'était quelque peu ressaisi.
- Nous en reparlerons à l'hôpital. Pour le moment, il faut s'occuper de vous, monsieur.

Derrière eux, Anouk et le reste de l'équipe avaient pris place dans l'étroit passage menant au cockpit. Les infirmiers fixèrent les roues des civières puis refermèrent la porte. Billy se coucha sur celle qui se trouvait à côté de Marie. Pendant que l'avion avançait tout en prenant rapidement de la vitesse, les médecins de guerre administrèrent des sédatifs à Anouk et Billy pour leur permettre de récupérer durant le vol. Après quoi, ils se concentrèrent sur Marty qui nécessitait des soins plus spécialisés.

Il était quatre heures du matin et l'activité à l'intérieur des bureaux de la direction de la CIA laissait croire qu'on était en pleine crise internationale. Des techniciens informatiques épluchaient tous les fichiers classés «top secret» et «national security» qui avaient transité d'une manière ou d'une autre par l'ordinateur de James Power. D'autres, ceux-là spécialisés en téléphonie, vérifiaient la provenance et la destination des appels de tous les appareils qu'aurait pu utiliser le directeur. À la demande des enquêteurs, madame Long avait mis à leur disposition tous les relevés de cartes de crédit, les factures de repas et de voyages ainsi que l'ensemble des approbations d'allocations de dépenses des membres de son équipe. Rien n'était négligé, pas même les frais de photocopies!

Cette armée de techniciens, de comptables, d'avocats et de détectives agissait sous la supervision du chef des enquêtes internes, Mark Depp, qu'avait mandaté le Président lui-même, nouvellement élu à la Maison-Blanche. Les allégations de malversations et de pots

de vin planant sur l'administration Power avaient convaincu l'homme politique qu'il était temps d'assainir l'air au sein de cette agence dont la mission première est de protéger les Américains.

Après des mois de recherches plus ou moins fructueuses, un dossier avait soudain fait surface. C'est ainsi qu'on avait découvert que des dépenses extraordinaires avaient été engagées à la base aérienne de Plattsburgh, base qui officiellement, avait cessé toute activité depuis des années. Il n'en fallut pas davantage pour mettre la puce à l'oreille des enquêteurs. De fil en aiguille, ceux-ci découvrirent que des sommes inhabituelles avaient été investies dans l'aménagement d'une clinique médicale équipée d'appareils très sophistiqués et dans la rénovation de bâtiments normalement désaffectés. Des montants somme toute anodins eu égard au budget de l'agence, mais tout de même suspects aux yeux des comptables aguerris en matière militaire. Or, ce qu'ils découvrirent en approfondissant leurs recherches leur donna froid dans le dos.

L'avion n'était pas encore immobilisé au bout de la piste que des ambulanciers se tenaient prêts à accueillir Marie, Anouk, Billy et Marty pour les transporter d'urgence à l'hôpital militaire, situé à deux pas de l'agence. Les mouvements brusques et le bruit des moteurs suffirent à réveiller Billy qui sursauta. Encore en état de choc, il se retourna en direction de Marie qui ne bougeait pas du tout, toujours inconsciente.

On sortit la première civière, la seconde et les deux autres. Les membres de l'équipe médicale avaient principalement acquis leur expérience en Irak et en Afghanistan où leur mission consistait à évacuer les soldats touchés par les tirs ennemis ou les mines antipersonnel. Leur rapidité d'exécution ainsi que la précision de chacun de leurs mouvements étaient telles, qu'en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les pneus des ambulances crissaient sur le béton de la piste d'atterrissage.

Pour les besoins de l'enquête, la salle de conférence du conseil d'administration de l'agence avait été transformée en salle d'interrogatoire. D'un côté de l'imposante table en acajou, on retrouvait M. James Power, accompagné de son adjointe Suzy Long et de quelques collaborateurs de l'agence. De l'autre, une demi-douzaine de procureurs nommés par l'État. Power riait et tentait d'amuser la galerie sans trop de succès quand Mark Depp fit son entrée. Prenant place directement devant lui, il fixa le directeur et commença ainsi:

– Bonjour, M. Power!

– Bonjour, jeune homme, répondit-il dans le but de l'intimider.

– Je suis Mark Depp, à la tête de l'équipe d'enquête interne que le Président a nommée pour faire la lumière sur certaines activités de l'agence...

– Je connais votre nom et je connais votre mandat, l'interrompit Power. J'ai moi-même participé à l'élaboration de celui-ci. J'ai rencontré votre père à quelques reprises, un homme exceptionnel... que Dieu ait son âme.

– Alors, comme vous le savez, M. Power, notre équipe vérifie certains dossiers et nous aimerions vous poser des questions sur la base aérienne de Plattsburgh.

– Écoutez, Mark, il est 4h30 et tout le monde est fatigué. Ne devrions-nous pas re-

prendre cette discussion après un repos bien mérité? Rien ne bougera dans les heures à venir. Vous avez vidé mon bureau, celui de Suzy, confisqué mon BlackBerry, mes téléphones, mes ordinateurs... on m'a même informé que vous avez dépecé ma voiture. Al-lons... un peu de respect pour le vieil homme que je suis!

– Malheureusement, M. Power, la situation est beaucoup plus urgente que vous ne le croyez.

– Bon, si vous y tenez. Ce ne sera pas ma première nuit blanche, n'est-ce pas, Suzy?

Mais madame Long demeura de glace.

– Alors allons-y, monsieur le directeur! débuta Depp. Nos vérificateurs ont mis la main sur des factures se rapportant à l'achat et l'installation d'appareils médicaux dernier cri à la base aérienne de Plattsburgh. Selon les registres militaires, à toutes fins pratiques, cette base ne contient qu'une école de pilotage inutilisée depuis 2006.

– Qu'est-ce que l'agence a à voir là-dedans? demanda Power.

– J'y viens, monsieur, j'y viens. Ces factures, reprit le jeune enquêteur en se levant de son siège, ont été en grande partie payées par la compagnie TexPlus, que nous connaissons bien tous les deux, n'est-ce pas?

Madame Long regarda Power qui tout en demeurant silencieux, continuait d'afficher un air arrogant.

– Donc, des équipements médicaux payés par une compagnie texane pour une clinique fermée sur une base militaire inopérante. Et tout cela, bien consigné dans un dossier actif parmi les filières du directeur de la CIA. Nous ne sommes pas des agents spéciaux bien entraînés et aussi expérimentés que vous, M. Power, mais un doute a surgi tout à coup...

Ici, le directeur eut un plissement presque imperceptible aux coins des yeux.

– Ma question est fort simple, M. Power, reprit Depp. Quel est votre intérêt pour cette clinique médicale?

– Ma réponse est fort simple elle aussi, M. Depp, je ne vois pas du tout où vous voulez en venir.

– Je vais vous aider, M. Power. Nos recherches nous ont aussi menés au Canada, plus précisément dans une clinique à proximité de Montréal. Nous y avons découvert que des employés et des amis de la TexPlus s'y étaient fait traiter à des coûts exorbitants. Et savez-vous pourquoi les frais y étaient aussi élevés, M. Power?

– Absolument pas! répondit sèchement le directeur.

– Parce qu'une partie des sommes servait à financer une recherche, M. Power. Une recherche qu'aucun citoyen américain n'aurait appuyée, même si elle était faite en sol canadien, ajouta Depp qui sourit en coin, regardait ses collaborateurs autour de la table.

Madame Long dévisagea Depp qui du coup, comprit que sa blague ne lui avait vraisemblablement pas plu. Il s'en excusa et récupéra le tout en exprimant son amour pour les Canadiens et leur merveilleux pays.

– Et où croyez-vous que les premiers tests de cette recherche médicale ont eu lieu?

L'enquêteur posa sa question sans pour autant attendre de réponse de la part du prin-

cial intéressé.

– À Plattsburgh... dans la belle clinique toute neuve de la base militaire, et ce, à l'abri des regards indiscrets. Ainsi donc, M. Power, je répète ma question: quel était votre intérêt pour cette recherche?

– Fort simple, jeune homme, répondit Power avec un aplomb remarquable, je désirais sauver la vie d'un homme atteint d'un cancer très rare tout en permettant à la science d'ouvrir de nouvelles frontières.

– Vous en êtes certain, monsieur? Alors pourquoi avoir tenté de le tuer cette nuit?

– Mais vous êtes complètement givré! se fâcha Power tout en se levant de sa chaise.

Des agents firent calmement leur entrée dans la salle pendant que Power, debout, regardait Depp droit dans les yeux. Il cherchait les mots justes. Jamais n'avait-il été traité aussi irrespectueusement.

– Vous m'accusez, M. Depp, et vous en subirez les conséquences, ragea-t-il.

– Connaissez-vous un dénommé André Haddad, M. Power?

– Je ne réponds plus à vos questions, petit insolent!

Sur ces mots, Mark Depp déposa un iPhone sur la table, appuya sur le bouton de démarrage et le glissa en direction de Power. Sur l'écran, on voyait distinctement André Haddad, nerveux, qui s'adressait visiblement à Power.

– Ils sont entrés, je ne sais d'où et comment, et ils ont tout saccagé en massacrant mes deux frères. Ils ont amené la femme et ils disent qu'ils vont me tuer à mon tour. Ils m'ont dit de tout avouer pour sauver ma peau...

L'enregistrement coupa sec. Power pâlit et ses traits s'allongèrent. Incrédule, il fixait le téléphone.

– Désirez-vous un café, M. Power? proposa Depp d'un ton léger. Je crois que nous allons tous prendre un café, j'ai encore quelques questions à vous poser, monsieur le directeur.

Sur ces mots, madame Long se leva, contourna la table et adressa quelques mots en chuchotant à l'oreille de monsieur Depp.

– Bien sûr, madame, et vous me tiendrez personnellement informé de leur état.

C'est alors que Power réalisa que son adjointe, la personne en qui il avait mis toute sa confiance, l'avait trahi. Plutôt que de «nettoyer» le dossier Plattsburgh, tel qu'il lui avait demandé, elle en avait profité pour informer les enquêteurs des irrégularités, comme elle le disait si bien, qui s'y retrouvaient.

Cette vieille célibataire, qui avait donné toute sa vie à l'agence en croyant fermement que son travail contribuait à faire des États-Unis un pays responsable et respectable n'avait jamais accepté que son patron, le troisième, utilise son poste à des fins personnelles. Jumelé à l'attachement qu'elle éprouvait depuis le début pour le jeune couple canadien, elle ne pouvait s'imaginer être la complice de ce qui deviendrait des meurtres. C'est donc elle qui avait informé Depp de l'intention de Power d'éliminer Marty, Marie, Anouk et Billy pour

anéantir les preuves témoignant de ses activités à Plattsburgh.

Une fois hors de la pièce, elle se précipita vers la sortie de l'édifice et sauta dans un taxi en direction de l'hôpital.

Dans la salle de conférence, l'atmosphère avait radicalement changé. Les procureurs discutaient et échangeaient des papiers. Le soleil se pointait à l'horizon et Mark affichait un large sourire. Il avait découvert encore bien des choses et s'apprêtait à achever sa victime...

De l'autre côté de la table, James Power, un des hommes les plus influents de la terre, voyait son univers basculer. Il se leva et demanda la permission d'aller à la salle de bain.

Escorté de deux agents, il sortit de la pièce. Les trois longèrent un court corridor sur les murs duquel étaient accrochés les portraits de ses prédécesseurs. Il douta que le sien y ait une place un jour. Il passa quelques remarques anodines aux agents qui lui répondirent bon enfant.

Arrivé à la porte du cabinet de toilette, Power se retourna prestement et glissa agilement sa main droite dans la veste de l'agent juste derrière lui et lui subtilisa son revolver. À l'aide de son épaule, il ouvrit simultanément la porte de la salle de bain et la referma aussitôt. Réagissant instantanément, les agents tentèrent d'ouvrir la porte en la poussant de toutes leurs forces. Ce fut en vain, car Power avait déjà fermé le loquet et l'épaisseur de la porte lui permettait de résister aux attaques des agents. L'un d'eux retourna en trombe dans la salle de conférence pour informer Depp de la situation. Rapidement, on s'assura qu'aucune issue n'était possible, tout en se disant que Power devrait sortir de la pièce un jour ou l'autre.

Le cabinet de toilette était assez restreint. Murs blancs, tuiles et marbre faciles à entretenir et durables. D'un côté, le lavabo surplombé d'un grand miroir bien éclairé, et de l'autre, la toilette.

Power déposa le colt sur le rebord du miroir et se peignit les cheveux méticuleusement, se regardant dans le miroir comme à son habitude. Il renoua sa cravate, inspecta la blancheur de ses dents puis s'appuya les deux mains contre le lavabo un peu frais. Il eut une pensée particulière pour ses petits-enfants qu'il ne voyait presque jamais. Ensuite, il se retourna, et toujours appuyé contre le lavabo immaculé, il tendit le bras à sa gauche, un peu derrière lui, et reprit le colt. Il releva l'arme jusqu'à son menton et s'arrêta. Remontant quelque peu, il entra le canon dans sa bouche. Il n'hésita pas une seconde et on entendit retentir dans toute l'aile le bruit sourd du coup de revolver. Il s'effondra, le sang formant un cercle de plus en plus grand sur le marbre blanc.

Cette détonation fit sursauter tout le monde. Depp se rua sur la porte, mais sans succès. Un agent la défonça après plusieurs coups de feu et le fracas d'un extincteur. Ils ne purent que constater le suicide de celui avec qui ils venaient tout juste de discuter.

Depp sortit de la salle de bain et s'appuya contre un des murs du corridor. Il ne pouvait s'empêcher de réfléchir aux motifs ayant poussé Power à poser ce geste. Il avait découvert que le directeur avait accepté dix millions de dollars de la TexPlus pour poursuivre les travaux avec le docteur Hépatant. Les différents tests effectués sur Billy à Plattsburgh devaient mener à la production d'un dérivé prometteur pour le traitement des cancers, mais les résultats s'étaient avérés désastreux.

Pour éviter qu'on ne remonte la filière, il avait planifié une fausse mission dans le but d'éliminer les principaux témoins de ses agissements. N'eût été de madame Long et Marty, son plan aurait probablement réussi.

29.

Madame Long entra en courant dans le hall de l'hôpital. Elle regarda rapidement les indications pour se rendre à l'urgence et continua sa course en suivant les panneaux. Au comptoir de l'admission, on lui indiqua la salle où on gardait Anouk et Billy en observation.

Elle ralentit le pas et s'engagea dans l'allée tout près du comptoir. Une dizaine de mètres plus loin, elle stoppa, prit une grande inspiration, se coiffa rapidement, puis entra dans la salle. Les deux lits à sa gauche étaient libres. À sa droite, les rideaux étaient tirés. Elle s'avança et parla doucement, sans qu'on lui réponde. Elle resta au pied du premier lit et prononça le nom de Billy à nouveau. Toujours pas de réponse. Elle entrouvrit délicatement le long rideau bleu ciel, avant de se rendre compte que Billy dormait profondément. Le visage couvert de coupures de longueurs et de largeurs variables, il respirait profondément. Elle referma le rideau et se dirigea au pied de l'autre lit. Elle l'entrouvrit à son tour, croyant y voir Marie. Elle fut surprise d'y retrouver Anouk qui elle aussi dormait. Un peu gênée, elle referma aussitôt le rideau.

Elle retourna au comptoir pour savoir où Marie se trouvait. C'est là qu'elle apprit que madame Desrochers subissait présentement une intervention chirurgicale au deuxième étage et que son état était critique. Elle alla donc s'asseoir dans une salle prévue pour les proches des patients. Elle s'assoupit dans un sofa moelleux dont elle releva l'appui-pieds et sombra dans un profond sommeil. Il était alors 7h00.

Une heure plus tard, elle fut réveillée par l'activité qui règne normalement dans un hôpital. Un peu désorientée, elle passa à la salle de bain pour se rafraîchir. Elle se rendit ensuite à la chambre de Billy et vit que les rideaux étaient maintenant ouverts. Billy et Anouk dormaient encore. Une infirmière entra dans la chambre et la salua.

- Bonjour, comment va-t-il? s'enquit Suzy.
- Pour le moment, il va bien, répondit l'infirmière.
- Pour le moment? Que voulez-vous dire?
- Sa petite amie est en très mauvais état.

Suzy était sous le choc. Elle s'appuya sur le lit de Billy et porta ses mains ouvertes à son visage, comme pour étouffer ses pleurs.

- Vous êtes de la famille? demanda l'infirmière.
- Pas directement, sanglota Suzy. Nous travaillons ensemble.

Sur ces paroles, Billy ouvrit péniblement les yeux. Il regarda à sa droite et vit Anouk qui dormait paisiblement. Il tourna la tête à sa gauche et aperçut Suzy en compagnie de l'infirmière. Il voulut parler, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Suzy s'approcha de lui, les yeux dans l'eau, incapable de dire un mot.

- Où est Marie?

Suzy éclata en sanglots. Elle mit sa main dans les cheveux de Billy et s'approcha un peu plus de lui.

- J'ai fait tout ce que j'ai pu, parvint-elle à dire en serrant Billy dans ses bras.

Puis un médecin entra dans la chambre. Cela réveilla Anouk, qui vit madame Long en

train de serrer un Billy totalement inerte dans ses bras.

– M. Boost, dit le docteur en s’approchant du lit de son patient, vous souffrez de plusieurs coupures au visage, mais rien d’inquiétant. Le temps et quelques plasties et vous oublierez cela. Maintenant, je dois vous annoncer que votre conjointe n’a pas eu votre chance. Elle a plusieurs os fracturés et une hémorragie interne que nous sommes parvenus à stabiliser. Elle s’en sortira, mais sa convalescence sera longue. Quant à votre main, ajouta-t-il en se tournant vers Anouk, les points de suture qu’on vous a faits durant le trajet en avion feront le travail. Quelques mois de physiothérapie après la cicatrisation et tout ira bien. Tout ce qu’il vous reste à faire, maintenant, c’est de vous reposer; vous avez subi tous les deux des chocs nerveux importants. On se revoit demain.

30.

Quelques semaines plus tard...

– Billy, dit Marie étendue sur une chaise longue au bord de la piscine, cesse de tourner en rond. Tu m'avais promis de quitter la maison avant l'arrivée de ma mère. Il est maintenant 11h00 et elle sera là d'une minute à l'autre.

– Tu ne peux quand même pas me reprocher de vouloir profiter de ta présence le plus longtemps possible!

– Billy, quand je te vois, je ne peux m'empêcher de revivre le cauchemar dont tu es responsable. Ces images doivent disparaître et toi aussi. Il n'y a pas d'autres issues. Toutes les séances de thérapie sont inutiles, car chaque fois que je te vois, je replonge sans arrêt. Tu es nocif pour moi et je dois me relever. Je ne veux pas reprendre les discussions interminables qui m'ont menée à prendre cette décision. Je te le répète, si tu m'aimes vraiment, sors de ma vie!

– Très bien, Marie... je te laisse te reposer le temps qu'il faudra et nous en rediscuterons au moment voulu. Ne t'en fais...

– Non, Billy! Par ta faute, je suis presque défigurée et je ne pourrai pas avoir d'enfant. Tu aurais dû y penser avant, mais tu étais trop égoïste...

Sur ces paroles, la mère de Marie fit son apparition, les bras chargés de provisions. Elle déposa ses sacs sur la table du patio et, sans regarder Billy, se dirigea vers sa fille pour l'embrasser.

– Bonjour, mon amour, comment vas-tu, aujourd'hui?

– Je vais bien, maman... si ce n'est de Billy qui m'importune à nouveau.

Se retournant vers Billy, madame Desrochers le fixa droit dans les yeux. Il peut être très dangereux de s'approcher du petit d'une mère en colère. Billy comprit rapidement le message et tourna les talons. La tête basse, il se dirigea vers sa voiture à l'avant de la maison.

Il ouvrit la portière et s'assied lourdement derrière le volant. Il jeta un dernier regard sur la maison qui, quelques mois auparavant, représentait son nid d'amour. C'est du moins ce qu'il croyait. Jusqu'à ce qu'il réalise que Marie ne lui reviendrait jamais. Dès sa sortie de l'hôpital, elle lui avait demandé de la laisser seule et de sortir tous ses effets personnels de la maison. En plus de sa convalescence difficile, laquelle était ponctuée de traitements douloureux, elle était constamment envahie par cette peur qui vous ronge jusqu'à vous en glacer le sang.

Il démarra la voiture et avança lentement, inspectant tous les racoins du terrain et du voisinage. Depuis son départ de la maison, il vivait dans un petit hôtel, pas trop loin, juste assez près pour se retrouver rapidement auprès de Marie si elle le désirait. Mais jamais, depuis son retour, elle n'avait pris l'initiative de le contacter. C'est plutôt lui qui tournait autour de la maison et qui la visitait sans d'abord chercher à obtenir son consentement. Elle le recevait poliment, sans plus, non sans lui répéter que tout était fini.

Il n'était que 6h00 et Anouk avait déjà complété la première série de son exigeante routine au club de gym. Depuis les événements, elle avait entrepris une remise en forme mentale et physique des plus astreignantes. D'ailleurs, elle pressait constamment une balle caoutchoutée de sa main droite, celle qui fut touchée par la balle de Kramer. Prenant une pause, elle prit son portable et composa le numéro de Billy.

– Allo! répondit une voix caverneuse.

– Allons... debout, fainéant! Je passe te prendre dans une heure, on s'en va au Mont-Chauve faire un peu de hiking!

– Ah, c'est toi... répliqua Billy visiblement déçu.

– Ouais c'est moi... il n'y a plus que moi dans ta vie, Billy, et tu le sais bien. Alors brasse tes puces et prépare tes bottes et tes bâtons! Oh... pendant que j'y suis, j'ai fait le ménage de mon bureau, au condo, et je suis prête à t'héberger le temps qu'il faudra. Ciao!

Les dernières semaines avaient été éprouvantes pour Billy et Anouk lui apportait un support inconditionnel. Elle ne le jugeait pas et ne tentait pas non plus de minimiser la culpabilité qui le paralysait. En thérapie intensive, Billy avait tout le soutien nécessaire pour traverser cette période de crise. Mais aux yeux d'Anouk, la fonceuse, le temps était venu de passer en mode action!

Billy sortit du lit et se dirigea vers la douche, à moitié endormi. Au passage, il se regarda dans la glace de la salle de bain. Il s'immobilisa et s'appuya sur les rebords du lavabo pour examiner son corps amaigri. Il fut surpris de la blancheur de sa peau, comme si le sang n'y circulait plus! Puis, il entra sous la douche où l'eau giclant sur son corps éveilla tous ses sens. À sa sortie de la salle de bain, il vit le clignotant de son portable l'avisant qu'on lui avait laissé un message. Il se rua sur l'appareil, espérant entendre la voix de Marie. Mais quelle fut sa surprise lorsqu'il entendit plutôt:

– M. Boost, c'est Joyce Sullivan, j'espère que vous allez mieux. Il y a eu beaucoup de changements à l'agence depuis l'enquête et le décès de Power. Comme vous le savez, Marty s'en tire assez bien. Il n'a pas encore retrouvé l'usage normal de la parole, mais c'est mieux pour nous! Je sais que vous vivez une épreuve douloureuse, mais ici, lorsqu'un agent traverse une période difficile, nous avons une façon bien à nous de l'aider. Veuillez me rappeler le plus tôt possible. À bientôt!

Très intrigué par ce message, Billy prit le temps de l'écouter une seconde fois. Qui était cette Joyce Sullivan? Comment connaissait-elle sa vie privée? Était-ce une nouvelle recrue de la CIA? Pourquoi se mêlait-elle de ses affaires? Autant de questions sans réponse. Après réflexion, une seule personne pouvait faire la lumière sur ce mystérieux appel.

– Je ne sais pas qui ose m'appeler à 7h15 un samedi matin, mais vous avez encore le loisir de raccrocher, lança une voix étouffée et à peine audible.

– Marty, c'est Billy, comment vas-tu, vieux frère?

– T'es sur quel fuseau horaire, mon esquimau préféré?

– Ça fait plus d'un mois que je n'ai pas eu de tes nouvelles, je veux juste m'assurer que tu n'as besoin de rien.

– Y a rien dans ton foutu pays que je n'ai pas ici, et c'est moins cher, en plus!

– OK, tu vas bien. Je sais qu'il est tôt, mais y a une urgence, Marty.

– Toujours là pour toi, Billy!

– En fait, j'ai reçu un appel d'un prétendu membre de l'agence qui connaît mon passé

et qui me propose de m'aider. C'est une femme et elle veut que je la recontacte.

– Quel est son nom?

– Joyce Sullivan.

– Joyce Sullivan? C'est une blague! réagit Marty fort étonné.

– Je ne crois pas, répondit Billy d'un ton incertain.

– Joyce Sullivan est la nouvelle directrice de la CIA. On a appris sa nomination la semaine dernière.

– En remplacement de Power? s'étonna Billy.

– Oui monsieur!

– Et pourquoi m'appellerait-elle?

– Si c'est ce à quoi elle faisait allusion, la coutume de l'agence, quand un agent traverse une période difficile, est de le remettre sur pied en le retournant rapidement en mission. Alors si j'étais toi, mon ami, je rappellerais madame Sullivan et j'écouterais attentivement ce qu'elle a à offrir.

– Eh bien ça alors! Merci, Marty. Je dois te quitter, Anouk arrivera bientôt.

– Salue la belle Anouk de ma part.

– Je n'y manquerai pas, Marty.

